

Jean-Louis Lippert

# ajiaco

Chapitre 5

[www.spherisme.be](http://www.spherisme.be)

*Miroir Sphérique*

# *Les Chevaliers de l'essence perdue*

*« Tout porte à croire qu'il existe un point d'où la vie et la mort, le réel et l'imaginaire, le communicable et l'incommunicable, le haut et le bas cessent d'être perçus contradictoirement. »*

BRETON

*« Que de leurs débris une aube se lève  
Qui n'ait jamais vu ce que moi j'ai vu »*

ARAGON

*Quels rivages le bord d'un canal ?*

# BOÎTE NOIRE

Flotter dans le néant. Destruction brutale chimique électrique de l'esprit, première étape vers la santé mentale. Entendre toujours des voix, parler à des personnes absentes, voire inexistantes. Si je suis devenu fou, appeler folie mon mal n'arrange rien pour moi, pas plus que pour mon vieux pote Anatole, ni pour son grand-père. Nous ferons de l'apocalypse une genèse de la Nouvelle Jérusalem ! Vais-je avoir la réponse ? Quarante jours en trop dans la matrice à Santiago de Cuba. Cellules insonorisées, privation sensorielle, prisonniers dépossédés de la conscience qu'ils ont de leur situation dans l'espace et le temps. Tout ceci ne serait-il qu'imaginaire ?

*Quels sortilèges de quels fleuves...*

**E**ntrez donc

*Messieurs dames*  
*Entrez dans un songe diurne*  
*Une divine féerie*  
*Entrez je vous en prie*  
*Nous ne manquons pas de places*  
*Au grand cirque de l'au-delà*  
*Vous ne serez pas déçus*  
*Par Eva de Cuba*  
*La scène du spectacle*  
*Est aux dimensions de l'univers*  
*Fille de l'océan primordial*  
*Et de la mer tumultueuse*  
*Mère terrible des mythes*  
*Inondée de sève astrale*  
*Mes oracles et incantations*  
*magiques*  
*Vous honorent*  
*Au confluent de toutes naissances*  
*Atlas aux temps premiers*  
*Vit soulever ma robe comme une aube*  
*A l'Orient du monde*  
*En son Anatolie natale*  
*Oyez la semence du fleuve !*  
*Disait l'aède grec*  
*L'histoire est trace d'un dieu*  
*Dont nous n'avons mémoire*  
*Et cet oubli fracasse*  
*Tous vos systèmes de miroirs*  
*Où d'âge en âge un monde se consume*  
*Partout les flammes dans la nuit*  
*D'un siècle à l'autre de ma vie*  
*Comme les rayons d'un infernal soleil*  
*Même s'il n'y a plus de soleil*

« *L'Ombre d'un grand oiseau me passe sur la face* »

*SAINT-JOHN PERSE*

## *P*arole du *P*hénix

# S'

IL FUT UN ARBRE AUX EXTREMITES DE L'OCCIDENT QUI SERVIT

DE NID A L'OISEAU D'ORIENT, l'œil de cet oiseau – croyez m'en – vit des choses dont vous pourriez employer plus mal votre temps qu'en les écoutant. Qui mieux qu'Atlas conserve-t-il souvenir d'Hercule séparant l'Europe et l'Afrique, pour unir Atlantique et Méditerranée ? S'ouvre à son regard un océan d'énigmes, demeure de l'Atlantide.

Certaines légendes, auxquelles mon chant n'est pas étranger, rapportent que des navigations venues du Couchant parvinrent jusqu'aux rivages du Levant. Cette pénétration d'aventuriers de l'Océan correspond à une vision fantastique de l'expédition menée par les anciens peuples de la mer ( dits ***Cariens*** par les Grecs ), dont je vous révèle qu'ils étaient originaires des Caraïbes. Ces étranges marins issus de nulle part marquèrent d'une trace profonde la Méditerranée orientale. Rappelez-vous les figures d'hommes à plumes vêtus de pagnes sur les murs du palais de Knossos. Plaçons-nous du point de vue des Hellènes : ces Cariens ne pouvaient provenir que d'une terre lointaine aux dimensions d'un continent, lequel devait ensuite voir son existence abolie, vu l'absence de colonisation sérieuse menée par ces mystérieux conquérants. Qu'exprimeraient des ovaires, au fond d'une matrice, au cas où elles auraient à risquer une interprétation de l'acte séminal ? Peut-être, quelque chose comme l'Odyssée vue par Pénélope. J'ai suivi des yeux ces peuples de la mer, à la rencontre desquels Ulysse court en vain, menant leur insémination puis s'en allant, laissant au fond de la matrice un éjaculat d'où surgirait le Livre. Un embryon prit corps, fécond

brassage de religions, de sciences, d'imaginaires, dont témoignent Athènes et Jérusalem non moins que les cités du Levant, toutes filles de l'Alphabet. Toutes filles d'écritures saintes, savantes et mythiques. Toutes filles d'un sanglant tourbillon de foi, de rêves et de raison. C'est ce qu'un ancêtre d'Atlas devait apprendre à l'aventurier génois, marqué de mon signe, quand le destin décida de son escale sur l'île de Paros. Il ne lui restait plus qu'à opérer ce qu'on nomme le passage du col pour franchir à rebours les lèvres de la blessure séparant l'Europe et l'Afrique, sur la mer en sang du Couchant. Sans armures ni glaives, son voyage aurait dû être un passage de la gestation à la nativité, de l'ombre à la lumière : un accès aux pommes d'or des Hespérides, à la fontaine d'éternelle jeunesse, où les archanges et les dragons s'échangent leurs couleurs ; où le plomb du canal se transforme en or par l'alchimie verbale de l'aède.

*« Une représentation unique, Messieurs-dames, pour une histoire fabuleuse telle que vous n'en entendrez jamais plus de toute votre vie mortelle ! »*

L'eau froide comme une décharge électrique.

« Arrière, guetteurs de terres nouvelles ; voleurs de feu sacré, arrière ! »

J'ai entendu ce cri jeté par l'archange aux ailes noires ayant pris son envol depuis le sommet de la tour Panoptic. Est-ce l'eau qui chante et hurle à mes oreilles, est-ce le feu ? Je suis tombé comme une pierre dans les eaux du canal, étranglé par une aspiration furieuse d'ondes froides en même temps que dévoré par un torrent de liquides enflammés. Je sombre au fond de cette vallée noire emplie jusqu'à la gueule d'une coulée de lave jaillie du centre de la Terre. Toute la chimie brûle en feu d'artifice par les rues qui s'enflamment de nappes empoisonnées plus vastes que la ville où les projecteurs de la Tour multiplient leurs féeries nocturnes, dont l'illumination grandiose embrase la planète, n'étant plus éclipsée par la rotondité du globe sur l'épaule d'Atlas.

Cataclysmes et chaos, désastres et traumatismes collectifs assureraient la sécurité telle que l'entendraient un jour les maîtres du Nouveau Monde. La peur et le désordre seraient les moteurs du progrès. Mégacatastrophes, mégaprofits. *Shock and Awe*, se dit-il, était déjà leur nom de code en 1953.

# *La Guerre des Mondes*

Carnet d'Alexandre Bielinski

*L'histoire moderne commence à Baracoa, cet ultime bout du monde qui offrit à Colomb une vision de paradis. Baracoa, depuis peu reliée par la route au reste de l'île, vivait depuis toujours à l'abri des montagnes qui avaient protégé la première guérilla de l'Histoire, celle menée pendant dix ans par le cacique indien Guama contre les conquérants espagnols. L'appellation coloniale de Nuestra Señora de la Asunción, qui lui fut donnée par Diego Vélasquez lors de sa fondation officielle, vingt ans après le voyage du Christophore, ne supplanterait jamais le nom aborigène, signifiant existence de la mer. Dans ce coin perdu de la planète, j'aurais pu me contenter de vivre hors de l'époque, ainsi que les ermites qui chez nous consacrent leur existence à la contemplation de l'infini. Je n'y manquais pas de loisirs pour examiner combien j'avais exploré les sommets et les abîmes du crime et de l'héroïsme, du ridicule et du sublime. Un contrefort de la Sierra Maestra me séparait de Guantánamo. L'autre point du triangle était Santiago. Ces trois lieux délimitaient une zone sauvage et aride ayant connu, durant les siècles d'esclavage, la plus forte concentration d'esclaves nègres enfuis au péril de leur vie, qui se voyaient donner le nom de cimarrónes. Nos moujiks en révolte sous les tsars, nos fous de Dieu battant steppes et forêts proférant des appels à une communion future, n'étaient-ils pas leurs frères d'âme ? Terreur et effroi. Ces deux mots me paraissaient résumer assez bien les conditions de vie sous toute forme de dictature. N'étais-je pas un spécialiste en la matière ? Je résolus donc d'en proposer l'usage à mon compère Allen Dulles.*

# Shock and Awe

*La constellation des Pléiades retentit d'une clameur lancée par mes feuillages qui traverse mon tronc venant de mes racines et puisée d'une sève dont la source est au royaume des ombres.*

*Guerres, attentats terroristes, coups d'Etat sanglants, catastrophes naturelles : tout cela dans le crâne d'un homme. S'il disait ce qu'il sait, on ne le croirait pas. Comment, pour celui qui était mort sans l'être tout à fait, révéler qu'il fut le survivant d'expériences en laboratoire par électrochocs et autres techniques spéciales d'interrogatoire, menées voici cinquante ans dans un hôpital de Santiago de Cuba ? Tu vois, tu vois ce qu'ils ne voient pas me dit-il. Tant de générations depuis les origines ont tourné autour de ton tronc qui voit bien plus loin que l'horizon, et toi, tu sens toujours que le monde entier s'accroche à tes racines ainsi qu'un étrange fruit pendait à tes branches le 26 juillet 1953.*

*C'est au figuier maudit qu'il revient encore d'éclairer l'opinion du lecteur sur cet aspect de l'histoire, mais sans recourir plus au prestige de la chevelure des Pléiades. C'est beaucoup trop trivial. Il s'agit plutôt de se mettre à votre hauteur pour passer à table, si vous me permettez la douteuse expression qui concerne une table de jeu, le 25 juillet de cette année-là, dans le casino de Baracoa. Pardonnez-moi si je frissonne, mais j'ai quelque raison de penser que les méthodes alors expérimentées serviraient à celles utilisées de nos jours pour cuisiner les prisonniers en Irak ou à Guantánamo Bay. Comment ne pas trop vous choquer, tout en refusant de cacher la vérité ? Qu'un grand-père, puis son petit-fils portant même nom même prénom de légende, aient pu passer aux mains des mêmes tortionnaires – qui pourrait y accorder foi ? Je risque donc ceci. Mes racines depuis toujours plongent au fond des mers et des continents pour apparaître à la lumière où bon leur chante, et pourquoi pas dans le jardin des origines baigné par quatre fleuves, aujourd'hui dévasté par les bombes. J'essaie de comprendre le rôle imparté au Big Bang ici et là-bas. Selon toute apparence, un appareil de pouvoir dans les deux cas se met en devoir de recueillir des informations. De l'avis de mes branches, les choses ne s'arrêtent pourtant pas là. Je ne suis pas trop dur de la feuille, et mes plus fines antennes m'avertissent qu'en Mésopotamie d'aujourd'hui, comme hier sur cette île où j'avais mes habitudes, c'est d'une création du monde qu'il s'agit. Le principe **Shock and Awe** était simple aux yeux de ses*



concepteurs : faire de l'Apocalypse une Genèse de la Nouvelle Jérusalem. Naguère famines et pestes, guerres et morts étaient les déplorables conséquences de crises, qui avaient néanmoins l'avantage d'ouvrir de nouveaux marchés. Désormais, elles seraient intégrées au marché. Les boumboums guerriers feraient le boom économique, dans une atmosphère de fête et de jeu qui évoquerait une surboom permanente. La catastrophe ouvrirait une terre promise à la nouvelle économie ; le désastre s'identifierait à toute forme de croissance. Comme Dieu dit à Noé son intention de faire table rase en raison des violences entre les hommes et de la perversion régnant sur terre, il s'agirait pour un autre Noé de semer le choc et l'effroi qui engendreraient des destructions incompréhensibles, sous forme d'ouragans et de raz-de-marée, de séismes et d'incendies incontrôlés, lesquels offriraient l'occasion d'une plage vierge, afin que tout pût renaître depuis le début. Ces chocs économiques et politiques auraient pour modèles des chocs électriques. Les interrogatoires pratiqués dans un hôpital à Santiago de Cuba provoqueraient un état de choc et d'effroi, suite à quelles tornades psychiques le sujet se retrouverait en l'an zéro de son existence, à l'état de feuille blanche sur laquelle pourrait s'écrire une histoire nouvelle.

Jouons donc franc jeu. Toutes ces incongrues divagations d'un aède à sa table de café, qui attesteraient un profond déséquilibre mental aux yeux de la médecine, sont les vestiges des décharges ayant jadis traversé ses lobes frontaux tandis que, sur une autre table, son corps était secoué de violentes convulsions. D'où ses rêveries – rien moins qu'électriques – où lui revient par période, sans la revoir vraiment, l'image de Sacha Bielinski, l'homme qui avait ses entrées à la Maison Blanche comme aux palais de la place Rouge. On ne croira pas, j'en ai peur, le témoignage d'un arbre. Qu'il s'agît de frères jumeaux en tout point identiques, ou du même homme encore plus incroyablement divisé que le héros du roman de Stevenson, Sacha Bielinski vivait alors bien dans une hutte au sommet de la Majayara tout en officiant à l'hôpital de Santiago de Cuba. C'est là qu'en éminence monstrueuse il décida du sort de Juan-Luis de Loyola, mais aussi d'un autre roman – celui que ce dernier tente en vain de boucler au sommet de la tour Panoptic, et que vous êtes en train de lire, si vous ne l'avez pas refermé depuis longtemps.

# *La Guerre des Mondes*

Carnet d'Alexandre Bielinski

*Ici, dans une baie repliée sur son passé, vierge de traces historiques visibles, devait jeter l'ancre un yacht battant pavillon grec à la veille des journées de carnaval fêtant le saint patron de Santiago, capitale de la province Orientale. C'était un bout du monde convenant aux âmes en déroute. Un bout du monde qui apaise les cœurs fatigués de lutter, quand leur vient l'illusion que rien n'y prolongera leurs souvenirs. J'habitais une hutte à toit de palmes sur les hauteurs de la Majayara. Depuis cet observatoire, mon coup d'œil embrassait la baie dominée par un énorme figuier tropical. J'y avais tout loisir d'examiner combien serait perçu comme une insulte à la misère qui régnait sur l'île, ce projet fou d'ériger une bastille vouée aux plaisirs du grand luxe dans sa région la plus déshéritée. La perversité même d'une telle provocation ne pouvait que lui valoir l'aval de nos partenaires venus de Las Vegas et de Miami. Je leur avais fait miroiter l'avantage d'y miser tous les fonds d'origine criminelle disponibles, qui se multiplieraient par mille dès que ce bout du monde, par une campagne publicitaire appropriée, regagnerait l'image paradisiaque dont Colomb avait été le premier concepteur. Parce que toute aiguille d'horloge y était arrêtée depuis des siècles, ce lieu disposait d'un avenir qui en faisait à coup sûr le numéro gagnant du futur à la grande roue de la fortune. L'afflux d'argent sale, et toutes les purulences qu'il charrie, créaient les conditions d'un gigantesque abcès dont devaient tirer profit les rebelles qui préparaient déjà leurs armes dans la Sierra Maestra. Pouvais-tu t'en douter, lorsque pour la première fois j'ai pris contact avec toi, dans ton bureau de la tour Panoptic ?*

Depuis sa rencontre avec Sacha Bielinski, Juan-Luis de Loyola dormait mal. Tout cela n'avait cessé de tourner dans sa tête comme un essaim de mouches folles. Il n'était jamais rattrapé que par des cauchemars anciens. Devant ses yeux, l'écran n'en finissait pas de produire des images et des sons dont une moitié de son crâne préférait oublier qu'ils avaient été conçus par l'autre moitié. C'était déjà si loin, ce lendemain du 11 septembre 2001... Simple coup de fil à ce même bureau du dernier étage, que n'ennoblissait pas encore une plaque d'*Esthetical & Ethical Expert* destinée aux sarcasmes d'Anatole. Il avait répondu oui, sans rien connaître du type d'opération qu'on allait lui demander d'accomplir, par simple besoin d'un grand frisson. L'homme au téléphone, dont il ignorait alors tout, s'était présenté sous le nom de Sacha New Dok. Il avait insisté sur la dernière lettre de son pseudonyme, s'exprimant dans un français parfait. « Venez d'abord en Amérique, on vous dira là-bas des choses plus concrètes. » Deux jours plus tard, son billet l'attendait à Zaventem. C'était le vol direct Bruxelles Atlanta. Trois types le cueillirent à l'aéroport dans une limousine, tous habillés de costumes sombres, cheveux courts et lunettes de soleil. Au cours du silencieux trajet de quelques heures vers Langley ( Virginie ), Loyola ne put s'empêcher d'entendre le rire d'Anatole hanter un habitacle peu comparable à celui des Lada qui avaient jadis dû conduire son vieux pote vers le secteur soviétique de Berlin-Est. Pas plus le bâtiment de l'Agence – une énorme soucoupe volante – avec ses cinq postes de garde et son décor de marbre placé sous le regard d'un aigle protecteur, n'était de nature à éteindre en lui l'hilarité de son vieux pote. Que dire alors de la rencontre avec un être gris et terne, à l'étage de ce qui ressemblait aux locaux d'une banque, chacun travaillant dans sa petite boîte, un être sans visage ni âge en lequel il n'avait pas osé reconnaître les traits du mythique Sacha Bielinski. Le personnage prit un dossier du tiroir de son bureau, le posa sur ses genoux et commença à décliner avec une précision stupéfiante le curriculum vitae de Loyola. Sa naissance à Santiago de Cuba, le 16 juin 1954, sa petite enfance comme orphelin dans cette ville, son départ vers une famille d'accueil en Belgique dès l'arrivée des barbus au pouvoir en 1959, puis une scolarité chahutée de collège en internat, sous la protection lointaine d'un Jésus Evangelista dont le quartier général, comme les rhumeries, s'étaient déplacés vers Miami, toute cette ombre d'une vie se trouvait tapie dans les dossiers de Sacha Bielinski. S'agissait-il bien de lui ? Loyola, par moments, se prenait à croire qu'il nageait en plein rêve, mais l'instant suivant l'humanoïde lui prouvait que rien ne manquait aux renseignements de l'Agence quant à ses relations avec Anatole depuis la fin des années soixante, leurs publications clandestines au sein de l'Organisation, jusqu'à la série de romans écrits en marge d'une carrière de trader entamée au rez-de-chaussée de la tour Panoptic. Il s'était trouvé nu devant cet inconnu. Voulait-on régler des comptes ? Se venger ? Leurs actions d'antan seraient-elles mises en relation avec les récents attentats terroristes ? Loyola ne put s'empêcher d'exprimer un désarroi que Bielinski – si c'était lui – trouva fort incongru. « Sacha New Dok, finit par prononcer son masque, est l'anagramme de *Shock and Awe*. »

## *It's a fabulous, fabulous story...*

Oyez l'ode à la Tour nomade, libre des lois et des emplois, légère, agile, furtive, sans autre réalité que les fictions répandues par elle sur le monde. Sa propre explosion fonde une légende créatrice. Sa destruction crée le nouveau mythe collectif.

Hier, toute une jeunesse rebelle en Occident avait l'esprit en Orient.

De nos jours, avoir son corps en Orient et son esprit en Occident, c'est le sort de nos esclaves des *call centers* asiatiques, opérateurs téléphoniques virtuels oeuvrant à Bombay quand nos clients sont à Miami. Car partout la Tour nomade, pareille au barde ou à l'aède, clame une dynamique de l'errance... Quoi ! Qu'insinues-tu ? La tour Panoptic, un château de cartes, un mirage construit sur une stratégie de poudre aux yeux ? Dis tout de suite un cirque, une affaire de magiciens et d'illusionnistes !

Ecroulé de sommeil sur son bureau d'acajou, Juan-Luis de Loyola laisse apparaître tous les signes d'une vive agitation intérieure.

# ***Traverser l'écho***

**d'une voix dans le canal, c'est voir un écran de fumée recouvrir le pont que traversent en courant les soldats de la coalition démocratique en Irak. C'est voir les dragons voler dans le ciel de Bagdad et lancer leurs œufs de feu dans la plaie d'un fleuve rouge de sang sur ordre des anges de la Panoptic.**

Loyola se retourne pour voir ce qui le suit sur la passerelle qui enjambe le canal, cette ombre de sa vie vieille de cinquante ans. Créer un univers virtuel nouveau, un royaume enchanté peuplé de héros et d'antihéros : voilà notre destin !

Pas à pas, ligne après ligne d'écriture, on se dirige vers l'autre pôle magnétique de soi-même. Chacune de vos respirations vient d'une bouffée d'air en train de faire la traversée des lieux, des temps, mais aussi d'un hémisphère à l'autre de son crâne ; crâne envahi par le fracas du ressac, cette mémoire liquide qui bat contre mes tempes au rythme de ces eaux tournantes... Si loin que sa mémoire y plongeât, rien d'un tel abîme en lui ne chantait. La fascination de ces eaux noires était plutôt pour Anatole. Est-ce par ce dernier que se produira le miracle ? Attention ! Les personnages d'un monde imaginaire vont bientôt enjambrer le cadre du miroir pour se retrouver dans le monde réel. A moins que ce ne soit le monde réel qui fracasse le vain miroir de la fiction...

L'acteur de cette histoire ayant pour nom de personnage Juan-Luis de Loyola rêve-t-il à son bureau du dernier étage qu'il traverse un pont vers l'autre rive de la ville ? Franchit-il réellement le canal en s'imaginant toujours dans l'écriture de son livre au sommet de la Tour ? Dans chacune des hypothèses, l'histoire de deux amis/ennemis dont l'un tue l'autre pour une femme ( Anatole depuis longtemps peut être confondu à son grand-père ), cette histoire illustrant le vieux thème du double se dédoublerait à son tour si Loyola nous avouait ses fantasmes érotiques inspirés par la très bandante épouse de son vieux pote, cette Pléione – mère des Pléiades – elle aussi chevelue d'or, qui fit tout à l'heure une brève incursion – purement fantasmagorique – dans son bureau. Quelle femelle ! Cette histoire prendrait encore un autre relief si l'on s'avisait d'imaginer de plus nombreux prétendants à la sublime Aurore Théokratidès – dite Eva de Cuba – parmi lesquels rien moins que le complice de son père, Jésus Evangelista, sans oublier le sinistre Sacha Bielinski. C'est une entière galaxie de mâles en rut que l'on vit sur plus d'un siècle ( tout ceci débute en 1897, à l'Exposition universelle de Bruxelles, et il nous fut suggéré que le roi des Belges Léopold II en personne fit partie de la liste ), s'émoustiller pour une croupe qui pourrait bien avoir été le miroir hypnotique du siècle XX. C'est un scoop ! A l'inverse d'une foule masculine se démultipliant à l'envi dans la concupiscence pour l'éclatant objet de son désir, imagine-t-on la belle Hélène, Circé la magicienne, Calypso la nymphe, Andromaque la Troyenne et la femme d'Ulysse Pénélope réunies en une seule paire de fesses ? Nul n'aurait osé l'inventer. D'autant moins si l'on admet le principe de notre histoire, identifiant cette femme à celle que découvrit Colomb dans les branches d'un figuier tropical quand il mit le pied sur la plage de Baracoa, l'Indienne blonde Habanaguana, créatrice des univers. C'est ici que les affabulations du romancier touchent aux limites absolues de leurs artifices, la réalité surpassant comme toujours mille fois tout ce qui aurait pu s'imaginer. Oui, le scribe doit encore s'incliner, pense Juan-Luis de Loyola dont la tête bourdonne d'images pornographiques, tandis qu'une Studebaker jaune canari le dépasse dans un nuage de fumée.

Le front sur le clavier de son portable, notre héros fait un geste machinal pour chasser la mouche qui vient de lui bourdonner des inepties dans l'oreille. Sa main retombe sur une touche de l'ordinateur.

*« Des éclats de verre et des débris de meubles brisés recouvrent le sol. Par une brèche percée dans la façade, on aperçoit la ville, la circulation sur le pont qui enjambe le fleuve... Une musique orientale et les cris des marchands se mêlent à la voix du muezzin... »*

Loyola sursaute.

*« A côté de moi, le commandant Paul Tyrrell scrute avec son télémètre laser les hauteurs de la ville de l'autre côté du fleuve. C'est lui qui est chargé de déclencher les frappes aériennes. Le sergent Donald Prado informe Tyrrell qu'une tour de bureaux à 800 mètres à l'ouest est occupée par l'ennemi... »*

Hébété, Juan-Luis de Loyola contemple des images qui défilent sur l'écran. Dans ce conte à dormir debout, serait-il en éveil couché sur son bureau ?

*« Dans huit minutes, les soldats de la coalition vont traverser le pont pour donner l'assaut. Prado demande par radio à l'armée de l'air de lâcher un écran de fumée pour les couvrir. Il a vu aussi un tireur isolé sur le toit du plus haut immeuble au-delà du pont, mais il rappelle au commandant qu'il est interdit en temps normal de tirer sur des bâtiments civils. Tyrrell aperçoit alors un détail qui a échappé à Prado : l'antenne au sommet de la tour est un pylône tactique, ce qui prouve que les insurgés utilisent ce building comme base de communications. Voilà une cible de choix, s'écrie-t-il. Il demande qu'on largue sur l'immeuble une bombe à fragmentation de faible létalité, pour limiter le nombre de victimes. »*

Que signifie cette hurluberlue ? Paniqué, Loyola s'empare du fusil à lunette infrarouge posé sur son bureau et bondit vers la fenêtre toujours noire. Suant à grosses gouttes, il attend le missile guidé par GPS, les nuages de fumée, la sirène des ambulances. Il attend, n'en étant plus à une éternité près au cours de cette nuit infernale.

*« L'air est chaud, mais ce n'est pas la chaleur étouffante de Bagdad. C'est la fin du printemps à Phoenix, Arizona. Nous sommes dans le*

*simulateur de guerre d'une base de l'armée portant elle-même le nom de l'oiseau mythique, et la climatisation est en panne. Le fleuve, le pont, le trafic des voitures, le cri du muezzin, la Tour sont tous virtuels : il s'agit d'une simulation projetée sur des écrans plats qui recouvrent les murs, sonorisés par des haut-parleurs sous le plancher, et programmés par une demi-douzaine de serveurs Windows à l'étage en dessous. De réel, il n'y a guère que les débris de meubles sur le sol, l'officier à côté de moi et les poussées d'adrénaline, toujours inévitables quand on bosse à Phoenix. »*

Juan-Luis de Loyola regarde par la fenêtre, son cerveau ne croit plus que ce que ses yeux voient est le monde réel. Quel cerveau, d'ailleurs ? Il lui semble avoir pris un retard de plusieurs siècles sur les événements récents. Ode à la tour nomade... Au-dehors, sous la lune, cette nuit sempiternelle. Il s'approche de la vitre, épaulé son arme, vise comme il a fait tout à l'heure ( quelle heure ? ), mais sans plus appuyer sur la gâchette que le commandant Paul Tyrrell n'a lâché ses obus contre une tour associée aux manœuvres de Phoenix, Arizona.

Œilleton, ligne de mire, collimateur, cible... Au-delà du pont, sur l'autre rive du canal, il met en joue la silhouette se découpant en ombre chinoise à la fenêtre de l'*Eva's Bar*. Tout lui dit qu'il a déjà fait le voyage et qu'il en est revenu. Mais peut-il encore se fier aux sensations ?

Théâtres virtuels de guerre sont nos jeux vidéo conçus d'abord pour l'armée américaine en Irak, avant d'occuper l'écran des foyers sous forme d'images réelles où se plongeront les enfants grâce à leurs *videogames*. La dernière œuvre de Guy Debord fut un *Kriegsspiel*, et nos *wargames* ne refusent pas de s'en inspirer... Ce chef d'œuvre de simulation n'es-il pas le fruit d'une collaboration inédite entre le Pentagone et les studios de Hollywood, sous l'égide de l'A.A.A.A.A. ?

# *Traverser l'écho*

**d'une voix dans le canal, c'est se demander quel est le scénario du jour. Investie du pouvoir surnaturel de guérir les plaies d'un monde agressé par le dragon, la légion des anges nous a commandé les programmes d'une *realpolitik de la fiction*.**

Qu'y a-t-il de commun entre commandement militaire et leadership économique, entre guerre et gestion de la tour Panoptic ? Juan-Luis de Loyola revoit le masque énigmatique de Sacha Bielinski, derrière son bureau de Langley, venant de ranger dans un tiroir le dossier renfermant toutes les ombres de sa vie. Les plus hauts managers, poursuit la voix d'automate, cultivent une part de leur enfance, la magie des possibles, une innocence ludique sans lesquelles il n'est pas d'aptitude à créer. Croyez-moi, la clé du leadership est dans le *narrative turn*, sans une bonne histoire il n'y a ni pouvoir ni gloire. Où voulait-il en venir ? A nouveau, Loyola se crut en plein rêve. Lui traversa l'esprit le souvenir de scènes comparables où le héros, pour se prouver qu'elles étaient bien réelles, se pinçait jusqu'au sang. Ce qu'il fit. C'est donc avec sur le visage une expression visible de douleur qu'il entendit Sacha Bielinski, s'étant mis debout, hurler soudain : « Cache-toi, objet ! ». Loyola ne put décider dans l'instant si le récit de pareille expérience, à supposer qu'il ne s'agît pas d'un cauchemar, serait accepté dans un roman. Bielinski se rassit et l'invita à faire de même. « Un petit rhum Evangelista ? Celui que préférait votre père... » Loyola ne quitta pas des yeux le fond de son verre pour écouter le laïus de celui qui venait de le terrasser à deux reprises par le rappel d'un slogan de Mai 68, puis par l'évocation de ce qui touchait à sa plus intime blessure. C'est une proie sans défense qui s'entendit mettre en demeure d'écrire *The Evangelista's legend*. Justement, le patron de la Panoptic donnerait une petite fête le soir même à Los Angeles. La cité des Anges ne devait-elle pas servir de Q.G. au combat contre tous ces dragons asiatiques ? Au cours du trajet, Loyola fut briefé sur le thème des *mythmakers* de la future *dreamsociety*. « Dites-le avec des fictions, les gens adorent les histoires, la puissance des contes ne s'est jamais démentie », affirmèrent ses écouteurs durant le voyage. La tour Panoptic de Los Angeles accueillit ce soir-là



un apprenti modèle en la personne de Juan-Luis de Loyola. Cinéma, jeux vidéo, séries télévisées, médias en tout genre seraient les vecteurs fictionnels d'un effort de guerre sans précédent. Jésus Evangelista présida l'assemblée, où les plus hauts responsables du Pentagone côtoyaient de nombreux réalisateurs d'Hollywood, lesquels se virent impartir la mission de prévoir l'avenir ainsi qu'il en allait avec l'oracle de Delphes. La suite coulerait donc de source pour Juan-Luis de Loyola. Sur base du *Kriegsspiel* de Guy Debord, il ne lui serait guère difficile de mettre au point ce qu'il s'empresserait de nommer un générateur de situations : le *Story Drive Engine*. Ce fut alors jeu d'enfant d'imaginer des *storylines*, programmés par ordinateur, qui mobiliseraient tous les sens des acteurs – la vision, l'écoute, le toucher, l'odorat – pour les confronter à des personnages virtuels capables de réagir comme des êtres réels – en situation. L'enjeu principal ne serait plus un champ de bataille réel, mais un miroitement de signes, celui de la guerre virtuelle, où s'affronteraient moins des armes que des scénarios, dont le but ultime s'apparenterait à une construction mythique. Jésus Evangelista lui-même le féliciterait, qui comparerait ses scénarios de combat aux épopées d'Homère. L'unique défi : avons-nous la bonne histoire ? Colle-t-elle à la réalité ?

# *La Guerre des Mondes*

Carnet d'Alexandre Bielinski

*Te souviens-tu de ton escapade aux States ? Ma bouche, mes oreilles sont encore écorchées par tous ces mots barbares qu'il fallut bien prononcer pour te convaincre d'une réalité qu'aucun roman n'oserait envisager. Dites-le avec des fictions ! Si ce mot d'ordre est aujourd'hui celui de toute propagande politique aussi bien que du moindre film publicitaire, c'est bien que la tour Panoptic seule s'arroge désormais les anciens privilèges de l'aède. Non qu'il soit interdit d'encore publier des livres. Mais leur substance est vidée de sens par les instances où se détermine l'essence du réel. Ainsi prolifère la chose imprimée, selon des critères dissuadant chacun d'appréhender le monde en sa globalité. Tu peux sans doute à peine imaginer l'effet que produisit sur moi le premier coup de fil que je t'ai envoyé depuis Langley. Entendre ta voix ! Puis ta convocation, je l'avoue, plutôt risible, et tout le cirque organisé jusqu'à la cité des Anges... Davantage pour provoquer ta défiance, qu'afin de susciter une sérieuse adhésion à de telles mascarades... Me pardonneras-tu le petit numéro que j'ai joué dans mon bureau ? Figure-toi qu'il y a cinquante ans déjà, j'étudiais l'idéologie de votre Internationale, dans cette revue dont les concepteurs entendaient révolutionner la planète par les moyens du jeu. Quelle plus belle astuce que de faire du jeu le seul enjeu des luttes, quand la vie n'est un jeu que pour qui s'est d'abord joué de la misère... Aussi ne me suis-je pas peu amusé de ta surprise, lorsque je t'ai lancé ce « Cache-toi, objet ! » qui était l'une de vos formules canoniques... Plus grave est peut-être l'allusion qu'ensuite je fis au rhum préféré de ton supposé père. Abel de Loyola et toi, toi et Abel de Loyola. J'avais devant moi sa vivante réplique. Vos deux visages se confondaient comme des images reflétées par deux miroirs, disposés à cinquante ans de distance. Une femme sans âge entre vous deux...*

# Rengaine d'une idole des vitrines

*Oyez, dames et lords, cette ode à une tour nomade !*

*Puisque c'est le médium qui vous manque le plus sous la dictature des médias, je vous prie d'écouter parler encore un fétiche en bois. Voyez tourner ce derviche femelle, quand elle s'abandonne à la volupté de son vertige...*

*Tous les esprits des morts parlent en moi pour vous dire que le grand saut de l'aède est leur signature. Ce sont eux qui organisent le songe diurne, la divine féerie de cette nuit. Eux qui battent le rappel des idoles réunies en foule sur le pont devant ma vitrine. Eh oui ! Durant ce long sommeil des vivants, la masse informe et endormie des créatures sans vie s'est soudain mise en éveil. En eux la mort, alliée des pauvres, se venge des propriétaires du monde. Comme si c'était à eux de faire parler l'histoire humaine, toutes les racoleuses, tous les travelos, tous les gitons inanimés de la cité maqurelle ont quitté leurs étals à l'appel d'une statue de bronze posée sur la flèche de l'Hôtel de ville.*

*« Cache-toi, objet ! » C'est l'ironique slogan brandi par le peuple des supports pour costumes griffés, friperies à la mode, maquillages et parures en tout genre, chaussures de luxe, montres à mille dollars, batteries de cuisine, automobiles en solde, gadgets électroniques – toute l'armurerie de citoyen civilisé – quand ils défilent en ordre de bataille sous l'uniforme de la coalition démocratique en Irak. L'écran de fumée se dissipe, on voit les dragons dans le ciel de Bagdad pondre leurs œufs de feu dans un fleuve rouge de sang. Faire de l'Apocalypse une genèse de la nouvelle Jérusalem, ont-ils entendu préférer par les maîtres de la tour Panoptic.*

*L'ordinaire sorcellerie se renverse, l'armée des choses parle un autre discours. L'assaut donné au pont par cette soldatesque se répercute au fond de mon ventre, brûlé de chocs électriques, là où je sais que toute femme est signe de la mer. En cette pantomime se poursuit le sabbat d'Eva de Cuba.*

# ***Sabbat d'Eva***

*« J'aurais pu m'enfoncer avec toi dans les profondeurs du canal et rejoindre le monde infernal en moi les quatre éléments se reliant si la queue du serpent me rapproche de la terre et les ailes de l'air c'est de l'eau que je suis issue tout en participant au grand feu cosmique où tu t'embrases en gigotant comme un damné tandis que le fils d'une fée bat des ailes dans le ciel de cette ville appartiens-tu au genre humain puisque ton nom demeure celui du titan porte-globe même si tu n'as rien d'un ogre cannibale ni d'une figure gigantesque il est vrai que dans les contes fées et géants dissimulent bien des secrets de lointaine origine étions-nous l'un et l'autre des monstres hybrides associés aux entrailles marines et aux divinités astrales ?*

**Ni ange ni démon, j'ai rejoint ma véritable nature d'esprit de l'autre monde.**

*Toute femme est signe de la mer et que serait ce signe s'il n'était l'essence du réel cette plage de Naoussa cette île et toutes les autres îles existaient-elles vraiment avant le premier regard de l'Indienne Habanaguana ne sont-elles pas nées d'autres îles qu'elles imitaient au fond de mes yeux verts quand tu me vis jaillir en fontaine de soif sur le pauvre perdu que tu étais au sortir des camps de la mort ?*

**Ce ne serait pas une histoire à dormir debout que cette invitation à traverser l'océan de mes yeux. Dans mon champ magnétique, l'aède retrouverait la pulsation première qui le relierait aux mystères immémoriaux.**

*Ton histoire naît de ces apparitions surnaturelles puisqu'il te fallut me voir telle pour que prît sens ta vie de mortel tu ne me poserais pas de questions tu admettrais l'absurdité d'un voyage proposé vers d'autres mers sur la nef de mon père et même si je devais rompre le pacte pour disparaître à jamais de ta vie notre union selon les fables engendrerait une héroïque lignée que je fusse Indienne ou Négrresse ou fille blonde aux yeux clairs mon image ne s'enracinait-elle pas en toi depuis les premières mythologies totémiques ?*

**Les fées et les sorcières ne meurent pas, qui poursuivent leur vie dans un royaume lointain, médiatrices entre forces cosmiques et communautés humaines. Encore faut-il que les hommes écoutent l'appel qui bat en eux venu de l'autre rive, seule garantie pour eux d'habiter un jour vraiment leur monde.**

*Oui la première mondialisation fut bien celle des mythes et des légendes puisque leurs motifs essentiels se répètent en des formes identiques sur tous les continents dont seuls changent les détails comme a bien dû le constater Atlas quand il m'a vue l'enlacer comme un serpent tandis qu'une paire d'ailes nous emportait vers des cimes inconnues pour que nos corps se mêlent à la poussière des astres moi qui suis créature des mers n'étais-je pas colombe dans ses bras ?*

**L'aède ignorait toujours ma véritable nature, qui resterait un défi permanent à toute définition. Femme ? Serpent ? Oiseau ? En vérité, tout cela à la fois, car j'échappe au principe logique d'identité. Ne peut-on être serpent et oiseau sans cesser d'être femme ?**

*Une crucifixion racontée dans un style sublime ce fut l'essence de l'art occidental une aspiration à la présence de l'être enfin réconcilié mais voici que le monde moderne congédie l'éternité divine dans le calcul du temps voici la division fatale entre d'innombrables racines vouées au travail de puiser la sève et les fruits réservés à une infime élite voici l'Occident comme une perte cruelle de l'essence qui lui fait pomper toutes les substances du monde en une course infernale à la possession des êtres et des choses comme le firent Aristos Théokratidès et Jésus Evangelista suis-je vraiment la fille de l'écumeur des mers dont les pétroliers furent les plus grands tankers d'essence du dernier demi-siècle en un sens oui car j'habite le chaos des origines et le cosmos des fins dernières pour prophétiser qu'un jour le monde sera par tous habitable où se côtoieront l'humain et le divin mon chéri n'est-ce pas toi l'homme dont les bras s'écartèlent entre l'Est et l'Ouest ? »*

Juan-Luis de Loyola se réveille à nouveau. Incrédule, il tâte ses mains blessées à sang. Dans son souvenir, en plein cauchemar face à Sacha Bielinski dont la voix lui parvenait toujours comme celle d'un automate, il s'était pincé les paumes pour vérifier qu'il ne rêvait pas. Et ses mains saignaient ! Titan crucifié aux confins du monde, l'aède portait un double stigmaté, que lui-même ressentait. Dans sa paume droite brûlait une pièce de monnaie venue de l'île natale ; dans sa paume gauche irradiait la féerie nocturne d'une fleur de Pâques. Par quelle sorcellerie ? Loyola saisit des deux mains la tasse pleine du liquide noirâtre, qu'il élève au ciel ainsi qu'un ciboire. Un alleluiah lui répond du côté de la fenêtre. Quelle prière monte-t-elle avec le bruit de tes ailes, toi, ma fidèle entre les fidèles ? Je sens à ton bourdon contre la vitre noire que ces événements t'inquiètent. Où est passé le jour ? Serait-ce que la Terre aurait figé la rotation de son axe pour ne plus embrasser que les ténèbres ? Inventer de faux soleils, de fausses étoiles et de fausses lunes : tu le sais bien, que c'est la raison d'être et la sainte mission de la tour Panoptic. Une vieille histoire qui me ramène toujours à ce 26 juillet 1953. Ce n'est pas une raison pour te diriger par bonds fous dans l'espace, afin d'aller puiser je ne sais quelle ivresse de salut dans ma tasse de café au rhum !

**« Par la grâce de Dieu ! N'hésitez pas à venir écouter la cruelle histoire d'un homme expirant sur la plage de ses rêves au bord du canal de Bruxelles... Une terrifiante histoire dont on parlera longtemps, la magnifique histoire inventée là-haut par Eva de Cuba... »**

L'homme qui était mort écoutait le flot d'une mer échouant sur le rivage, l'élan forcené des vagues brisant leur écume contre le quai du canal. Il habitait toujours le vertige d'un songe, parcelle de souvenir dans la sève du figuier maudit. Qu'est-ce que je fais en cet endroit et qui suis-je encore ? Toutes ces ombres devant ses yeux lui chuchotaient l'histoire d'un homme et d'une femme, la houle entre elle et lui de marée haute qui se fracasse dans les grandes eaux de la mémoire. Il sourit. La mort d'un homme, vous ne m'empêchez pas de hausser les épaules, même et surtout s'il a votre visage... Car il n'avait plus guère de visage, lui qui provenait d'un peuple de la mer dont l'histoire s'était enroulée sur elle-même comme ces lianes autour du réverbère, pour engendrer sans fin des ancêtres imaginaires. Mais elle était pourtant bien réelle, cette fleur de Pâques fanée depuis la nuit des temps qu'il remuait entre ses doigts... Ne se racontait-il pas toutes ces histoires pour cacher l'essentiel ? D'un mouvement du pouce appuyé contre l'index, Atlas propulsa vers le plafond du café la pièce de trois pesos qu'il rattrapa de l'autre main. Elle était retombée dans sa paume en offrant le visage en gloire du Che. L'homme qui était mort vida son verre de rhum additionné de limonade au cola. S'efforçant d'oublier ce qu'il venait d'inventer, il concentra sa pensée sur les générations d'ancêtres qui avaient peuplé cette île des Caraïbes et joui des sortilèges du Jaguëy, bien avant que Colomb n'en découvrit l'existence.

*( Aurore aimait que je lui parle du dragon veillant l'arbre aux Pommes d'or dans le jardin des Hespérides, et de celui qui gardait la Toison d'or en Colchide. Au cours de cette nuit, dans la piaule de Naoussa, je lui révélai que la proche baie de Colymbythres avait, pour l'origine de son nom, une histoire qui n'était pas sans lien avec l'étymologie de Colomb. L'idée de baptistère s'y trouvait connotée, selon des racines antérieures à l'ère chrétienne. C'est aux alentours de ces eaux basses, propices à des cérémonies baptismales païennes, qu'on avait retrouvé les plus saisissantes figurines en marbre des Cyclades, dont les formes, par leur abstraction, n'étaient pas sans évoquer l'art de certains peuples appartenant à l'aire d'expansion des Indiens caraïbes. Il n'en fallait pas plus pour que décuple son excitation de me voir franchir avec elle espaces et temps imaginaires sur le yacht de son père. )*

Si le dragon pouvait parler, se dit-il, et dénouer enfin le noeud replié dans sa mémoire... Au lieu du labyrinthe où vies et rêves aujourd'hui se trouvent cadencés, n'est-ce pas une spirale infinie qui s'offrirait à découvrir ? Toute ma vie, murmura-t-il dans le silence du café désert, j'ai cherché le seuil d'un Orient qui ne fût pas nécessairement tourné vers le soleil levant. Cette île en était le symbole. Ne fut-elle pas le seul pays de l'Est au-delà du couchant ? Il reposa la pièce de métal à côté du verre et fixa des yeux la virevolte imprévisible des vagues au-dessus de la rambarde du canal, comme il en allait sur le Malecón quand de tels flots déferlaient en gerbes immenses et se fracassaient dans un grand rire d'Eva sur la digue de Baracoa, province de Guantánamo. Du côté des Abattoirs, un invisible tramway de l'aube se mit à gémir avec une mélancolie déchirante, poussant un cri d'agonie qui venait de ses propres entrailles. Avoir été présent sur ce champ de bataille sans armure, nu. Toute une vie de Troyen. Carnage de viandes broyées par les machines qui les ont mises en boîtes et les font s'entredéchiqueter, dans un fracas de chairs et de carapaces mêlés... Toutes les histoires qu'il se racontait le ramenaient à ce qu'il avait perdu, qui remontait à l'Iliade homérique. D'aussi loin que ces histoires lui vinssent, elles parlaient des guerres du présent comme de catastrophes et de ruines à venir dans un futur trop prévisible, sous l'effet du même désastre initial. Pourquoi ne pas toucher encore des yeux ce nuage de lumière autour d'un réverbère, éprouver le sang noir dans les veines d'une ville au gré de ses fantômes ? Non, les temps d'un défunt n'étaient pas étanches quand il se remémorait ses multiples vies. On voyait surgir des personnages anciens, dont les silhouettes se profilaient dans les dédales de l'avenir. Leurs ombres erraient sur les façades, l'écho de leurs pas se réverbérait à la surface des eaux noires. Ainsi deux aèdes illustres entre tous, que nul ne connaissait plus, se parlaient-ils à voix basse en marchant le long du canal, qui transportait leurs voix bien au-delà de ses propres chimères.

- L'aurore aux doigts de rose ne viendra plus.
- C'est vrai, la nuit se fait languette.
- Un petit creux ?
- A défaut de rôti le mouton qui portait la toison d'or de Colchide.
- Il nous reste à croquer les pommes d'or au jardin des Hespérides.
- Je me paierais volontiers l'un ou l'autre fruit défendu.
- J'engloutirais bien quelque morceau de vie doré sur tranche.
- Une tranche de bible ?
- Festin d'Ulysse ou de David, vous faites bien de poser la question.

— Voyons quelle place ils nous réservent en leurs post-modernes banquets.

*( Aurore savait de l'aède qu'il était le citoyen d'un pays qui n'existe pas. Libellé dans une langue inconnue, son passeport était un grimoire où s'inscrivaient, en signes cabalistiques, des renseignements imaginaires autour d'une photographie d'identité sans cesse à inventer. C'est pourquoi l'aède Atlas demeurait fidèle au drapeau soviétique : une expérience unique dans l'histoire humaine, dont l'évangile même stipulait de ne pas croire à ce que l'on voit. Après Troie et Carthage, Moscou - la troisième Rome - valait toujours d'être défendue contre une occidentalisation du monde ajustant le réel aux lois seules du visible. De sorte que, pour l'aède, les triomphes apparents du communisme furent ses échecs les plus cinglants, quand sa disparition partout proclamée signifiait le retour au statut de spectre, hantant à jamais la mémoire du monde. )*

## **Dits de la chevelure des Pléiades**

*Juan-Luis de Loyola s'était réjoui dans son rêve d'embrasser toute la destinée du monde. Il avait chevauché le dragon d'une rive à l'autre des grandes eaux, voyageant de Bruxelles à Los Angeles, croyant maîtriser la vague l'ayant chassé de sa propre histoire pendant tant d'années, pour le ramener à lui-même il ne savait plus très bien où, comme un dormeur qui se réveillerait juste à temps pour consigner son rêve sur une feuille de Jaguëy.*

*Aurait-il ouvert les yeux à cet instant, que Loyola se serait aperçu d'une éclaircie dans les nuages autour de la cime d'un arbre, ce qui lui aurait rendu l'espoir en la promesse d'une aurore. Mais il continuait de dormir en rêvant, comme il avait dormi tout au long de sa nuit, rêvant d'avoir tué un homme qui aurait abattu son père voici cinquante ans, rêvant que ces deux hommes auraient connu sa mère sur une île lointaine, rêvant que son rêve unissait l'Occident et l'Orient.*

*Mais, rêvant, Loyola dormait-il vraiment ?*



# ***Cri du Cimarrón***

***Mon œil nucléaire irradie depuis le sommet d'une montagne, pour lire l'histoire cachée du dernier demi siècle. Dans la vallée de Cobre battent les tambours et je vis aussi bien cette nuit transfigurée du 16 juin 2004, que celle du 16 décembre précédent, nocte de la San Lázaro. L'ancien compagnon d'errances de Juan-Luis de Loyola m'y tenait compagnie, dans un hamac prêté par Alberto Lescay, le sculpteur nègre à qui je dois cette statue faisant jaillir aux cieux le cri de l'esclave en cavale. Personnage de roman, s'est-il présenté à moi. Comment ne lui aurais-je pas soufflé l'anecdote survenue voici cinquante ans, quand, dans l'hôpital de Santiago, le pilote fou d'Hiroshima vit les lettres de son enseigne « ENOLA GAY'S JUICE » retomber sur le sol pour former l'inscription prémonitoire : « EL CASINO JAGUEY » ? Je ne pouvais alors savoir ce qu'il en ferait, ni si pareil hasard servirait à la cohérence de son histoire. Du reste, qui donc serait-il susceptible de s'y intéresser, depuis que les principaux récits fournissant un sens au monde sont l'œuvre des experts de la tour Panoptic ? Ce n'est pas tous les jours qu'en Occident s'entend la devise d'Alberto Lescay : « Je vois l'esprit, et j'essaie de le montrer ». Voilà pourquoi je m'autorise à prendre la parole, au risque d'influencer ce récit. Voyageant à travers les espaces et les temps, j'ai glissé ma voix dans l'oreille du narrateur, tandis qu'il tentait de franchir un pont enjambant le canal de Bruxelles :***

***— Laisse tomber la tour Panoptic et suis-moi.***

***— Où ça ?***

***— De l'autre côté !***

***N'oublions jamais que la cible de la bombe, à Hiroshima, était un pont reliant la ville au Quartier Général militaire. S'il m'est possible d'intervenir à mon gré dans la conscience des hommes, j'ignore toutefois quelle influence réelle pourrait avoir une telle intrusion. L'envie me démange d'ailleurs de faire un bond par-dessus l'océan, comme en avait eu l'audace un essaim de mouches depuis Hiroshima. Quelque souffle atomique traversera-t-il ce roman ?***

Dans les ténèbres du bureau, ma main a voulu débarrasser mes yeux de cette mouche entêtée, mais elle n'a fait qu'en chasser un avion de guerre, lequel a fracassé la vitre avant de disparaître dans le ciel. Assez ! L'écho m'a renvoyé mon cri encore plus fort que le BANG lancé par l'avion militaire en signe d'adieu comme il franchissait le mur du **son**.

*Juan-Luis de Loyola déambule sur le pont du canal de Bruxelles. Sa tête bruit de mille échos répercutés d'une rive à l'autre de ses rêves. Ses esprits ne sont pas tout à fait revenus de Los Angeles. Il entend toujours la voix d'Evangelista serinant ses prophéties face aux gens d'Hollywood et du Pentagone, réunis dans une même croisade sacrée. Le fracas de ses pensées en vagues déferlantes couvre la voix d'une colombe qui se tait à l'instant. Invente une langue de feu, vient-elle de lui dire, invente une langue de feu capable d'abattre cet insecte de métal ! Invente une langue transformant le son en **son** santiaguero ! Mais d'où venait cette colombe, tandis qu'il marchait sur le pont reliant le Couchant au Levant ? Par tout l'Orient les oiseaux de malheur taillent l'espace des villes en flammes, par tout l'Orient l'hystérie des raids aériens dans les crânes gagnés par la psychose d'Occident. Plus personne pour entendre le langage de la colombe aux pays du Phénix. Partout les mouches métalliques dévorant le cerveau gauche de la raison, pondant leurs œufs dans le cerveau droit de l'appel aux allahs. Sur la Phénicie les bombes tombent. Entre Athènes et Jérusalem les missiles pénètrent le nid du Phénix et ressortent comme si de rien n'était. L'A.A.A.A. fait son boulot. Loyola marche d'un pas ferme au milieu du pont. Je veux chanter, se dit-il, inventer cette langue de feu dont parlait la colombe. Les dragons volants hurlent autour de lui, les archanges crachent leurs pluies de sang. Il n'entend que le bruit de ses pas sur le pont dévasté. Chaque fois qu'avec Anatole ils voyaient des cadavres à la télévision – victimes de quelque guerre, peste ou famine dont les morts se trouvaient innocents, dans la mesure où ces fléaux avaient été commandés par une logique si peu aveugle qu'elle garantissait à l'Occidental d'en être indemne – il allait de soi de poser la question : « Pourquoi eux et pas nous ? » Quelqu'un, qui n'était pas avec lui, fit alors entendre sa voix :*

*— Laisse tomber la tour Panoptic et suis-moi.*

*— Où ça ?*

*— De l'autre côté !*

*Loyola se sentait toujours attiré par l'autre rive, sans s'être aventuré depuis longtemps dans ce quartier oriental de la capitale*

d'Europe – fille du roi Phénix. Notre héros se résolut à franchir l'abîme le séparant de ce qu'il devinait être une zone obscure dans la dimension de l'espace, mais aussi la face cachée du temps. Peu à peu, comme il traversait la frontière interdite, sa rêverie prit un cours différent de ce qu'elle était au sommet de la Tour. Y aurait-il quelque chose de réel dans l'art d'explorer les domaines invisibles ? Ses anciennes dérives urbaines en compagnie d'Anatole, sans doute, l'en avaient convaincu. Mais il en était passé de l'eau sale, depuis, sous les ponts de Bruxelles ! Son regard changea face aux maisons qui s'alignaient sur le quai opposé. Jamais il n'avait vu cette partie de la ville engourdie dans son sommeil matinal. Malgré l'obscurité régnante, il eut l'impression d'une poitrine ornée de médailles. Ce quartier miséreux bombait un torse décoré de mille simulacres naïfs, où toutes les nuances du jaune au rose en passant par le vert et le bleu se conjugaient pour faire de ces façades un artifice en trompe l'œil imitant aussi bien les masures populaires de la Boca, dans le centre de Buenos Aires, que les nobles palais de Saint-Pétersbourg. Loyola s'agrippa au parapet du pont. N'étaient-ce pas des villes qu'avait arpentées son vieux pote, l'une à l'Orient, l'autre à l'Occident, dans de précédents romans ? L'aube d'un grand jour devait se lever sur Bruxelles, et l'on ne tarderait pas à découvrir que la statue équestre du tsar Pierre le Grand se cabrerait au centre de la piazza de Mayo, à deux pas du rio de La Plata, tandis que le général San Martin caracolera sur le roc abandonné de la place du Sénat, non loin de la Neva. Ce ne serait encore qu'une entrée en matière. S'il se trouvait où que ce fût quelque esprit disposé à comprendre la nature des phénomènes enregistrés cette nuit-là, qu'il suspende son attention de tout vain bavardage pour la concentrer sur le chant de mon feuillage. C'est vers l'estuaire de La Plata que se dirigent en effet les eaux du canal où carillonnent les cloches de l'Isakski Sabor. La nuit tombe sur les toits de Buenos Aires et Loyola capte l'humidité d'une autre nuit contre un parapet de la Neva. Comme si cela ne suffisait pas, l'archange et le dragon de Bruxelles, toujours en escapade, seraient bientôt remplacés par un hôte inconnu, qui danserait sa rumba sur la flèche de l'Hôtel de ville, parfait médiateur entre ma cime et le royaume des ténèbres.

# ***Cri du Cimarrón***

***Frère du Titan d'outre-mer qui, au couchant de l'Europe, soutient sur ses épaules une colonne reliant ciel et terre, je m'élanche en lumière verticale depuis la montagne de Cobre. Signe des dieux afro-cubains, je suis la flèche d'un arc tendu entre les entrailles des Caraïbes et les étoiles des Cyclades. Quand donc ce Loyola passera-t-il du jour nocturne au jour authentique ? Pour le nègre en cavale, tout est départ d'une autre vie. Quand les tambours battent à minuit dans les villages de la vallée, mon cri de feu s'embarque dans le rire de la lune et vogue loin, par-dessus l'Atlantique, vers les négresses revenant du marché des Abattoirs. J'ai parcouru jadis la distance qui va du cri du léopard à celui du jaguar, mes ancêtres ont agonisé dans les cales-matrices à travers l'océan, pour que leurs dépouilles ressuscitent au milieu des champs de cannes à sucre et de tabac. Les bombes sont passées par ma lune et l'ont fait exploser sur la Sierra Maestra, quand une colombe s'est posée sur l'épaule de Fidel pour se transformer en étoile rouge que j'ai suivie le poing levé car je connaissais la voie des airs. Oui les esclaves meurent et ressuscitent alors que leurs maîtres s'emparent du ciel mais retombent sous terre, où leurs mâchoires métalliques broient des montagnes de cuivre pour forger de nouvelles ailes qui s'élancent plus haut encore, pendant que les esclaves chutent à leur tour puis renaissent ailleurs, dans un ballet d'anges et de démons qu'il m'arrive de rencontrer à l'abri des nuages. Ainsi j'ai entendu mon propre sang dans le chant du Phénix. Il vole au gré des mots dans les cinq directions, de préférence la direction inexistante. L'oiseau rouge a traversé mer et océan depuis la Galilée pour me dire que rien ne lui était étranger comme les moujiks de la Neva et les gauchos du Rio de La Plata. Je lui ai répondu que j'étais cinq cents ans de l'histoire nègre et que j'avais perdu ma rose des vents et que mes chaînes de fer comprenaient les rêves des steppes de Russie comme ceux de la pampa. C'est alors que dans le ciel j'ai croisé Pierre le Grand et le général San Martin, l'un et l'autre sur leurs montures, qui m'ont demandé pourquoi tu voles, et je leur ai répondu : parce que j'ai rendez-vous dans la capitale d'Europe. Les deux statues de bronze ont poursuivi leur voyage, tandis que moi-même, esclave rebelle en cavale, j'atterrissais sur l'Hôtel de ville de Bruxelles déserté par l'archange et par son dragon.***

# *C'était hier et c'est demain*

Sommeil, fatigue, solitude.

Ce n'est pas si simple, la mort, surtout quand on survit. Je dors quelques minutes, me réveille, me rendors. Dans ce sommeil empli de bruits espacés, se détachent les coups d'une lointaine horloge. Il me semble avoir perçu comme un cri venant de la Grand-Place. Entendre toujours des voix, parler à des personnes absentes, voire inexistantes...

L'aube s'annonce par des clartés à peine perceptibles sur la vitre du café. Sortant de l'ombre, les toits de l'autre quai recouvrent lentement leur couleur grise et la flèche lointaine de l'Hôtel de ville émerge de sa nuit. Chacun verra bientôt l'archange et le dragon reprendre leur éternel combat dans le ciel. Le monde et ses tours couronnées d'étoiles, ses palais superbes, ses temples solennels ainsi que ses édifices officiels surmontés de leurs anges et de leurs dragons – tout ce dont il est héritage : empire d'Amérique ou royaume de Belgique, avec leurs cortèges de rois, de ministres et de bouffons – tout va bientôt se dissoudre comme un numéro de spectacle au grand cirque d'Eva de Cuba ! Mais attention, Mesdames et Messieurs, car il reste à découvrir le clou du spectacle, une double traversée du miroir – une percée du mur de la lumière – par l'espèce de beatnik millénaire toujours installé contre la vitre d'un café donnant sur le canal de Bruxelles.

Pourquoi suis-je encore ici ? Quelle plaisanterie m'a-t-elle fait revenir de ces eaux noires ? Une pluie froide fouette les vitres. Elle frappe avec rage comme si, chargée d'un message urgent, elle réclamait mon écoute. Si je suis devenu fou, appeler folie mon mal n'arrange rien pour moi, pas plus qu'il y a cinquante ans dans cet hôpital de Santiago, pas plus que pour mon petit-fils au camp de Guantánamo. Je te parle, Eva, cela dit tout et ne dit rien, tant les mots sont d'eau pure qui coulent de ta source à mes lèvres et ruissellent en cascade par tous les chemins de mon être vers le double océan de tes yeux, ce miroir où je me fracasse... Oui, pourquoi suis-je encore en vie, quelle sorcellerie me fait-elle traverser le cristal magique pour me souvenir d'images à la lumière d'une autre époque ?

# Notes en bas de vie

Comme un homme parle après sa mort. Un autre prononce. Dans la pénombre de mon ventre. Les mots d'avant sa naissance. Et la chambre d'échos. D'une matrice. Répercute à tous les vents. De l'Est et de l'Ouest. Bien des secrets. Nécessaires au futur. Pour comprendre. Notre siècle. Depuis ce jour de mars 1953. Où Radio-Moscou annonça. Que « le cœur de Staline, successeur inspiré de Lénine, guide génial du parti communiste et du peuple soviétique, avait cessé de battre ».

Le Congrès des Etats-Unis venait de confirmer la nomination d'Allen Dulles à la tête de l'Agence de renseignements la plus puissante du monde. Son budget dépassait celui de la plupart des Etats européens. Ni l'Abwehr hitlérienne. Ni le KGB du défunt Staline. Ni l'Intelligence Service. Ne disposaient de moyens approchant les siens. Plus de cent millions de dollars. Dont le Congrès. Comme le président. Ignorent. Où et comment. Ils sont dépensés. Avec mon père. Aristos Théokratidès. Et au bras de Jésus Evangelista. J'assiste à la réception. Donnée chez les Dulles à cette occasion. Dans leur maison coloniale. Sur les hauteurs de Guantánamo. Eva de Cuba n'est-elle pas une star. La plus belle femme du monde ? C'est du moins ce qu'assure. Mamie Eisenhower. En m'entraînant vers le buffet. Où trône l'esturgeon russe. Devant Lyndon Johnson. Chef de la minorité au Sénat. Discutant avec Sacha Bielinski. Des difficultés à venir. Entre la Maison Blanche. Et les leaders du Capitole. A propos de la politique nouvelle. A l'égard de l'Union soviétique. Les hommes boivent du bourbon. Les femmes sirotent leur champagne glacé. Servis par des extras de couleur. Tandis qu'Allen Dulles. Fait courir des rumeurs. Puisées au Salon Oval. Sur la fatigue du vieux président. Face aux accusations lancées contre Moscou. Pour que bientôt. Grâce à quelques invités des ambassades. Le Premier ministre britannique. Et le chancelier allemand. Fassent pression sur Eisenhower. Pour l'inciter à soutenir. La ligne diplomatique rigide. Inspirée par Sacha Bielinski. Ne dit-on pas de l'Agence. Qu'elle a des hommes à elle. Dans les cercles dirigeants. De tous les pays occidentaux. Mais aussi. Dans l'empire soviétique ? Ce que me confirme. A demi mots. Ce dragueur d'Allen Dulles. Se penchant pour écouter. Puis attirant dans un coin. La déesse aux yeux d'émeraudes. Comme il m'appelle. Avec son petit rire nerveux. L'homme impitoyable. Dépouvé de scrupules. Disparaissant derrière un masque de gaieté. « Dites donc, ma chère Eva, cet écrivain grec inconnu, dont on s'est inspiré pour ce dernier film où vous êtes sublime, il faudrait aller nous le chercher ! » Je pris mon regard le plus terrifié. De biche aux abois. Au moment du coup de grâce. Pour toute réponse. Il reçut. Un sourire d'Habanaguana.

# Rengaine d'une idole des vitrines

*Comment sauver l'expérience humaine de sa destruction programmée ? La nuit du 16 juin 2004 en fut un bel exemple, aucun vivant – sauf Juan-Luis, mais appartenait-il encore à cette confrérie ? – n'ayant conservé souvenir de ce qui s'est passé. C'est à nous, peuple de leurs fantasmes, qu'il revenait d'en témoigner, sur le pont reliant la ville au Quartier militaire. Les statues du général San Martin et du tsar Pierre le Grand se croisèrent dans le ciel à l'appel de l'esclave nègre ayant pris possession de l'Hôtel de ville de Bruxelles.*

*Dans le cristal magique où brûlaient mes yeux d'émeraude se mêlaient la Neva au rio de La Plata. « Ceci est mon sang » criait la surface du canal. De quel feu s'embrasait-il encore, celui qui s'était interdit toute participation au commerce du monde, pour en appeler à une communauté d'êtres créateurs ?*

*Les êtres inanimés seuls avaient compris que personne ou tout le monde à sa place, c'est la même chose, quand rien n'est susceptible d'arriver. Jamais ce que l'on nomme l'armée de l'ombre ne fut mieux représentée que par eux. Tous les humains ayant déserté, le peuple des abîmes remonta du néant pour frayer avec dieux et déesses qui avaient quitté leurs vitrines.*

*Mannequins de cire au regard magnétique, polichinelles bon marché, bustes emphatiques de femmes pour salons de coiffure ou magasins de mode, épouvantails mâles et femelles animés d'une secrète concupiscence, l'armée des automates se déployait dans l'intemporel au pas cadencé, une-deux, une-deux, tandis que je restais à mon poste de guet. Courtisée par les grands de la Terre depuis le palais du roi Priam jusqu'au Kremlin de Moscou, sans compter les missions secrètes auprès des péquenots qui fréquentaient la Maison Blanche, il ne m'aurait pas déplu de promener ma statuette en bois des îles dans cette manif des trompe-la-mort, mais je devais aussi lui réserver le chant de mes yeux verts depuis les branches du Jaguëy.*

Une lueur verdâtre est montée du canal, baume émeraude qui apaise un cœur écorché par le pic de la tour Panoptique. Peut-être quelque jeune manager du dernier étage, à l'instant même, est-il en train de scruter la ville depuis son poste de vigie, plongeant un regard amusé vers la loupiote mauve à l'entrée du café. S'il devait apercevoir l'homme installé contre la vitre, il le mépriserait sans doute, comme n'importe quel pauvre diable, sans savoir que j'aurais pu être son père. Toutes les lois régissant l'espace et le temps d'une planète n'ont-elles pas été chamboulées par cette Tour, de manière bien plus grave et coûteuse pour les humains que ces aimables distorsions de la logique et entorses au bon sens pratiquées par un aède ivre ? Lumière hors du temps. Spasme végétal aux profondeurs astrales. Retour ombilical dans la caverne de l'île natale. C'est là qu'était le paradis, la secrète partie de ton âme. « Pars sous la protection du Christ et de la Vierge », m'avait dit la Mère en me chassant à vingt ans du toit familial. Après les premiers maquis sous la dictature de Métaxas, à quarante ans passés j'avais connu la poussière du Caire, Damas, le désert de Palmyre, l'Euphrate, Bagdad. Je revoyais les interminables marches à la mort durant la guerre, la clandestinité, l'hôpital, à nouveau la clandestinité, puis les camps de barbelés sur une autre île de la mer Egée. Pendant toutes ces marches, la fatigue elle-même s'endormait et je ne pensais plus à rien, ou presque. J'avançais dans un demi-sommeil, au cours duquel il pouvait m'arriver de plonger dans un rêve sans cesser de marcher, comme si quelque volonté d'un autre monde me guidait. Je ne savais plus où j'étais, qui j'étais. Je savais seulement que j'appartenais à cet autre monde et je m'abandonnais au miracle qui me disait que tu continuais de m'entendre, où que tu sois.

A présent, le vent de la mer souffle doucement dans le café. C'est un long soupir à peine audible, un appel amoureux, quelque chose comme un chant venu de l'enfance. Si j'avais la chance de survivre à toutes ces guerres, je mettrais ce murmure dans un livre avant de mourir, m'étais-je dit alors que je retrouvais l'île natale il y a cinquante ans. Quelqu'un, dans un autre temps, m'avait donné mission d'unir les rives de l'Orient et de l'Occident, de l'Est et de l'Ouest. Impossible de compter les heures, tant ma pendule invisible remplissait la nuit de gémissements venus de cet autre temps. Il y avait bien des lunes que l'on m'avait déchiré par le milieu, pour me partager en deux. La partie gauche d'un côté, le côté droit de l'autre, et l'on a baptisé l'espace entre les deux parties de mon corps océan Atlantique. Un chapelet d'îles assurait le lien entre les deux rives, mais la plaie commençait



à me torturer. Non, je n'étais pas fou. Ecartelé entre l'Anatolie et l'Atlantide, je me voyais couché sur une plage de sable aménagée au bord du canal de Bruxelles, tout en demeurant assis près de cette fenêtre à entendre les coups d'une lointaine horloge. Eva me tenait de longs discours auxquels je ne pipais mot, tout à mes propres brumes, dont était fait le rêve d'un somnambule ventriloque au septante-septième étage de la tour Panoptic. Il flottait à présent sur le pont de béton, dans l'air épais et laiteux. Etait-il loin ou près ? Je le voyais apparaître vaguement aux endroits éclairés du pont, puis sa silhouette se trouvait engloutie par le brouillard. On pouvait avoir l'impression qu'il allait s'envoler, disparaître dans la douce lumière crépusculaire de son propre songe.

Un brouillard gris flottait sur l'autre rive, où les maisons semblaient avoir perdu leur pesanteur. La tête pleine d'explosions en Mésopotamie, Juan-Luis de Loyola vit scintiller une affiche à l'extrémité du pont de béton :

***“ LAS IDEAS PUEDEN MAS QUE LAS ARMAS ”***

**FIDEL CASTRO**

Bien sûr, il maîtrisait toujours assez la langue de son enfance pour n'ignorer pas ce que ces mots voulaient dire. Mais il y avait autre chose dans ce slogan. Comme si quelque message étrange, ne présageant rien de bon, lui était destiné, dont il ne pouvait déchiffrer le sens profond. Comme si un effort inutile pour se souvenir du cauchemar s'effritait dans l'oubli. Mais l'art d'étirer les rêves au-delà du réveil est aussi celui de leur faire franchir la frontière du réel. Il s'agit d'un pont à traverser, dont on espère seulement qu'il ne s'écroule pas sous les bombes de la réalité. Car, dans celle-ci, nuit et jour se faisaient la guerre – comme la mort et la vie – comme lumière et ténèbres – comme l'Occident et l'Orient à l'intérieur du crâne. C'était cela le grand jeu d'Anatole. Franchir cette frontière, traverser ce pont. De sorte que chaque jour fût envahi par les sorcelleries de la nuit. Loyola fut saisi d'une sensation bizarre. Il n'était pas éveillé, il ne vivait pas pleinement l'instant présent. Etait-il encore à son bureau du dernier étage ? Déambulait-il sur le pont ? Cette impression, songea-t-il, ne lui serait jamais venue en compagnie de son vieux pote. Avec ce dernier, même les plus fantasques des idées partagées conféraient au moment vécu la densité d'un astre irradiant l'énergie de quelque uranium encore à découvrir. En bas de la ville, un vieil homme s'accrochait donc à ses mots comme au plus haut des parapets ; en haut de la ville, un homme encore jeune voyait ses mots couler plus bas que le canal.

# ***Traverser l'écho***

**de ces voix dans le canal, c'est franchir une mer dont les vagues s'avancent dans le sang versé. Sur l'autre rive, une mort lointaine hurle sa douleur. J'ai entendu mon propre sang et j'ai écouté le vol du Phénix, au gré des mots dans les cinq directions. De préférence, la direction inexistante. Là où le ciel est proche de la cuisse d'une femme qui est ma mère, dont le volcan crache son éclair. Le sang est la mémoire de mon père et de ma mère. La mer est venue de mon sommeil au sommet de la Tour. Je me réveille et, sous les habits de mon cadavre, je cherche trace de moi sans trouver d'autre signe qu'une plume rouge tombée de mon crâne. Tout ce qui reste d'une chevelure héritée de mon père. Je cherche parmi les os de mon squelette et découvre, à la place du cœur, une parure de coquillages ornée de dents de jaguar. Il me faut une preuve, et je me dirige vers la fenêtre. Comment voir au-delà de la nuit, comment apercevoir un ciel derrière le ciel de cette nuit ? Les ténèbres là-bas s'accumulent aux ténèbres et toujours pas de lendemain. Je scrute l'aube à venir et tout au bout de l'Orient, dans la direction du soleil levant, j'entrevois le pays qui porte un nom éblouissant : Hiroshima. Est-ce là le ciel d'Hiroshima ? Oui, c'est peut-être ça. Hiroshima. Hiroshima demain, demain se confond**

**à Hiroshima. Feu, fumée, poison, rayons. Depuis le sommet de la Tour. Fin du soleil levant. Et si nous n'en étions encore qu'au début de la nuit ? Quelque part vers l'Orient, une énorme explosion. Semblable à celle qui permit la création de notre univers. Avec ses montagnes, vallées, fleuves, mers, coquillages. Là-bas, l'Occident a mangé l'Orient. Ne survivront que les mouches, maîtresses du monde. Qu'en dis-tu, chétive compagne de mes transes ?**

## *Ave Eva*

*Un chapitre dont se dispensera  
Qui maudit l'intelligence des mouches*

*La fête battait son plein chez les Dulles cette nuit de mars 1953 dans une maison coloniale sur les hauteurs de Guantánamo fleurie par la présence des plus jolies femmes de la province Orientale. Etes-vous chimère ou être de chair ? me salua d'emblée de ses yeux délavés le docteur Sacha Bielinski s'excusant de m'arracher un instant au maître des lieux ce diable d'Allen ami de mon père pour qui une réception parfaite n'allait pas sans son lot d'élégantes secrétaires du Capitole ou de starlettes et qui aimait à marivauder avec elles pour mesurer les séductions de son enflure intellectuelle. Il en imposait sans doute par sa taille mais aussi par la façon de rester immobile pas un pli ne bougeant de son visage ni de son costume de grand prix. « Quelle femme assez jeune pour être sa fille saura-t-il ce soir entraîner dans son lit ? » pouffe Jésus Evangelista me tenant par le bras dans une esclaffade bon enfant. « Même si là comme ailleurs il n'y a jamais aucune certitude, Allen étant un homme de secret » ajoute mon père en grande joie car la mort du Tsar rouge à elle seule ne justifiait pas de cesser qu'on s'amuse ni de renoncer à arroser cette nomination au sommet de l'Agence. Bielinski me fixait toujours de ses yeux délavés. Quel âge pouvait avoir ce regard bleu qui s'était posé sur celui de*

*Rudolf Hess pour évaluer son état mental au procès de Nuremberg ? Le berceau du nazisme était alors un champ de ruines envahi par les miasmes pestilentiels des cadavres pourrissant sous les décombres. C'est là qu'Allen avait rencontré pour la première fois celui qui était alors un éminent psychiatre soviétique. On plaisantait beaucoup sur le théâtre d'ombres où était née leur étrange amitié. Dulles croyait avoir de bonnes raisons de penser que l'adjoint du Führer qui s'était envolé vers l'Ecosse en 1941 pour soumettre un plan de paix à Churchill et avait ensuite languï dans une prison anglaise n'était pas le Rudolf Hess transféré à Nuremberg pour y être jugé avec les autres chefs nazis. Nul ne saura jamais ce que donna l'examen pratiqué par l'expert Sacha Bielinski mais la manière dont il gagna la confiance du chef de l'Agence illustrerait à elle seule un traité de psychiatrie. Même parmi ses collègues il n'avait entendu plus féroce réquisitoire contre les menaces démoniaques du marxisme que celui proféré par l'un de ses intellectuels attitrés. L'homme aux ordres de Staline serait le premier agent d'après guerre qui renseignerait l'Occident sur les pernicieuses manœuvres du Kremlin. L'un de ses propres ancêtres en 1836 n'avait-il pas été le premier dissident russe déclaré cliniquement fou pour avoir osé critiquer le tsar Nicolas Ier ? C'est lui qui fournirait à l'Agence les informations lui permettant de brancher des écoutes sous la zone orientale de Berlin pour intercepter les messages entre Moscou et ses satellites. Les gens réunis là composaient donc ce que l'épouse d'Allen Dulles appelait son premier cercle. Elle aurait été surprise d'apprendre que leur principal sujet de préoccupation concernait les moyens efficaces de détruire et reconstruire les cerveaux. C'est dans cette ambiance qu'une mouche m'a piquée. Comme le nouveau boss de l'espionnage mondial murmurait à mon oreille : « Cet écrivain grec inconnu, ma chère Eva, tu devrais nous le présenter », je me suis permis de lui répondre : « J'ai peut-être du pouvoir sur les maîtres du monde, mais pas sur un aède ». Et lui-même a rétorqué dans l'hilarité générale : « C'est exactement ce qu'il nous faut. » L'actrice Eva de Cuba se retrouvait devant un hémicycle de sommités qui la priaient d'aller leur chercher en Grèce un poète communiste ! Pour me convaincre Bielinski parla de forces occultes permettant à Moscou de transformer en zombie n'importe quel brave soldat du Middle West grâce à des techniques diaboliques de lavage de cerveau. L'expression venait d'un article paru quelque temps plus tôt dans le Miami News. Nul ne savait alors qu'elle avait été forgée par Bielinski puis soufflée à un agent qui travaillait sous une couverture de journaliste. Celui-ci dénonçait à bonne source les méthodes utilisées par les Soviétiques pour vider de substance l'identité de leurs prisonniers de guerre. L'ennemi recourait*

à l'hypnose et employait une machine à électrosommeil ou quelque chose du genre afin de nettoyer le cerveau de jeunes gens sains de corps et d'esprit. On éliminait de leur conscience tout ce qu'il y avait de bon venu d'Amérique pour le remplacer par tout ce qu'il y avait de mauvais dans le communisme. On profitait de leur sommeil pour les endoctriner. Ce type de procédé pourquoi ne pas le retourner contre l'Empire du Mal ? Il fallait pratiquer les mêmes expériences. Bien sûr ni sur le sol américain ni sur des petits boys de chez nous. Cuba nous offrait tous les ingrédients souhaitables sauf que les opposants politiques n'y avaient plus guère de langue utilisable ni d'autres organes en état de coopérer quand ils étaient passés par les mains du colonel Miranda et de ses services expéditifs. Mais il convenait de se méfier. Car les tentatives pour découvrir le secret du contrôle des consciences iraient jusqu'au stade terminal. N'avaient-elles d'ailleurs pas des précédents en Amérique ? Allen Dulles était passionné par l'univers de Frederick Winslow Taylor fondateur de l'organisation scientifique du travail et grand prêtre du culte de l'homme-machine. « Dans le passé, il y avait d'abord l'homme ; dans le futur, il devra d'abord y avoir le système. » Ainsi se résumaient les principes qui avaient révolutionné le vingtième siècle. Ils servaient depuis longtemps aux tests professionnels ou au filtrage de l'immigration pour évacuer les individus susceptibles d'infecter une communauté. Sur des bases objectives on pouvait déterminer quels types de populations devaient être voués aux tâches subalternes. Avant même la Solution Finale de Hitler s'était imposée la nécessité de créer une race d'intelligence supérieure ayant mission de contrôler les rebuts de l'humanité. Pendant la guerre une anormale quantité d'objecteurs de conscience avait alarmé l'administration Roosevelt. Le messianisme psychiatrique s'était alors chargé d'identifier les mécanismes électrochimiques du cerveau pouvant conduire à la guérison de pareilles maladies mentales. Les asiles américains débordaient de gens qui refusaient de servir leur pays. C'est ainsi que les industries impliquées dans la fabrication de machines à électrochocs de camisoles de force de drogues et de produits chimiques connurent un développement sans précédent. Même si pour extirper la maladie il fallait souvent extirper le malade. Priorité à la guerre ! Les fous devaient dans toute la mesure du possible réintégrer les usines ou la ligne de front. N'en allait-il pas du sort de la démocratie ? C'est ce qui faisait réfléchir le nouveau patron de la CIA. S'il venait à transpirer que le gouvernement des Etats-Unis avait subventionné des méthodes contraires aux principes de la Constitution fini sa brillante carrière. La même presse ayant contribué à faire d'Allen Dulles une légende le traînerait dans la boue.

*N'était-ce pas lui qui avait conçu le plan pour éliminer le Dr Mossadegh et remettre le Chah d'Iran sur son trône comme il supervisait l'opération visant à abattre le socialiste Arbenz au Guatemala pour le compte de la United Fruits Company dont il était un important actionnaire ? En cas de bavure oubliés les triomphes passés les Etats manipulés les souverains renversés la toute-puissance de l'Agence du Cap Horn au cercle arctique ! C'est ainsi que dans le brouhaha des voix grisées par l'alcool moi-même j'étais assez pompette avec tout ce champagne et puis je m'entendais chanter un boléro sur l'électrophone il y avait une brise légère venue de la mer qui adoucissait la chaleur tropicale et ma robe à fleurs au décolleté profond doucement se collait à ma peau je me sentais flotter pensant aux mains d'Abel quand elles jouaient de leur musique tout partout sur le corps de son Habanaguana malgré l'affaire de ce procès pour bonnes mœurs qui nous collait au cul l'affaire de la photo parue dans le Confidential et cette revue Potlatch aux mains de l'Attorney General c'est ainsi qu'en esprit je m'envolais déjà vers les îles de mon enfance écoutant n'écoutant plus ce chœur de mâles tous en rut pour la forme de mes fesses ou ce haut de mes seins qui bombaient sous l'échancrure c'est ainsi que les oreilles de mon ventre plus que celles de ma tête recueillaient les paroles d'Allen conseillant à ses collègues de chercher des candidats pour leurs expériences dans les milieux interlopes comparables à ceux où évoluait le Harry Lime du Troisième homme vous savez ces individus louches possibles agents doubles un matériel sacrificable dans le jargon de l'Agence en clair qu'il serait permis de tuer. Qui résisterait à l'injection de drogues et au cerveau brûlé par l'électricité ? Je compris que mener à bien un tel programme signifiait explorer les limites humaines sur des sujets dont la disparition ne chagrinerait personne. L'idéal ne serait-il pas à trouver parmi les adversaires idéologiques du monde libre et démocratique ? Il combinerait toutes les tares pour servir de cobaye dont il n'y aurait guère lieu de déplorer la perte cet obscur écrivain communiste irrécupérable en rupture de son propre Parti sans aucune admiration pour Staline et livré à lui-même donc ayant poussé loin ses propres recherches mentales histoire de nous faciliter la tâche dans son Adieu Satan dont on avait tiré un film allez savoir comment pourquoi. Ma chère Eva disait leur chœur nous connaissons déjà celui qui sera le porte-drapeau de l'Agence dans les territoires inconnus de la manipulation psychique. Je me suis dit si ce poète grec est sur leurs listes on peut déjà le considérer mort. Alors pourquoi ne pas tenter quelque chose. Priorité à la guerre ! Mes bras se sont levés tout seuls à l'horizontale et d'un coup de pied qui entraîna très haut ma jambe*

*jusqu'à leur montrer mes cuisses une chaussure a valdingué dans la pièce non je ne vais pas mentir et prétendre qu'elle s'est retrouvée sur la tronche de Mamie Eisenhower mais c'était à peu près tout comme puis mes orteils ont pris le talon de l'autre chaussure et ce fut plus long plus maladroit j'ai vacillé mille bras secourables se sont tendus pour aider la déesse à chevelure d'or qui n'a pas voulu de leur secours je me suis retrouvée le derrière par terre il fallait voir leur tête pour ôter enfin à la main cette seconde chaussure qui restait collée à mon pied dans un grand cri de guerre tous leurs masques n'en faisaient qu'un tapisserie grotesque se mêlant au papier peint sur le décor des murs était-ce Aurore était-ce Eva celle qui s'est relevée pour danser mille hommes autour d'elle j'étais le feu le premier feu tombé du ciel dans le jardin des origines pour la malédiction de ces humains j'étais la femelle du péché le serpent non dépourvu d'ailes à leurs yeux j'étais un ange crachant les flammes du dragon.*

***FEU ! FEU !***

***FEU !***

***sur***

***l'Orient !***

## *It's a fabulous, fabulous story*

Bombardez mon ombre ! Que la lune se fracasse contre cette Tour !

Tout d'abord, ce ne fut qu'un point lumineux dans le ciel. Quand une bombe vous tombe dessus pour la première fois, c'est peu dire qu'on n'y croit pas. J'ai dû faire un geste ridicule, histoire de chasser une mouche importune, avant d'être plaqué au sol. Juan-Luis de Loyola venait d'être frappé par un missile en pleine tête, comme s'il avait capté un *flash* de l'aède. Lequel, de celui qui tire et de celui qui tombe - lequel est l'ombre de l'autre ? Lequel, de celui qui tue et de celui qui meurt ?

J'ai marché comme en rêve le pas du cauchemar, pour franchir ce pont de béton vers l'autre rive du canal. A bien regarder mon ombre sur le sol, il me semblait ne pas la reconnaître. N'était-ce pas plutôt celle de l'aède ? Mais alors, si celui qu'on zigouille peut vous refiler à la sauvette cette imprescriptible part de son être, comme un éternel remords ambulant, lui-même n'avait-il pas hérité de l'ombre de mon père voici cinquante ans ? J'ai voulu chasser mes pensées comme un essaim de mouches, quand le son d'une trompe dans mon dos m'a fait me retourner vers une calèche tirée par un cheval dont le trot léger transportait six personnes m'adressant de joyeux signes de la main. A peine ai-je suivi des yeux l'attelage qu'une voix me fit tourner la tête, « *Amigo, taxi !* », pour apercevoir un engin à trois roues conduit par un cycliste qui m'invitait à m'asseoir sur la banquette protégée par un auvent de toile rouge frappée de lettres noires sur fond blanc : « *Siempre unidos venceremos !* ».

Dans mon dos je sentais une cité vide, sans âme qui vive, à cause d'une flèche désertée par son double totem, où les autres flèches indiquaient des directions absurdes et contradictoires. L'aède ne prétendait-il pas que sa vie était un bond, une flèche de désir vers l'autre rive ? Comme un soleil en plein midi brillait toujours l'éclat d'une étoile à l'enseigne de l'*Eva's Bar*. Aveugle avançant à tâtons pour ne plus voir mon ombre ou celle d'un autre, je redoutais le moindre faux pas sur cette passerelle enjambant le royaume des morts. Alors surgit la Plymouth noire de mon père aux vastes ailes déployées comme celles d'un oiseau de malheur, qui klaxonna sans ralentir, suivie d'une Mercury blanche d'avant-guerre et d'une Chevrolet d'un bleu d'outre-ciel plus encore qu'outremer.

Juan-Luis de Loyola rassemble ses esprits. Dans les secondes ayant suivi la déflagration, tandis qu'allongé sur le pont je cherchais à ramasser mon écran portable ainsi que mon cigare, tout en essayant de me relever pour fuir vers la loupiote bleue de l'autre rive et, de manière absurde, à ne pas



perdre le fil de mon Iliade et de mon Odyssée, je m'aperçus qu'il fallait aussi rassembler les fragments épars de mon corps disséminés parmi d'autres cadavres qui flottaient à la surface du canal. Cette opération délicate, j'étais certain de l'avoir accomplie sans défaut. Chacun de mes membres physiques se trouvait bien relié à une colonne vertébrale où la tête commandait à des gestes pleins de bon sens. Non, je n'étais pas dans un *videogame* et le scénario ne correspondait à aucune de mes *storylines*. Pour preuve, cette inscription sur un panneau fixé au muret de béton : « *Rendicion de cuentas del delegado poder popular* ». Tracé à la main, l'avis précisait : « *Zona canal, lugar : puente* ». Le bas de l'écriteau portait un slogan rageur : « ABAJO el BLOQUEO ! ».

Surtout, ne pas céder à la panique. Je me trouvais dans une autre dimension du réel, où tout obéissait à une logique secrète qu'il était sans doute possible d'élucider. Mais il fallait occulter la part imaginaire du cerveau, mettre en branle ses ressources rationnelles. Chasser l'obscur et l'intuitif, mobiliser le systématique. Où en étais-je donc au moment de mettre le pied sur ce pont ? L'air du dehors avait surpris Loyola, c'était certain. Il faisait presque doux, cela sentait mille choses mystérieuses et invisibles. Il y avait le noir de la ville, avec une vallée de lune, là-bas, du côté du canal. C'est là que tout s'était déclenché. Comme sous l'effet d'une bombe, tout a vacillé. L'explosion dans la tête alors que tu te répétais machinalement « *You are the story* », ce mot d'ordre de la Panoptic transmis par Sacha Bielinski à Jésus Evangelista. Stratégie commerciale uniformisée à travers le monde, sauf sur l'île du Diable. Introduction dans l'entreprise de bardes et de griots, de conteurs et d'aèdes experts en constructions de situations pour la plus grande gloire du *Storytelling management*. L'histoire véhiculée par une marque, désormais plus importante que ses slogans publicitaires. Un bon gourou de la *dream society*, capable d'inventer les fables magiques dont elle avait besoin, pouvait gagner par an plusieurs millions de dollars. L'*Odyssée* relue et corrigée à l'usage de la Panoptic, un univers de héros et d'héroïnes, de dieux et de déesses, d'anges et de dragons : pas de doute, la création d'un nouveau mythe collectif occupait tous mes esprits quand j'ai posé le premier pied sur ce pont menant vers une rive où l'enseigne d'un bar transperçait toujours mes paupières. C'est là que tout a basculé, quand j'ai laissé l'aède m'envahir l'occiput. Lequel était encore l'ombre de l'autre ? Cette pensée seule avait causé ma perte. N'était-il pas imbécile, pour l'assassin, de s'attendrir sur le sort de sa victime ? Pourtant, celle-ci me ressemblait comme un frère qui aurait pu être mon père. Nous partagions le même sang de l'esprit, celui de mon vieux pote Anatole, nous qui nous voulions des héros à la taille des dieux. Mais j'ai

trouvé la feinte ! Au lieu d'un faire-part, mon roman sera plutôt un *faire croire* de décès. Tous les développements surnaturels, je les prendrai à mon compte. On m'accordera crédit d'une imagination qui n'aura d'autre source que l'invérifiable délire posthume d'un aède. Qui pourra jamais dire au cours de quel voyage et dans quel Orient il devint sorcier et prophète ? *It's a fabulous, fabulous story...* Ainsi devrait se conclure le spot que je tirerais de cette histoire. Peut-être même en intitulerai-je un chapitre de mon roman. Tout rentrerait ainsi dans l'ordre. C'est alors qu'un nouveau vertige me saisit. Qui suis-je encore ? Quel mois, quelle année, quel siècle ? Et sur quel continent ? Je ressentis une nausée et la mis sur le compte du café au rhum, même si je devais la vie à ce breuvage. Grâce à lui, n'avais-je pas survécu à cette nuit ? Le soudain malaise venait de me quitter comme il était venu. Bien sûr, une franche rasade ! Il ne devait manquer ni de café ni de rhum dans ce bistrot qui me clignait de l'œil au-delà des eaux noires. En cet honneur, je résolus d'allumer un cigare. Tout ce dont j'avais besoin, c'était d'un bon café au rhum. Sans savoir pourquoi, je cherchai des yeux les Pléiades au milieu des ténèbres. La situation était loin de se présenter comme je l'avais rêvée, mais j'étais à mi-chemin sur le pont du canal et il fallait continuer. Là-bas, de l'autre côté, me faisait signe une loupiote bleue. *Eva's Bar*, prononçai-je en criant peut-être, et j'eus l'impression que ma voix était une voix étrangère, comme si elle sortait du canal.

# Rengaine d'une idole des vitrines

*Je suis toujours l'oiseau-serpent du péché, celle sur qui l'on fait feu. Comment pourraient-ils croire qu'une déesse relie le royaume des ombres à la constellation des Pléiades ? Il faudrait pour cela franchir un pont sur l'abîme entre vie et mort. Mais un monde qui n'est plus capable d'honorer ses ancêtres, quel sort véritable peut-il offrir à ceux qui paraissent vivants ? Occident et Orient se déchirent en eux comme deux parties du même cerveau.*

*C'est ainsi que mon fils depuis sa tour assassine celui qui toute sa vie d'aède avait pris la ville en rêve. Il ne pouvait mourir qu'à Bruxelles, immense vitrine aux fétiches conçue pour l'exclusive circulation des choses, capitale d'Europe chimiquement pure de toute autre pensée.*

*Une-deux, une-deux. Sait-on de quelle guerre on est l'outil programmé ? Ne pas vivre ne suffit pas. Nous devons en outre aller au combat. Dites-moi donc si je suis une dame des vitrines ou la déesse en bois des îles dont je vous ai parlé. Une-deux. Mes bras se lèvent ainsi que l'une après l'autre mes jambes, je leur montre mes cuisses et il n'y a pas d'autres yeux que ceux de l'aède pour m'écouter cette nuit. Qui sait ? Peut-être y a-t-il une logique... Un même nihilisme opère comme unique étalon de mesure de part et d'autre du pont. L'uniformisation mondiale des circuits de la marchandise impose que tous les feux du ciel embrasent l'Orient pendant que le soleil des ombres engloutit le soleil en Occident.*

*Impossible de me rappeler l'histoire que j'étais en train de vous raconter. Consacrer son temps à décrire ce qui défile n'est envisagé par aucun mannequin d'étalage. Mais quand la ville dort alors qu'il devrait faire jour, personne d'autre que nous pour témoigner des spasmes de violence dont elle est la scène. Toutes ces convulsions mentales. Secouée comme par d'invisibles démons... Serait-ce le fabuleux théâtre de leurs songes qui s'anime devant ma vitrine ?*

# **Maiiak**

*LA VILLE MODERNE TAIT SES DEMONS.*

*Ils gisent de l'autre côté des affiches, rôdent à l'ombre des murailles et la pluie nocturne les fait ruisseler vers ce canal où se charrient leurs cauchemars, avant que le jour n'accouche de nouvelles idoles. N'est-ce pas l'un de leurs plus prestigieux concepteurs que j'aperçois par la fenêtre, s'aventurant sur le pont de béton ? Juan-Luis de Loyola, mon commanditaire, pourrait bien mettre dix ans à franchir cet abîme ! Il flotte en direction de l'autre ville, dans l'air épais et laiteux. Loin ou près ? C'est une ombre sans yeux, sans bouche, sans visage qui s'approche au milieu d'une vapeur d'eau. J'imagine pourtant le portrait de son père, au temps lointain de la Moncada. Combien de temps cette absurde remémoration ? Dix minutes, peut-être moins. J'eus envie qu'il s'enfuie, qu'il me délivre d'un vieux tourment. S'il avait couru sur le pont désert, tout aurait pris fin. Mais il choisissait de temporiser, d'allumer un cigare, me laissant dans une rage de guérillero embusqué. Pourquoi ? Je voulais qu'il s'inquiète, qu'il tremble de peur en devinant la présence d'un ennemi mortel. La flamme de son briquet, la braise qui rougeoyait au bout de son havane me torturaient. Dix années nous séparaient de l'échéance du contrat. Dix ans à lui servir de nègre pour qu'il boucle un cycle romanesque au terme duquel nul ne sait quel rôle il pourrait s'attribuer. Si la littérature avait un sens, à moi de loger dix ans dans ces dix minutes. Cela pourrait se faire très naturellement. En quelques bonds silencieux, je serais à côté de lui. Une lutte rapide, ses membres qui se débattent. Malgré la différence de nos âges, l'auteur présumé d'un roman qu'il n'aurait pas écrit se retrouverait ployant sous l'assaut de celui dont il aurait exploité la vie pour satisfaire un désir de gloire mondaine. Tout se déroulerait comme je l'aurais imaginé. Le corps de Loyola s'affaisserait en avant et menacerait de m'entraîner avec lui dans le canal, puis s'inclinerait vers l'arrière comme s'il voulait tomber sur moi. Peu importerait l'issue du combat. Chacun découvrirait la scène d'un auteur demeurant seul pendant dix ans dans les rêves de son nègre jusqu'à la nuit de son cinquantième anniversaire.*

# *C'était hier et c'est demain*

Ecrire, c'est camper au bivouac demain jadis.

L'ombre se dilue peu à peu. Toits, arbres, grues s'ébauchent à distance. Une brise matinale envoie des rouleaux d'écume sur les eaux du canal. Elle se met à souffler avec une force telle qu'une vague jaillit, pour s'écraser avec un fracas de tempête sur le malheureux Juan-Luis de Loyola. Selon mes prévisions, c'est un conflit nucléaire en miniature qu'il doit avoir vécu pour se retrouver couché de tout son long sur ce pont de béton.

Les murs des maisons reculent, s'envolent dans le ciel, entre les palmes des cocotiers artificiels se balançant sur une fausse plage de sable du Rhin. *Next stop Brussels Beach*, écrivait Loyola dans son premier roman, paru voici près de vingt ans. L'homme qui était mort but une lampée du verre qu'il reposa sur la table du café. S'il s'agissait d'une mixture, elle n'avait pas le prestige inouï du café au rhum cher à ce Loyola. C'étaient plutôt les petites bulles d'une limonade au cola qui se mêlaient à son alcool. Sans savoir comment ni pourquoi lui revint le souvenir des bombardements cette nuit de l'assaut de la Moncada, le hululement des sirènes et l'éclat des détonations qui ne cesseraient pas autour du sinistre convoi des ambulances. Il s'y trouvait une femme, une jeune infirmière qui deviendrait sa mère.

Je me laissais flotter dans le silence, comme s'il m'introduisait au royaume secret de cet homme descendu de sa Tour. Je m'y enfonçais, je remontais, je descendais jusqu'au fond, je refaisais surface, tentant de m'accrocher aux branches de l'arbre en surplomb du canal. Bras immobiles sur la table, je voyais les murs du café s'éloigner, les tables monter et descendre. Est-ce que, par hasard, j'aurais inventé ce Loyola ?

Inventé moi-même un personnage d'aède il y a cinquante ans, déjà sur le point de se noyer ? Ou si c'était l'aède qui m'avait imaginé depuis l'écume des eaux noires, puis qui m'avait contraint de lui prêter une fiction de vie pour les besoins de quelque autre roman ? La perspective d'être un monde, ne plus se limiter à cette convention qui serait moi. Oui, j'ai conçu mon œuvre et ma vie comme un jeu de massacre, où ma propre tête était la première cible. Ma propre tête : laquelle encore ? J'ai la sensation de descendre et de monter, de m'agiter comme un yoyo au bout d'une ficelle suspendue à la constellation des Pléiades. Ces voyages vers le haut et vers

le bas, vers l'ange et le démon me fatiguent. A chacun d'eux, je pense que ce sera le dernier, que la ficelle va se rompre, me laissant chuter à jamais dans le firmament du canal.

Alors j'ai vu ses yeux verts briller de l'éclat de la mer. Ils étaient ceux d'un fauve, ou d'un oiseau sauvage égaré, quand elle m'aperçut sur l'île il y a cinquante ans. Jette-toi en moi, disait-elle. Comme c'était bon, son visage contre le mien, moi sous elle, je t'habite et tu m'habites entièrement, chaque particule de ta chair surfaces et profondeurs, tu aimes, tu veux, tu exiges ma possession qui est la tienne comme j'attends de la langue entre tes dents qu'elle me dise ton plaisir pour que le mien s'en augmente jusqu'à l'explosion de nos corps suivie de leurs cris... Tu es dans le fol amour, mon amour ? A demi-mot, elle me demandait à la fois d'être son ange tentateur et son démon rédempteur. Machinalement, j'ai mis les mains en coquille pour allumer une cigarette, protégeant la flamme d'une haleine qui soufflait doucement dans le café. Mes bras de toujours sont autour de toi, mon Eva, comme les branches de ce figuier tropical où tu étais grimpée presque à poil ce soir de la Saint Christophe 1953, veille du 26 juillet, jour de carnaval à Santiago de Cuba. Non, je n'avais pas gagné un seul de mes combats dans l'envers du décor, mes plus vieilles blessures s'ouvraient encore au-delà de la mort, des colères vieilles de cinquante ans me faisaient toujours trembler de tout mon corps.

Ô puissances du ciel et des abîmes, celui-là ne vous connaît point, qui n' imagine possible ici d'entrevoir la naissance des nuages, là-bas, du côté du phare qui surplombe le Castillo del Moro. J'ai senti la brise balayer une mer brillante à couper le souffle, grosse de la folie de ses ouragans. Lever de soleil marin, ciel jaune et rouge, mer turquoise. L'astre du jour perce à l'horizon bleu nuit, dans un grand coquillage rose d'Aurore. La lune, toujours la même lune derrière les nuages en fuite, éclaire une digue où filent à présent de luxueuses automobiles américaines d'un autre temps. Chargé de violence caraïbe, le vent se met à écorcher les vitres. Il soulève des vagues énormes, dans l'élanement vertical de son écume, qui bondissent par-dessus le muret pour inonder le Malecón.

Je suis posé là. Aucun événement ne m'atteindra plus. Là est ma place. Je suis là. Comme ceci. Mort. Les heures de cette nuit, les jours, les années, les siècles se ressemblent comme je me ressemble, et je viens d'écrire un mensonge par lassitude. Car, vers la fin du mois de juillet cinquante-trois, il y eut un jour exceptionnel pour l'histoire du monde, un jour d'étincelles vertes et de flammes rouges plein de voix et de visions dont les reflets et les

échos se répercutent encore dans mon jeu de glaces intérieur. C'est une bien lourde responsabilité que je prends ici pour tous les autres jours depuis le 26 juillet 1953. Combien de responsabilités m'incombaient-elles encore lorsque j'ai senti monter la musique, un chant, le son d'une rumba lointaine, celle dont retentirait la nuit de Santiago de Cuba ? Les jours et les années galopèrent en avant, en arrière, au rythme des eaux noires, et toujours ce cri, cet appel de la mer venant de ses yeux verts. Etre ou ne pas être aimé d'Eva l'oiseau-serpent. Cette morale en valait bien une autre, aurais-je pu fournir au romancier de mon histoire...

Les choses tantôt s'éloignaient tantôt se rapprochaient d'absurde manière, les murs du café oscillèrent dans mon crâne. Que voulais-je encore dire ? Mon esprit n'était pas moins divisé que celui de Loyola. Moi aussi, j'abritais un saint, l'ange le plus subtil, et je pouvais avoir tous les aspects du plus monstrueux reptile. N'avais-je pas tué un homme voici cinquante ans ? Ce n'était, bien sûr, pas une hypothèse plausible que l'on m'inquiétât pour ce crime après tant d'années. Qui donc se souvenait d'un Abel de Loyola, mort à Santiago de Cuba le 26 juillet 1953 ? La part la plus claire de mon esprit tenait en respect des idées noires qui ne cessaient de l'assaillir, comme une invisible menace autour d'un feu perdu dans la forêt sauvage. Et pourtant, ce péril ne cessait de prendre consistance dans les zones obscures de mon cerveau. Les deux types qui venaient de traverser ce pont, par exemple. Sur les pas de Loyola. Deux indics probablement, de ces hommes de l'ombre qui hantent les cafés, capables de vous suivre sur tous les continents durant un demi-siècle. Venaient-ils me chercher ? J'essayai de fixer ma pensée sur des choses simples, ordinaires, mais celles-ci fuyaient, se désagrégeaient devant la double apparition. L'un avait une barbe et le crâne dégarni tandis que l'autre, grand et maigre, cherchait à dissimuler la modestie de sa mise en se donnant des airs de gentleman. Je les entendais d'ici. « Vous feriez mieux de tout nous raconter. A quoi bon dissimuler ? Un jour ou l'autre tout finit par se savoir. Alors videz votre sac, avouez. Pour vous comme pour nous, le plus tôt sera le mieux. » Je suivrais volontiers ces Dupont Dupond sans moustaches ni couvre-chefs, présentant plutôt l'allure de vagabonds. Je les accompagnerais dans une commission rogatoire menée sur l'île du Diable, je leur montrerais l'arbre aux racines et aux lianes gigantesques où avait fini sa carrière cet Abel de Loyola.

Le chant d'un coq venait de recouvrir les voix des deux spectres surgis de la rue pour entrer en conversation joyeuse dans le café. Je relevai la tête, écarquillai les yeux. L'un et l'autre, d'un air entendu, firent mine de me

reconnaître et me saluèrent d'un geste bref en s'excusant d'aller s'asseoir à une table du fond. Mais où était passé le patron du bistrot, que je n'avais pas revu depuis une éternité ? Je fermai les yeux avec force, les ouvris à nouveau dans la direction d'un miroir où les ténèbres commençaient à se dissiper, comme pour m'assurer de ce que je venais d'y apercevoir.

Si l'aède s'était vu dans ce miroir avec ses yeux de 1953, aurait-il su que c'était lui ? Toujours est-il que son lui-même d'il y a cinquante ans le fixait en silence. Comme si ce n'était pas lui d'aujourd'hui qui se voyait se regardant, mais le lui d'autrefois qui avait tout l'air de témoigner pour notre temps d'une scène devant s'enregistrer dans la mémoire du miroir. Comme si le lui du 26 juillet 1953 était présent de toute urgence, en chair et en os, pour dire, non tant à lui du 16 juin 2004, qu'à d'autres êtres du futur, l'importance pour tous de ce qui se joua ce jour-là. Il était là, dans le cadre d'une porte-fenêtre ouvrant sur la salle du casino, sous les branches du figuier tropical, contemplant de profil une glace où se reflétait le couple formé par Aurore déguisée en Eva, au bras d'Abel de Loyola. Regardez bien, disait le miroir, comme elle a des yeux d'ange et lui de reptile.

Il tourne le miroir où se reflètent ces deux âmes, il tourne au fond de l'abîme en tourbillon profond s'enroulant autour de deux îles ainsi qu'un ouragan. Tourne tourne le miroir magique en terres et mers lointaines autour d'un navire lui-même tournoyant d'une rive à l'autre du canal. Tourne et tourne en spirale infernale qui me tourneboule à ne savoir plus qui ni où ni quand.

« Ce n'est pas moi ! », criai-je en reculant soudain ma chaise contre le mur. Ce n'est pas moi. J'écris, j'invente des mensonges sans difficulté. Mais regardez mes mains, elles sont faibles, et je ne réalise jamais ce que j'ai imaginé. Car au-delà de ce miroir est un autre miroir, où le regard ne finit pas. L'ange et le dragon, l'oiseau et le serpent se réunissent en l'aède et son double pour franchir cet écran de l'espace et du temps qui ouvre sur une scène où se joue le grand manège d'Habanaguana. Depuis l'aube des âges, elle s'y prépare, lovée dans les branches d'un figuier tropical ainsi qu'elle apparut à Colomb voici cinq cents ans ; comme on la verrait à la cime du même arbre, il y a cinquante ans, plonger dans les bras d'Abel de Loyola.



# Rengaine d'une idole des vitrines

*Rien, dans cette histoire, ne semblait avoir le moindre sens. Tout restait embrouillé, déformé par la nuit. Mais pourquoi chercher des explications ? Tantôt j'exprimais les rêves de l'aède pendant son sommeil, tantôt je décrivais ce qu'il avait pu voir durant sa veille, sans éprouver lui-même le désir d'en apporter le témoignage. Par exemple, il est hors de doute que n'a pas dû lui échapper la manifestation de mes congénères cheminant sur le pont depuis l'autre rive, pour s'en venir accomplir vos propres tâches d'êtres doués de parole. Qu'il soit animé ou non, tout être, parce qu'il est, tend à communiquer son essence. Parce que le langage est universel. Mais quand les hommes en sont dépossédés ? Nous seuls, peuple des simulacres façonnés à leur image, pouvions sauver leurs mots et leurs pensées qu'ils avaient perdus en tombant au rang de marchandises. Ainsi leur déchéance trouvait-elle en nous sa possible rédemption. Je n'ai pas pu m'empêcher de rire, vous pensez bien. Ce fut un éclat d'étoile qui prit son envol dans l'air noir. Vous-mêmes deviez avoir capté le son de ma voix. Car je parle à voix haute, afin de ne pas sombrer dans votre sommeil. Qui sait ? Peut-être suis-je le plus inavouable de vos cauchemars... Mais il me fallait aussi le secouer, l'aède, pour l'arracher au danger de sombrer dans le gouffre. Je mettais en branle tout ce qui l'entourait, murs et tables du café, jusqu'à faire surgir du canal d'énormes vagues pouvant lui rappeler celles qui s'écrasent contre le Malecon. Même les deux fantômes assis à une autre table entendirent un rivage invisible dans l'obscurité. Je continuais de lui offrir mes yeux verts en guise d'astres fixes, ainsi que j'avais pu le faire à l'arrivée de Colomb. Puis je me suis déguisée en chanteuse de l'île, poursuivant ma rengaine dans le micro d'une bouteille de rhum vide. Au dehors, c'était un jeu d'enfant de transformer l'ambiance en décorant les colonnes de toutes les couleurs. Depuis le temps qu'il attendait ce passage entre les mondes...*

# Maiak

## QUELS JEUX DANS L'ESPACE ET LE TEMPS

*Lors qu'on a dix ans pour écrire un roman ? Nulle clause d'aucun contrat ne stipule qu'un auteur ne puisse être la risée de son nègre. Dans dix ans, quand viendra l'échéance, Juan-Luis de Loyola pourrait se découvrir sur un trottoir de ma mémoire où les chants feraient écho à des tambours nègres. Quelques femmes y battraient des mains, lèvres ouvertes comme des fleurs, leurs corps ondulant en vagues rythmées par la secousse des bongos. Que l'Amérique aille se faire foutre ! clamerait l'une d'elles, tout en trinquant au dépucelage de la statue de la Liberté. La Revolucion siempre, hasta la victoria ! chanteraient-elles en chœur sur le tempo d'une malaguena. Bruxelles s'offrirait à lui comme une belle métisse aux lèvres africaines et aux yeux bridés de chinetoque ainsi que sont les Cubaines, s'empourprant au songe de la Virgen de la Caridad del Cobre. Dès ses premiers pas sur cette rive, il s'engouffrerait dans un défilé de colonnes. Roses, bleues, vertes, ocres, elles soutiendraient des portiques, orneraient des façades, protégeraient des balcons aux ferronneries baroques. Ici les femmes le fixeraient des yeux sans faillir, de manière blessante, pas comme sur l'autre rive où les regards se dérobent derrière des artifices protégeant d'abord leurs comptes en banque. Ville insouciante et rebelle, sensuelle et romantique, abreuvée de discours euphoriques, Bruxelles rêverait tout haut d'un monde nouveau. La fortune entière d'un homme pourrait s'y investir dans un cornet de cacahuètes grillées ! Car le temps n'y travaillerait que pour ceux qui se placent hors du temps. C'est ainsi que Loyola ferait son entrée dans ce café, dont les loupiotes clignoteraient au rythme d'un mambo. Les rires fuseraient au comptoir, les mains claqueraient contre les cuisses en signe de bienvenue. Quelque énorme chanteuse utiliserait une bouteille vide en guise de micro. Je serais toujours assis là, dans mon coin, les feuilles éparpillées sur la même table, où il lui serait loisible de se pencher pour découvrir avec dix ans d'avance les transes dont s'agrémentera la nuit de son cinquantième anniversaire.*

## *It's a fabulous, fabulous story*

Une rumeur musicale avait accompagné Juan-Luis de Loyola tout au long de sa ronde nocturne sur le pont, rumeur se précisant à mesure qu'il franchissait les derniers mètres au-dessus du canal... *Guantanamera, guajira guantanamera...* La célèbre chanson populaire cubaine - en l'honneur de quelque *guajira*, ou fille de la campagne des environs de Guantánamo - était de celles que son vieux pote Anatole pouvait fredonner ici-même, lui qui connaissait les paroles de plusieurs strophes composées par le poète José Martí. Illusion acoustique ? Une voix chaude lui parvint aux oreilles, murmurant les phrases d'autrefois : *Yo soy un hombre sincero De donde cresce la palma Y antes de morir me quiero Echar mi versos de l'alma...* Proue de navire bleu ciel, une vieille Dodge fila sur le pont, suivie d'une longue Chevrolet mauve dont l'aile frôla Loyola qui fit un bond vers la rambarde, où ses mains à peine posées s'envolèrent sous l'effet d'une brûlure. La vieille femme noire en robe à fleurs des années cinquante et foulard turquoise qui était assise là, solitaire, un mégot de cigare entre les dents, rajusta ses bougies sur le muret, dont trois flammes oscillaient sous un courant d'air marin. Loyola secouait encore ses doigts où collait une cire brûlante, quand la vieille aux yeux plus lumineux que flammes lui prit la main pour y souffler une bouffée de son minuscule mégot : « Toi, tu es comme moi, les morts t'accompagnent... ». Ce n'était pas de sa poitrine que pouvait provenir la voix masculine ayant surpris Loyola, mais ses paupières transparentes savaient : « José Martí croyait au retour des âmes après la mort ! ». « Tous les aèdes y croient », répondit Loyola sans même réfléchir à ce qui sortait de sa bouche. Un large sourire illumina le visage de cette négresse au corps gracile, d'une étonnante juvénilité, qui se mit à chanter d'une voix étouffée « *Oshishé, iwaaa ma, oshishé iwaaa ma omodé ka siré ko bara bi lo sooo...* » Loyola, pendant quelques secondes, eut l'impression que la lune, là-bas, brillait différemment, à la façon d'un être vivant. Son regard se posa sur le brassard que, d'un geste coquet, la femme sans âge venait de remonter d'un doigt négligent à hauteur de son épaule, comme sans y penser l'on rajuste une bretelle de lingerie. M 26/7 y était inscrit en noir sur fond rouge. Elle perçut son étonnement. « Le 26 juillet... ne me dis pas que tu ne sais pas ce qui s'est passé le 26 juillet ! », lança-t-elle dans un éclat de rire pour taquiner son ignorance. Quand toutes ces sorcelleries, dignes de la boyesse d'Anatole, se termineraient-elles ? Au

bout du pont, face au quai, s'étaient des façades alambiquées aux peintures couleur pastel qui s'écaillaient, des guirlandes de draps mis à sécher pendus aux balcons ornés de ferronneries séculaires. *Comite de Defensa de la Revolucion*, pouvait-on lire sur l'un d'eux. Leur dialogue s'était-il fait en français ? Loyola n'y avait guère prêté attention, mais c'était probable, puisque l'apparition prononça les mots d'adieu dans la langue de l'île du Diable : « Seguimos en combata por el 26 ! ».

Surtout, ne plus se retourner. Machinalement, Loyola cherche son cigare dans la poche d'une guayabera détremée par la vague l'ayant surpris au moment où il scrutait l'*Eva's Bar*. Au coin du quai celui-ci n'était guère engageant, vu depuis l'extrémité du pont. Un petit vent soulevait toujours l'écume sur ce débarcadère, où seul un bateau-mouche baptisé *Dragon* contredisait l'impression d'abandon de l'endroit. Même si son mégot restait fumable, il n'était plus question d'utiliser le briquet hors d'usage, encore moins de rebrousser chemin pour quémander leur flamme aux bougies de la vieille. Derrière une fenêtre du bar, la même ombre. A vrai dire, c'est peu de choses qu'une vie humaine, songea Loyola. Surtout de cette espèce ancienne, presque oubliée. Encore faut-il s'attendre à ce que ça s'accroche comme les branches de cet arbre devant la façade. Il fit un pas de plus. Les lianes mêlées aux racines dissimulaient une affiche dont il ne fut pas certain de vouloir lire l'inscription. L'appel du café au rhum était pressant, mais il avait mieux à faire que de se jeter d'emblée dans l'ancre d'un fantôme. S'était-il d'ailleurs aperçu des deux autres spectres qui lui filaient le train depuis la tour Panoptique ? Non, la mort de l'aède n'émouvait point trop Loyola, si ce n'était qu'elle avait exigé de lui rien moins qu'une vie entière de préméditation. Les conséquences de son acte pourtant lui échappaient largement. Plutôt, il ne les imaginait pas encore très bien. De toute manière, qui saurait jamais qui a été tué par qui pourquoi ? La pensée de son vieux pote lui fit monter le sang au visage quand, penché sur le parapet du pont, il se résolut à déchiffrer les mots du slogan derrière une pluie de feuillages, dont les lianes semblaient prendre racines au sol :

|                                                                                                       |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| <p style="text-align:center"><i>EN LA DEFENSA<br/>GUANTÁNAMO<br/>TIENE LO QUE TENIA QUE TENER</i></p> |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------------|

# ***Cri du Cimarrón***

***Guantanamera, guajira  
guantanamera...***

***Au cours des siècles où je fuyais les champs de cannes à sucre poursuivi par les chiens des Evangelista pour me réfugier aux sommets de la Sierra Maestra, j'ai capté le chant des vallées qui me faisaient rêver à la jeune guajira guantanamera.***

***Dans une coquille d'œuf cosmique j'ai franchi l'océan d'Atlas bercé par cette voix pour gagner une capitale d'Europe dont la flèche était désertée par ses emblèmes totémiques.***

***Guantanamera... C'est au rythme d'une danse planétaire que j'observe la guerre des masques aux ordres des puissances obscures qui gouvernent la terre. Anges et démons laisseront place toujours plus à la cavale des esclaves sur les toits du monde. Porteur du feu sacré – mon âme nègre en guise de flambeau – je plonge vers les abîmes ténébreux du canal pour allumer le cigare d'un pauvre homme égaré devant le Jaguëy.***

## **Dits de la chevelure des Pléiades**

*Je traverse les profondeurs de la mer. Immenses et lumineuses mes racines glissent depuis des siècles sous l'océan d'Atlas entre tous les courants cachés de la surface, elles glissent dans un dédale de récifs parmi les millions de crânes du cimetière invisible qui s'étend entre deux archipels, attentives au concert de leurs chants posthumes. De l'île de Paros à celle de Cuba mes racines en savent bien plus que tous les pipe-lines et fils électriques sous-marins posés par la société Noé comme par la tour Panoptic. Mais qui s'en avise ? Dans un certain sens, les contemporains se résignent à un domaine d'exploration beaucoup moins vaste que les mondes embrassés par les mythologies archaïques. Ainsi de mes branches qui se contorsionnent devant le **Come Back**, transfiguré sous nos yeux en l'**Eva's Bar**. Cigare éteint au bec, Juan-Luis de Loyola peut-il soupçonner un seul instant la force du courant dont s'embraseraient les feuilles de ce figuier tropical s'il m'en prenait caprice, où le visage d'Eva pourrait lui apparaître en pleine lumière au milieu des flammes d'un orchestre, ainsi qu'à son père en 1953 ? Laissons cette surprise pour plus tard. En attendant, voyons-le pencher son mégot sur le pont du canal, souffrant d'une soif atroce encore plus que d'un manque de feu pour la queue de son cigare. Il tournerait la tête que ne lui échapperait pas le changement de locataire à la flèche de l'Hôtel de ville. Mais nul encore, à cette heure, n'en a fait le constat. Demain, si jamais revient le jour, l'explication d'un tel prodige occupera tous les cerveaux prostitués qui donneront la charge contre d'obscures puissances terroristes ayant profité de la nuit pour expédier la statue du tsar Pierre le Grand sur les rives du rio de La Plata, tandis que celle du général San Martin s'en allait balader du côté de la Neva. Les anges et les démons de tous les Panthéons seront convoqués pour élucider la présence d'une galerie d'atlantes autour de la plaza de Mayo, quand au même moment le conservateur de la forteresse Pierre et Paul à Saint-Pétersbourg trouvera quelque clochard du nom d'Anatole Atlas dormant au milieu d'une collection sans prix de manuscrits, lequel affirmera tout simplement « Je vis ici ». ( L'anecdote est authentique : je tiens les coupures de presse pour qui veut. ) Afin que la confusion soit complète, observons Loyola dont le regard embrasse à nouveau l'embarcadère à péniches en contrebas du*

pont. Non, il n'a pas encore posé le pied sur l'autre rive. A cet instant seulement se déchaîneront les événements susceptibles d'apporter un sens à son histoire. Il n'a pas vu passer derrière son dos un géant nègre et barbu sifflotant du Rachmaninov sur sa moto Jawa, de fabrication tchèque, une truie mignonne aux longs poils noirs et aux yeux soyeux arrimée à son porte-bagages. Loyola n'a pas voulu voir la gaieté de ce colosse ayant étudié la sculpture à Leningrad qui lui en apprendrait beaucoup sur la situation du monde aujourd'hui, tant est vive sa curiosité pour le bateau-mouche Dragon vers lequel il se résout à descendre le long d'un escalier métallique. Il n'est pas arrivé au bout de ses surprises quand se découvre à ses yeux l'inscription **Saint Petersburg Yacht Club** à l'entrée d'un salon d'équipage décoré de photographies d'un autre temps – quatre hommes autour d'une table – immortalisant l'édition 1953 des célèbres régates entre Buenos Aires et Saint Petersburg ( Floride ). C'est là que tout se déclenche. Mais laissons à Loyola le temps de s'accoutumer à une image flatteuse de lui-même, portant beau comme son père à l'époque du **Club Nautico Internacional de La Habana** ( que este ano volvera a vestir sus mejores galas para recibir a los regateadores ) en compagnie de Jesus Evangelista, d'Aristos Théokratidès et de Sacha Bielinski. La terreur qui le gagne lui fait oublier sa soif ( il trouverait aisément quelque bouteille de rhum dans cette cabine de luxe ), et jusqu'au besoin de feu pour son cigare. Dans la pénombre, au fond d'un escalier menant aux cales du bateau-mouche, il aurait pu voir luire les yeux du même géant nègre enchaîné mais souriant de toutes ses dents, prêt à lui offrir la flamme d'une torche vive, s'il s'en était seulement donné la peine. Laissons-le plutôt fuir son ombre comme celle d'un damné, laissons-le courir sur le pont du Dragon pour entrevoir à même l'embarcadère, en guise d'ange salvateur, un cochon grognant près d'une échoppe de fortune tenue par le député du peuple et sculpteur Alberto Lescay, assis devant un étal de briquets en pièces détachées. Juan-Luis de Loyola croit-il pouvoir échapper à toutes les malédictions de cette nuit en grimpant d'un bond sur le quai ? Donner des ordres au rêve afin qu'ils vous transportent au-delà du réveil : cette prétention n'était plus de mise. La domination froide au sommet de la Tour, les jeux spéculatifs sur le rouble ( et pourquoi pas sur le peso argentin ? ), toutes ces illusions dont se gava un mythmaker, un gourou du storytelling management, s'évanouissent en une certitude ressentie par chaque fibre de son corps : il ira jusqu'au bout du cauchemar. Le

colosse barbu semble ne pas le voir, s'affairant à remplir de gaz, au moyen d'une petite bonbonne, l'un de ces objets jetables ( dont on ne dira pas ici la marque de fabrique, tant ils conjuguent les génies de Panoptic et de Noé ), dont lui-même s'était débarrassé il ne sait plus quand. La minutie des gestes est celle d'un orfèvre. Loyola tend à bout de bras le mégot de son cigare. L'homme ne vient-il pas de remarquer sa présence, brandissant un briquet de plastic mauve, celui qu'il avait laissé tomber sur le pont ? D'un ongle expert, il en décoiffe la ferraille. Entre deux doigts délicats, il saisit la pierre avariée qu'il remplace par une autre, tirée de sa poche de chemise, usant de précautions comme s'il s'agissait de la plus précieuse des perles. Que diable espère-t-il en galvaudant un tel trésor de conscience professionnelle ? Cette scène me plaît, car il suffirait à Loyola de lever un œil vers le figuier tropical pour avoir une idée de ce qui lui arrive. A chaque frémissement de mes feuillages au-dessus de leur tête, le géant nègre et lui-même poursuivent une silencieuse pantomime rythmée depuis l'autre côté de l'Atlantique. Le briquet de plastic vient d'être placé sous un récipient de gaz et Loyola voit le liquide emplir sa camelote avant que, de deux gestes précis, peut-être trois, l'engin ne soit remis en état de fonctionner. Quelle histoire de sa vie le sculpteur Alberto Lescay, membre de l'Assemblée nationale, serait-il en mesure de raconter à Loyola, si celui-ci voulait remarquer l'absence d'un doigt – perdu en Angola – à sa main gauche ? Mais ce n'est pas le genre de détail dont s'embarrasse un Esthetical & Ethical Expert de la tour Panoptic, fût-ce pour son roman. Pourrait-il imaginer que le Cimarrón en personne a pris figure de ce descendant d'esclaves qui, derrière sa paume d'artiste, prend soin de vérifier la qualité d'une flamme qu'il lui tend en murmurant « quiero la vida como inmensidad de posibilidades » ? Juan-Luis de Loyola ne le saura jamais, car un jeu de courants subtils allant de mes racines aux feuillages de l'arbre en surplomb du quai lui fait remarquer que la truie n'a fait qu'une bouchée de son cigare. Il n'apprendra jamais que la statue du Cimarrón exécutée par un titan sur la plus vieille mine de cuivre des Amériques, il n'apprendra jamais que cet archange-dragon de bronze dominant la montagne de Cobre vient de se déguiser en l'humble **fosforero** penché sur cet établi de fortune pour lui permettre d'allumer un cigare inexistant.



## *ECHOS DU ROYAUME DES OMBRES*

- Voyez l'étrange flamme en haut de l'Acropole.
- Elle oscille comme une lumière d'aube.
- Lequel d'entre les dieux de l'Olympe la brandit ?
- Je pense à Lucifer.
- Ce nom ne me dit rien.
- Le dieu qui porte la lumière.
- Partage-t-il nectar et ambrosie avec les Immortels ?
- Son royaume est plutôt celui d'où nous venons.
- Je l'aurais cru tout droit venir de l'Ethiopie.
- Son errance, il me semble, est plus fabuleuse encore.
- Voulez-vous parler d'Hadès en personne ?
- En tout cas, quelque ange de l'enfer.
- Fréquentiez-vous beaucoup les mondes infernaux ?
- Comme vous, j'ai fait preuve de talent pour choir dans tous les précipices.
- Nous voyageons toujours entre la lumière des étoiles...
- Et la boue des canaux !
- Contemplez donc ces étincelles, on les dirait crachées par un dragon.
- J'y vois l'épiphanie ou le moment eucharistique.
- Est-ce le nom des mystères en votre ère chrétienne ?
- Ne me dites pas que vous ignorez tout de notre histoire.
- Franchement, je ne vois qu'un sens aux mystères.
- Le pain de chaque jour transfiguré...
- En offrande pour l'âme.
- Ce qui réveille mon appétit.
- Il nous faut encore obéir à ce ventre odieux qui nous valut tant de maux.
- Cette faim de toujours, mon cher, nourrissait mon orgueil.
- C'est elle qui fait partir les hommes sur la mer inféconde.
- Elle engendre misère, guerres, esclavage...
- Et les courses d'Ulysse au-delà des colonnes d'Hercule.
- Avec cette idée fixe : comment faire son magot.
- Quant à nous, qu'avons-nous connu d'autre que les douleurs de l'exil ?
- Oui, poètes en mendigoterie, nous le fûmes vous et moi.
- Fréquentant les bannis en tout genre.
- Tous ces lumineux malfaiteurs de l'humanité.
- Jusqu'au jour où les dieux suspendirent le cours des astres.
- Mais surgit alors quelque feu des entrailles mêmes du néant.
- Ce n'est pas une puissance des ténèbres.
- Il me semble y voir la fusion des pôles opposés.
- Pour moi, je pencherais plutôt pour le titan Prométhée.
- Je suis de votre avis, Lucifer et Jésus.

- Vous me parlez là un langage inconnu.
- Pas tant que ça, mon cher Homère.
- Je n'ai pas bien suivi l'évolution de vos divinités.
- Les extrêmes opposés dans un même personnage.
- Tout aède est séduit par ces oppositions violentes.
- La vie dans son essence et sa totalité.
- Le principe même de mon Ulysse.
- Comme de mon Stephen Dedalus.
- Voulez-vous dire que l'Odyssée s'est élargie aux dimensions du monde ?
- Votre Ulysse et le mien chantaient bien une même épopée de la matrice.
- Matrice d'un autre monde ?
- Rivages à découvrir au-delà des abîmes.
- En quoi le lendemain des résurrections peut-il nous concerner ?
- Terres nouvelles derrière l'illusion des nuits et des morts.
- Pourquoi s'enquérir des rivages au-delà de nos sépultures ?
- Vous avez raison, nos ventres crient famine.
- Ne nous étions-nous pas promis quelque plantureuse hécatombe ?
- Oui, nous parlions de faire banquet.
- Egorgeons alors quelques bœufs aux abattoirs proches.
- Nous ferons un festin sur les eaux mêmes de votre Styx.
- Si les dieux consentent à nous en donner la force !
- Je crois que nous pouvons compter sur ce nouveau porteur de lumière.
- Venez donc avec moi prendre un vin d'honneur aux sombres feux.
- Et si je vous offrais plutôt un *Cuba libre* ?
- Nous mêlerons dans le cratère un rhum fleurant bon le sucre de cannes...
- A cet élixir noir et gazeux dont le siècle dernier fit son symbole.
- Mais il ne pourrait passer par mon gosier ni breuvage ni nourriture tant que...
- Tant que ?
- Tant que ne sera pas élucidée la sombre histoire de cet aède Atlas...
- Et de ce Loyola.
- Ceux que les génies de la mort n'ont pas emportés avec eux.
- Même si volent à leur secours plus d'une étrange divinité.
- Car nous aussi, nous avons tout à découvrir de l'autre monde.
- Le royaume des esprits est bien plus vaste encore que nous le supposions.
- Cette Eva de Cuba.
- Cette Habanaguana.
- Ce porteur de lumière au visage de nègre.
- Qui sait si notre sort n'est pas de revivre toujours une autre Odyssée ?
- Le sot ne reconnaît que la chose accomplie.
- Venez dans ce café, nous y serons bien mieux pour *zieverer*.
- Pardon ?
- C'est un mot bruxellois. J'en use dans mon *Finnegan's Wake*.

# ***Traverser l'écho***

**d'une voix dans le canal, c'est comparer nos scénarios aux épopées d'Homère et aux romans de James Joyce. Car le plus grand défi, pour nous, n'est pas technologique. Le plus grand défi, c'est : avons-nous la bonne histoire ? Colle-t-elle à la réalité ? La vraie bonne histoire, pour un *mythmaker* de la tour Panoptic : un être proche est en train de mourir, ou se trouve d'une manière ou d'une autre entre la vie et la mort, que faites-vous ? Là-dessus peut se construire une légende profitable. Il s'agit alors de tout faire pour que ce pauvre type vous pardonne, quitte à lui faire part de ses remords, dans une modeste cérémonie d'adieu que l'on voudrait conforme aux rites cubains de la Santeria. Voudra-t-il accepter un verre de rhum et un cigare en offrande à San Lázaro, le dieu qui ouvre les chemins ? Ce sont là questions qui se posent à la fenêtre de l'*Eva's Bar*, le regard fixé sur un miroir derrière les bouteilles de rhum au-dessus du comptoir. Car on y a reconnu le visage de l'aède, en même temps que ceux de deux ivrognes paraissant se mouvoir sans corps, deux spectres de carnaval assoiffés portant précisément les masques de Joyce et d'Homère, qui se profilent à vos côtés dans la vitrine reflétée par cette glace du comptoir. C'est se demander alors si les revenants ne sont pas seuls à tout**

**comprendre en ce bas monde, et c'est aussi se poser quelques questions vitales. Par exemple, est-ce qu'un mort peut se voir dans le miroir ? Et peut-il se poser la question de savoir s'il est mort, auquel cas ne serait-il pas en train de rêver ? De même, n'étaient peut-être qu'un songe de macchabées, les deux fantômes que l'on venait de voir défilier dans la vitre du café...**

# Notes en bas de vie

## *Mythe*

Chaos primitif. De l'esprit.

Mes yeux n'ont brillé. Que dans ces ténèbres.

Un œil cyclopéen. Perce la chair. Qui me sépare. Du monde.

L'oracle de Delphes. Parle. Au fond de cette caverne. Sphère magique. Pleine d'ondes. Mystiques. Où se pratique. Un culte secret. Comme à travers une ombre. Démoniaque. Ai-je le droit de vivre ? Ou faut-il m'extirper. De la nuit. Sans donner. A mes yeux. Le droit. De voir le jour ? Dans la mystérieuse pénombre. Du sein. Maternel. J'épouse le rêve intérieur. D'un aède. Ses pensées et visions.

D'extase. M' aident à lever Les doutes. Relatifs.

A la réalité du mythe. Par le prisme.

Matrice. Le rapport D'un songe.

Prophétique. Avec une réalité. Ultérieurement. Dévoilée.

Sécurité divine. Devin. Interprète des songes

Celui qui ne sait rien. Sens mystique.

Apparences. Essences. Influence

Connaissance tragique

## M Y T H E

*ON*

*Avait*

*Vidé*

*Dans*

*Ses*

*milliers*

*des*

*avalé*

*avait*

*ELLE*

*cachets*

*petits*

*de*

*Bras*

*Des*

*Centaines*

*De seringues*

***ON AURAIT PU DECORER LA TOUR PANOPTIC ET LE CIRQUE NOE DE  
GUIRLANDES MULTICOLORES PENDANT CINQUANTE ANS AVEC  
L'ELECTRICITE QUI A TRAVERSE SON CERVEAU***

*« Avons-nous la bonne histoire ? Colle-t-elle à la réalité ? Ce sont aussi les questions qui se posent, Messieurs dames, au grand cirque d'Eva de Cuba. Bientôt vous aurez l'occasion d'applaudir nos artistes exécutant le grand saut périlleux d'une double traversée du miroir. S'ils semblent parler un langage occulte, sinon insensé et contradictoire, c'est qu'ils ne sont venus au monde que pour faire connaître leur plus secrète nature, possédant deux visages, incarnant à la fois le passé et le futur, l'ancien et le nouveau, le zénith et le nadir de chaque être humain. Voyez-les donc tâtonner dans le brouillard, les yeux fermés, le cœur battant d'angoisse, craignant le plus tout comme vous – pitié pour eux, pitié pour nous ! – leur propre image dans le miroir. »*

---

## ***Dits de la chevelure des Pléiades***

*L'arbre inaugural n'a rien oublié de l'histoire que cherche en vain Juan-Luis de Loyola dans la mémoire d'un miroir. Nous l'avons laissé là, devant la vitre de l'**Eva's Bar**, dont la porte ouvrait sur un autre univers. Ce serait l'occasion pour lui de vérifier les histoires qui circulaient dans sa mémoire à propos des miroirs, tant ce café dégageait un parfum d'ensorcellement. Dès le premier coup d'œil, il aperçut la vieille avec son cigare. Ou plutôt, il la revit. Au début, il lui sembla entrevoir une silhouette plus sombre que les ténèbres qui l'enveloppaient, dans un coin du café. Des ténèbres d'outre-tombe, entourées d'une volute bleue. Loyola se dirigea vers le comptoir, l'une des deux seules zones éclairées. L'autre était un écran, sur lequel défilaient des vues d'un Cuba splendide et multicolore, en dépit de l'ancienneté des images. La hauteur d'où c'était filmé n'empêchait pas de reconnaître les anciens palais coloniaux avec leurs statues de marbre, le dessin des avenues fleuries débouchant sur la mer, la forteresse et l'entrée du tunnel s'enfonçant sous la rivière Almendares pour déboucher sur une Quinta Avenida bordée de piscines et de jardins d'un autre temps. Statues équestres, parcs, fontaines privées, terrasses verdoyantes et soudain, sans transition, la caméra balaie un paysage de cordillères bleues entourées de nuages pour faire découvrir la basilique de la Sierra del Cobre, près de Santiago. S'il est une chose impossible à décrire, c'est*

*l'étonnement d'un homme devant une chose ne pouvant survenir. La vieille au cigare, dans son coin d'ombre, guettait les réactions de Loyola. Le spectacle qui s'offrait à celui-ci ne relevait d'aucune convention qui lui fût connue, pas plus que de ce qu'il était jadis convenu de fustiger, avec son vieux pote Anatole, sous le nom de **Spectacle**. Les images de l'écran montraient bien des scènes datant d'il y avait plus de cinquante ans, mais au sommet de la montagne, face à la basilique de Nuestra Senora de la Caridad del Cobre, se dressait la statue en bronze du Cimarrón, telle que ne la réaliserait le sculpteur Alberto Lescay que sous l'ère de la révolution cubaine. Où, quand, comment, pourquoi ? Juan-Luis de Loyola revoyait le colosse nègre et barbu, penché sur son établi de fortune, au sortir du bateau-mouche amarré face au quai, qui sous mes palmes – j'en suis témoin – venait de lui réparer la flamme de son briquet. Mais Anatole, avant sa disparition, n'avait-il pas rencontré cet Alberto Lescay à Santiago ? Ne s'était-il pas fendu d'un texte assez ridicule en espagnol racontant sa nuit de la San Lázaro 2003, celle de son dernier anniversaire, dans le hamac du sculpteur en compagnie du Cimarrón ? L'aède quant à lui n'avait pas quitté sa table, et ce fut sans peine que Loyola prit sa place, près de la fenêtre, imaginant le halo bleu des cigares, à une autre époque et dans un autre lieu, brassé par les pales d'un ventilateur. Tout était possible, alors pourquoi pas ? Le décor aurait été celui d'un café bruxellois datant de l'Exposition universelle de 1897, que les nouveaux propriétaires du royaume de la nuit en 1953 eussent reconstitué trait pour trait dans leur complexe hôtelier peuplé de rêves à Baracoa. Il eut l'impression que la vieille l'observait, mais la fumée l'empêchait d'en avoir la certitude. Loyola se trouve projeté cinquante ans en arrière, car il n'a pas franchi tout de suite le seuil de l'**Eva's Bar**. Après que se fût évanoui le surnaturel **fosforero** nègre et barbu dans la flamme de son briquet, notre héros s'était résolu à faire quelques pas sur le quai de l'autre rive. Le premier de tous les signes qui se manifestèrent à lui, fut un étal de bananes à même l'appui d'une fenêtre au rez-de-chaussée d'une traditionnelle maison bruxelloise. Les fruits étaient entourés d'autres produits qui ressemblaient à des racines d'origine inconnue. Sur le sol du trottoir, un œil percé d'une flèche avait été tracé à la craie rouge. Un petit cri lui fit lever la tête. Au balcon du premier étage, l'agrippa le regard souriant d'une beauté créole au visage plus ridé que celui des façades. Il ne put s'empêcher de la saluer comme une amie de toujours avant de poursuivre sa route. Cent mètres*

plus loin, mu par un pressentiment quelconque, il se retourna et l'aperçut encore, perchée à son balcon de fer forgé, qui agitait un cigare dans sa direction. Sous les yeux de la vieille, sans savoir pourquoi Loyola s'était senti dans la peau d'un animal de cirque marchant à quatre pattes, le cœur battant d'angoisse, craignant plus que tout sa propre image dans le miroir. Son regard se heurta de nouveau à la forme immobile dans son coin de ténèbres. Ne lui lançait-elle pas des œillades équivoques, mais oui, percées de flèches, comme le suggérait ce dessin à la craie sur le trottoir ? Ses yeux revinrent vers l'écran, où la mer s'abattait contre le Malecón, pendant qu'une voix féminine chantait en espagnol « **Un jour, il te faudra bien compter avec moi** ». Le refrain, sirupeux, signalait qu'une âme avait trouvé la paix, mais cette mélodie provoqua en lui le contraire de la paix évoquée par les paroles de la chanson. Il chercha refuge en son verre – celui de l'aède – et d'autres images lui apparurent, comme sorties d'un philtre de sorcière. Il se souvint d'un homme très élégant qui plaisait à tout le monde, un acteur consommé de cinéma – certains disaient : un maquereau de haut vol – dont on racontait qu'il possédait une baguette magique ( taillée dans l'une de mes branches ) à faire fondre n'importe quelle femme de plaisir. Hypnotisant de présence, l'acteur possédait une grande maîtrise des entrées en scène. On le voyait débarquer de son automobile rutilante et soulever des exclamations sur son passage tandis qu'il se dressait au-dessus de n'importe quelle foule. Roi de la nuit, prince des manigances en tout genre, il avait – disait-on – pris des participations dans la nouvelle chaîne de casinos et faisait l'agent de liaison pour Sacha Bielinski. Chaque semaine il prenait l'avion pour Miami, avec deux valises bourrées de dollars. « **You bitch, move your ass** », lance-t-il dans le miroir à la jeune beauté créole aux yeux verts et à la chevelure blonde qui se dirige vers mon tronc situé juste à l'entrée de la salle, pour le clou du spectacle. Et Juan-Luis de Loyola suit des yeux ces hanches débordant de luxure, moulées dans un maillot rouge, guère plus éloignées que la forme indécise plongée dans l'ombre du café. Pour la première fois l'envahit une folle hypothèse... Le port de tête, l'abondante crinière, ces yeux verts : ne serait-ce pas une sœur lointaine de Pléione, la femme d'Anatole ? Non, il n'était pas dépourvu d'une certaine lueur lubrique, le regard de la vieille toujours fixé sur Loyola, devinant confusément qu'ici se jouait peut-être le mystère de sa propre naissance. A ce rappel mes frondaisons retentissent d'une clameur qui traverse mon tronc



venant de mes racines et puisée d'une sève dont la source est au royaume des ombres. N'était-il pas impliqué dans l'arnaque du Banco Financiero qui, grâce aux magouilles contre ses propres actionnaires, détournait l'argent des investisseurs publics pour le placer là où l'exigeait Bielinski ? Chacune de mes branches voit encore cette énorme table autour de laquelle ont pris place quatre bonshommes, et le nuage flottant au-dessus de leurs têtes, brassé par un ventilateur. Non seulement leur homme de confiance accueillerait les clients, mais il danserait également pour eux, pour chacun d'eux. J'entends le bruissement des pales dans le brouhaha de la salle de jeux qui me parvient au-dehors, quelque peu étouffé par les années. L'une de mes feuilles se détache pour voleter dans l'air et se poser sur la table où siègent les deux propriétaires du nouveau cabaret en compagnie du président Batista et de Sacha Bielinski, non loin d'une bouteille de rhum identique à celles que Loyola peut observer derrière le comptoir de l'**Eva's Bar**. Dans le miroir, c'est à peu près le même homme, plus jeune, qui navigue entre les îles d'une démarche assurée, se penchant vers chacune pour assurer que, bien sûr, il s'occupe en personne de tous les élus du paradis. Ceux-ci sont installés autour des tables de roulette et de black jack, où l'on peut entendre les premiers cliquetis des jetons sur les tapis de jeu. Juan-Luis de Loyola s'entend lancer ici et là un mot d'esprit complice, rayonnant comme un fantôme de luxe, impeccable dans son smoking blanc taillé sur mesure. Une bonne réplique toujours au bord des lèvres, le roi des nuits havanaises distribue à certains clients sa carte de visite : « **Abel de Loyola, Casino Ulises, Baracoa** ». Plus troublant encore, un lourd parfum de fleur tropicale flotte autour de cet homme, le même parfum de son enfance qui répand ses effluves dans l'**Eva's Bar**. Il se disait aussi de lui qu'il avait une autre vie, tout comme cette Eva qui faisait du haut de mes branches le numéro de la femme-serpent, une autre vie liée à d'autres activités clandestines. Bien plus criminelles, bien sûr, aux yeux du pouvoir en place à Cuba. Loyola finit son verre et, sans se cacher, chercha des yeux l'inconnue dans le coin du café. La fumée s'était dissipée comme par enchantement, et il fut facile de la détailler qui regardait vers lui, souriant d'un air amusé, les pupilles brillant d'une malice qui l'eût inquiété, se rassura-t-il, s'il ne se fût trouvé dans son propre roman. L'apparence que Pléione, songea-t-il, pourrait avoir à son âge, lequel devait aujourd'hui correspondre à celui d'Eva. Loyola n'osait explorer pareille hypothèse, trop invraisemblable pour une œuvre

*imaginaire... Avons-nous la bonne histoire ? Colle-t-elle à la réalité ?... C'était une mulâtresse à la peau devenue presque blanche, dont l'abondante chevelure grise trahissait le souvenir d'une somptueuse blondeur. La voix de la vieille émergea de quelque entrebâillement de l'univers, comme avait pu le faire sa propre vie cinquante ans plus tôt, d'autres lèvres de la même femme, dans un hôpital à Santiago de Cuba.*

*\_\_ Tout a commencé il y a plus d'un siècle. J'aimerais te raconter tout depuis le début, mais il se fait tard...*

*Qui pourrait jurer où nous sommes ? Les pales d'un vieux ventilateur brassent l'air dans ce café typique de Bruxelles dont mes racines ont gardé souvenir, un café d'outremer et de l'autre siècle qu'il y a cinquante ans deux hommes ont imaginé de transposer ici, dans la baie de Baracoa. Comme il y a cinq cents ans la voix d'Eva, la voix d'Eva de Cuba, la voix de celle qui fut la première vision de Colomb quand il mit le pied sur cette île du Nouveau Monde et qu'il aperçut dans mes branches l'ange nègre aux yeux verts et à la chevelure blonde enroulée d'un serpent.*

*\_\_ Je suis de partout, même si mon lieu d'origine se trouve dans deux archipels.*

*Sa voix, se levant lentement du coin d'ombre pour marcher vers la sortie dans une robe à fleurs des années cinquante, se cognant contre les chaises, non sans jeter encore un regard vers l'écran, où sous mes branches le couple d'antan formé d'une jeune beauté créole blonde en maillot de scène rouge et le roi des nuits havanaises en smoking immaculé danse pour le public du casino sur un **son** santiaguero, sa voix s'éteignant dans la nuit non sans lancer à Loyola une dernière œillade sur le seuil du café, lui soufflant un baiser d'adieu très théâtral des deux doigts garnis de son cigare. Le miroir du comptoir continuait de projeter pour lui seul ses rêves sculptés dans le marbre où se multipliaient les couleurs des tropiques, où les fontaines des jardins exotiques noyaient des statues incroyablement blanches au soleil sous leurs jets d'eau multicolores, pendant que la musique abandonnait son ton plaintif et se chargeait d'une allégresse de rumba pour des paroles qui parurent à Loyola moins mélancoliques dans leur traduction française qu'en leur version d'origine portée par la voix d'Eva : « **Blessure d'ombres je suis par ton absence et seule m'accompagne à jamais la pénombre** ».*

*Comme il y a cinq cents ans, voici cinquante ans la voix d'Eva dans ce café bruxellois reconstitué par Aristos Théokratidès et Jésus Evangelista. Comme depuis les origines la voix de mes*

*racines, celle d'Eva de Cuba, pour un homme s'abandonnant à l'extase au-delà de tout désir, sous les pales d'un ventilateur, dans un café dont les fenêtres donnent sur le canal de Bruxelles. Même si j'anticipe un brin, car nulle autre âme qui vive ici ne se laissait bercer par la voix d'une femme comme par les pales d'un ventilateur invisible – que celle de l'homme qui était mort.*

## *C'était hier et c'est demain*

Est-ce la vie encore ? Qui sait ? On est là enfin, c'est tout ce qu'on peut dire. L'homme qui était mort dans un tourbillon de mer sentait, au fond de ses veines, le battement des vagues du canal. Il avait éprouvé la chute au creux des eaux, quand elles vous font danser la rumba des étoiles au rythme d'un tambour qui aspire le corps avant de l'exploser dans son roulis sonore. Il ressentait toujours ce balancement de houle qui l'avait happé vers les profondeurs, où toutes les musiques s'accordent en étrange harmonie. Mais à la surface, un grondement de terreur vibre et se propage et s'amplifie. Dans les airs se balance au-dessus des immeubles, à grands coups d'ailes noires, le véritable archange de la ville qui survole des foules tournant en rond sur les trottoirs pour garnir de cervelle, de sperme et de chair fraîche les immenses frigos des coffres-forts. Sautant, courant de dômes en clochers telle une créature céleste, ce Loyola volant se piquerait-il au jeu du vieil Icare ? Il incarnait plutôt l'image ayant fait la réputation des rhums Evangelista, cette chauve-souris de légende réfugiée à Miami (combien de millions de dollars à la mafia pour tenter d'assassiner Castro et Guevara ? combien de manigances en faveur de la terreur armée ? quel rôle de l'ombre dans l'institution de la loi Helms-Burton ? quel soutien à la CIA dans sa lutte contre l'île-caïman ?), dont il incombait aux radars d'un *mythmaker* de la *dreamsociety* d'exaucer le rêve, celui de reprendre son vol vers les juteux figuiers de l'île du Diable.

Loyola s'est senti pousser des ailes au cours de la nuit. Quelque chose de décisif en lui s'est accompli, d'avoir signifié à l'aède un *bye bye* définitif. Du moins, le croit-il. N'a-t-il pas vengé la mémoire de son père ? Très bientôt sans doute, même les derniers râles du vieil Atlas ne franchiront plus la surface des eaux noires. Il ne sera plus question de musique ni d'étrange harmonie. Cela suffit-il ? Son large sourire soudain se fige. Quelle est cette grimace renvoyée par la vitre noire ? Il attend. Qu'est-ce que tu attends ? Le jour ne se lèvera plus. Tout est brumeux, tête qui tourne, la vérité que tu cherches va se noyer à jamais comme cette mouche au bord d'une tasse de café pleine de rhum, elle et toi condamnés à battre encore un peu des ailes dans la même glu. Dire que tu pensais vaincre l'enfermement du labyrinthe ! T'es-tu seulement aventuré hors de ton antre, où sous prétexte d'un roman tu n'as cessé toute la nuit de chercher un nouveau slogan pour le rhum Evangelista ?... ***Papa, j'ai ton rythme dans le sang !*** Quel songe-creux de misère... D'ailleurs, tes pas se sont-ils hasardés sur le pont vers l'autre rive ? Et crois-tu sérieusement que ta mère pouvait apparaître dans un café bruxellois qui par hasard se serait appelé l'***Eva's Bar*** ? Tu as peur de nouveau, pitre, et tu peux t'élargir le sourire en lui donnant la forme d'une bouche de clown, même ton chagrin pour ton père et ta mère prendra fin, bientôt tu ne seras plus différent de cet insecte qui t'offrit en ce monde son ultime compagnie. Pourtant, tu ne manquais pas trop d'atouts dans le dédale, non ? Mais ne laisse pas ce miroir te bourrer le crâne : tu n'es plus celui que tu vois. Veulerie, vilénie, pleutrerie masquées par l'arrogance d'un sourire goguenard et qui n'en pense pas moins. C'est ce que tu es devenu, tout ***ethical & esthetical manager*** que soit ton titre officiel, si l'on en croit toujours la plaque de cuivre à ce dernier étage de la tour Panoptic. Quel chemin parcouru depuis vos esclandres jadis contre le spectacle marchand !

Le pire était, pour Loyola, qu'il ne se reconnaissait plus dans la peau de celui qu'il croyait encore être. Tout ceci faisait-il partie des sévices mentaux infligés à son vieux pote Anatole, dans une geôle du camp de Guantánamo ? A moins qu'il ne s'agît toujours de quelque sortilège né de l'imagination fantasque de son grand-père l'aède... Le sort des morts est enviable, te résignes-tu à penser encore. Ce sont les vivants qui ont à souffrir de la solitude et de la méfiance des humains. Le plus difficile c'est après le crime, clown, tu le sais bien, voilà pourquoi tu trembles, la nuit qui te cachait au sommet de ce building s'est encore obscurcie bien qu'il soit sans doute grand matin. C'est à présent que tu vas nous montrer ce que tu as vraiment dans le ciboulot. Pas vrai, la mouche ?

***« Nous approchons, Messieurs-dames, du clou de la représentation. Que l'on soit mouche ou chauve-souris, pas de temps morts pour les créatures ailées au grand cirque de l'au-delà... »***

**Selon les lois  
de l'A.A.A.A.A.  
– parole de  
mouche ! – un  
tel roman ne  
devrait pas  
exister.**

# Rengaine d'une idole des vitrines

*La nuit des âmes endeuille l'univers. Depuis le royaume des ombres jusqu'à la constellation des Pléiades, cette planète est une pierre d'achoppement criant scandale pour toutes les sphères où veut reposer en paix l'esprit des morts. Si je m'exprime ici dans une langue accessible aux habitants d'un globe qui nous aimante, c'est que les alphabets du cosmos répondent à des principes communs. De même que la musique se ramène à un nombre limité de notes, les innombrables harmoniques scintillantes sont l'écho dans l'éther d'un spectre de lumières obéissant aux lois d'un immense jeu de miroirs. On n'y fait pas ce qu'on veut. La Terre ne nous dérange pas impunément de ses criardes explosions en plein concert. Qu'il s'y trouve des trublions, passe encore, mais que ceux-ci soient à la direction de l'orchestre, et nous intervenons. Grâce à l'entremise de nos messagers, chaque planète est tenue de jouer sa partition sans quitter son orbite ni créer le chaos. Comme le temps n'est pas une dimension fixe, déjà nous incommodent vos désastres futurs. Comment fallait-il vous le dire ? Il y eut ces cataclysmes nucléaires déclenchés pour le gaz de Sibérie, puis le gigantesque brasier d'une nappe de pétrole au-delà des colonnes d'Hercule. Croyez-vous qu'Atlas il se nommait par hasard, l'aède ayant toute une nuit tenu le crachoir dans un café bruxellois ? Depuis Hiroshima, vous n'aviez plus idée d'un surnaturel qui ne fût apanage exclusif de la puissance technique. C'est ainsi que je me suis amusée à chanter ma rengaine dans une bouteille vide en guise de micro. Que je lui ai fait son petit rituel magique, au gourou de la tour Panoptic. « Un jour, il te faudra bien compter avec moi » : n'allait-il pas de soi qu'il entende ma voix ? Quant à ces numéros de cabaret, ou à ces jeux de statues volantes, c'étaient pour nous de simples signes. Puisque je suis de partout et de toujours, qui pourrait jamais me posséder ? Dans la chambre obscure d'un monde aux valeurs inversées, vos aigles d'autrefois ne pendent-ils pas la tête en bas, comme des chauves-souris ?*

Quelqu'un m'expliquera-t-il ces nuées de chauves-souris s'engouffrant par un miroir derrière le comptoir et cherchant le repos dans les ombres du bar ? Peut-être suis-je l'une d'elles, auquel cas je ressemblerais à l'emblème du rhum Evangelista, dont il me vient l'idée que Juan-Luis de Loyola n'eut de cesse de raviver l'image au cours d'une telle nuit... Pourquoi pas ? Tout était devenu possible des falsifications du réel par l'industrie des fantasmes, en un monde où l'hypnose collective offrait pour héros, aux masses hallucinées, des milliardaires déguisés en chauves-souris...

L'aède se mit à rire devant le jeu d'alternances binaires dont était tissée cette histoire, comme d'un fil blanc et noir évoquant le jour et la nuit, la vie et la mort, l'un des pôles ayant son champion dans l'archange, l'autre dans le dragon. N'était-ce pas de ce dernier symbole qu'on avait tiré le nom du plus célèbre des vampires au cinéma, représenté par un même chiroptère que celui dont s'enorgueillissaient les rhums Evangelista ? Sans doute, cela pouvait-il s'élucider en remontant au 26 juillet 1953. Car le carnaval, ce n'était pas que celui de Santiago. Tout, dans la province Orientale, était carnaval en ce jour-et-nuit là. Jusqu'à Baracoa, province de Guantánamo. L'aède aimait quant à lui l'aube et le soir qui tombe, ces moments précieux où la lumière s'accumule ou se désagrège. S'il devait trouver un seul mot pour définir sa position dans l'entre-vie-et-mort, se dit-il, si l'auteur de ce récit consentait à choisir une idée qui résumât son oeuvre, elle désignerait à la fois l'aurore et le crépuscule. Bien sûr, cette idée n'évoquerait pas seulement le passage de la nuit au jour, mais encore une autre médiation, celle qui mène d'une infinité de perceptions obscures à la pensée, puis aux mots, ce long instant où rien se transforme en gamme et le silence en parole musicale allant vers un autre silence. Voilà ce qu'il rattachait à l'aube et au soir qui tombe, à ces plages sanglantes où l'obscurité se transforme en particules de lumière et la lumière plonge vers un abîme, grâce à la couleur qui, dans la langue du peuple russe, accoutumé de toujours à l'implacable fatalité du ciel noir d'hiver et des immenses étendues blanches de neige, associait dans un même vocable, *Krasnyi*, le beau et le rouge, mot dont ce peuple fit une bannière du devenir historique – aujourd'hui disparue. Cette aurore annoncée par la révolution soviétique, n'éclairait-elle pas le destin de médiation nécessaire assumé par ce peuple entre l'Occident et l'Orient ? N'était-ce pas cette médiation elle-même que prétendaient abolir les dualités imposées par la tour Panoptique ? Le même ordre binaire du Tout ou Rien, qui était proposé par votre idéologie situationniste...

# *P*arole du *P*hénix

*En cet aède un oiseau  
rouge plane qui de son aile  
blanche effleure la  
révélation prophétique et  
de son aile noire la  
réflexion philosophique.  
Son envergure embrasse  
Athènes et Jérusalem. En  
lui se rencontrent le cri de  
la chouette et celui de la  
colombe, un Orient naît du  
soleil couchant...*



« *Voici pourquoi mon âme demeure à jamais soviétique, prononça-t-il à haute voix, pour l'amour de l'aurore et du crépuscule...* »

L'exclamation solitaire de l'aède s'était noyée dans la gorgée de rhum au cola qu'il venait de porter à ses lèvres. Au fond, s'étrangla-t-il d'un fou rire convulsif, du seul point de vue faisant autorité, que suis-je d'autre qu'un pauvre illuminé n'ayant pas compris grand-chose à la vie pour demeurer communiste, après les explications décisives des situationnistes et des Nouveaux Philosophes, relayées par mille intellectuels médiatiques aux ordres de Panoptic ? Il posa son verre sur la table et s'essuya la bouche du revers de la main. N'étaient-ce pas les mêmes qui parlaient de l'île du Diable comme d'un Goulag tropical ? Franchement, j'aurais échangé volontiers mille journées de ce bon vieil Yvan Denissovitch contre une seule aux camps de la mort gérés par le monde libre et démocratique... Mais soit. Si je suis seul à penser de la sorte, une telle opinion ne peut être le fait que d'un être sans existence ! L'aède sentit alors quelque chose comme une ombre se balancer au-dessus de sa tête parmi le vol des oiseaux de nuit, l'ombre d'un trapèze qui allait et venait tout seul d'une rive à l'autre de l'océan du temps. Sans manifester le moindre trouble, il se prit le menton dans la main pour contempler la vision s'offrant à lui par le cadre de la fenêtre. Moulée dans son maillot de scène orné de plumes, Eva laissait flotter la queue d'une comète en flammes à la surface des eaux noires. Comme si elles avaient attendu l'appel du rescapé, celles-ci s'élancèrent dans une volée d'écume pour s'enrouler autour du réverbère auréolant le quai d'un cercle d'or. Ce nimbe de lumière était sa chevelure. Il ferma les paupières. Ainsi, je ne suis ni mort ni vif et il ne fait ni jour ni nuit, même si j'avoue mon désarroi – digne de ce que fut toute une existence d'aède – à ne plus faire partie ni d'une rive ni de l'autre de cet océan. Ce constat m'est d'ailleurs venu lors même que Juan-Luis de Loyola franchissait le pont séparant les deux rives, et qu'il plongeait les yeux par un miroir sans tain dans cette grotte hantée de fantômes dont certains sont vieux de cinq cents, d'autres de cinquante ans, qui sont pourtant les mêmes, où nul journaliste n'imaginerait ce qui peut se découvrir de l'autre côté d'un miroir ouvrant sur d'autres époques... L'aède rouvrit les paupières. Il fallut un instant pour dissocier l'image qui lui était venue, de celle apparue aux yeux du Christophe le 27 avril 1492. Tout l'alentour du canal présentait comme alors les allures d'une baie de paradis. Sur la plage de Baracoa, l'aède et quelques hommes débarqués d'une chaloupe avaient regardé Colomb

s'avancer seul et poser un genou dans le sable, figé devant l'arbre comme face à un miroir qui lui renvoyait l'image de son âme. C'était lui-même, ce charivari d'élangs vers le ciel et de reptations abominables où mûrissait pourtant l'appel des plus hautes ivresses. Il se reconnaissait dans ces lianes capables de danser aussi bien de futurs mambos à la verticale que de murmurer de lascives rumbas à l'horizontale afin de séduire leur proie, tel ce réverbère où s'enlaçaient toujours lianes et racines du même figuier tropical rien que pour la jouissance d'un fruit de lumière. L'aède en serait le témoin pour les siècles à venir. Perchée dans les branches de l'arbre des origines, une femme noire aux yeux verts et à la chevelure blonde soulevait déjà des questions qui ne seraient résolues ni à la Cour des Rois d'Espagne, ni dans le complexe de nouveaux bordels inauguré le 25 juillet 1953. De même qu'il faudrait régler le problème des parures sous lesquelles seraient présentés devant les souverains du Nouveau Monde les sept premiers indigènes capturés sur l'île du Diable – une quasi nudité leur étant coutumière – par simple respect pour la pudeur de Leurs Majestés Très Catholiques, de même se poserait la question d'un costume de scène pour Eva de Cuba, dont les besoins vestimentaires seraient aussi rudimentaires que ceux de ses lointains ancêtres. Soyez patients, je vous révélerai tout ce que mes yeux captèrent dans le miroir magique. L'époque entière s'élucidera de la vision d'Eva telle qu'elle m'apparut lors du premier voyage de Colomb, comme de ses pirouettes au bras d'Abel de Loyola, sous les ordres d'Aristos Théokratidès et de Jésus Evangelista. Cette grotte pleine de chauves-souris dans les recoins d'ombre du plafond, pour un café bruxellois, ça faisait sans doute un peu trou de sorcier, mais étions-nous encore dans un café bruxellois ? Chacun sait les chauves-souris friandes, avant tout autre aliment, des fruits savoureux du figuier. L'aède salua d'un ample geste théâtral les branches du marronnier ou du platane planté devant la fenêtre, désignant l'intérieur du café pour un public imaginaire. N'étions-nous pas plutôt dans la caverne à flanc de montagne en surplomb de Baracoa, veillée par un Jaguëy, là-même où gît toujours l'esprit de ce bon vieil Hatuëy ?

## Dits de la chevelure des Pléiades

*Feuille après feuille, tel un grimoire de magicien tourné par le vent dans les branches du figuier tropical, un livre se déroule. On peut certes imaginer toute cette histoire issue d'une vulgaire gueule de bois, qui par association d'idées conduirait quelque ivrogne à se mettre dans la peau d'un arbre. Pourquoi pas ? Mais comment ce vieux poète grec ( à supposer qu'il en fût un ), pouvait-il inventer ce dont serait témoin un Jaguëy à Baracoa ? Qui aurait pu lui révéler certaines informations – toujours confidentielles – relatives à la Fondation Noé, lors de son pacte avec la firme Panoptic ? D'où tenait-il ses informations relatives aux activités clandestines d'Aristos Théokratidès et de Jésus Evangelista ? Car s'il fut appelé parmi les membres de la Fondation créée par un magnat grec, laissez-moi vous dire qu'il ignorait tout des buts réels poursuivis par cette association, même s'il existe une photographie où on le voit parmi quelques célébrités, dont le président Batista, levant la main dans un geste qui n'aurait jamais de signification que pour lui seul. Nous sommes bien à la frontière qui sépare le secret du mystère ; le froid calcul rationnel d'une magie prenant source au-delà du monde sublunaire.*

*Pourtant, ce ne serait pas tant la science étrange de cet homme que son ignorance – permettez-moi de vous en convaincre – qui plaiderait en faveur de ce que je n'appellerais pas son innocence, mais plutôt une aptitude à... C'est moi qui parle – Eva. Pourquoi ne le pourrais-je pas, si j'attends ce moment depuis cinq cents ans ? Quand l'arbre vous dit qu'un livre se déroule feuille après feuille, c'est en réalité moi qui m'effeuille à me retrouver nue comme je l'étais dans ses branches le jour de leur arrivée sur l'île. Je vois encore Colomb se réjouir de mettre pied sur cette plage de sable noir en compagnie d'un aède grec à la mode antique, dont l'art de manier les mots fixerait la vision de ce figuier sauvage aux lianes et racines enchevêtrées, qui se dressait monumental et solitaire au sommet d'une colline surplombant la baie de Baracoa : phénomène sans doute unique sur une planète venant soudain de s'arrondir à leurs yeux. L'arbre des origines, murmurèrent-ils en posant un genou à terre, avant de s'incliner pour baiser le sol du paradis. Car, avant eux, nul n'avait pu situer ce lieu avec*

*précision. Aucune carte de l'Eden concrètement n'était pensable et tous étaient d'accord pour le situer en Orient. Mais il courait aussi certaines légendes orientales, fidèles à l'enseignement des théologiens grecs, selon lesquelles Dieu, après la chute, n'avait pas détruit le paradis terrestre, le mettant simplement de côté, dans un espace inaccessible aux hommes, sur l'autre rive de l'Océan. Aussi le Christophore, sur l'avis du Porte-Globe, fut-il à bon droit persuadé que le rio Miel se jetant dans la mer en contrebas de la montagne Majayara ( dont ils avaient aperçu l'embouchure depuis leur caravelle ) était bien l'un des quatre fleuves coulant au pied de l'arbre génésiaque.*

*Mon intention n'est pas de corroborer les dires de l'aède, à la manière dont les médiatiques ont prouvé ces dernières années qu'il n'était d'autre monde possible. Les Nouveaux Philosophes qui étaient au service de la Cour d'Espagne il y a cinq cents ans, comme ils interprètent aujourd'hui la Bible de Jérusalem pour les plus puissants souverains de la planète, prophétisèrent l'échec de Colomb sur la foi de plumes chatoyantes, provenant d'incroyables oiseaux des îles, dont s'ornaient ma peau noire et ma chevelure d'or. Il fallut plus d'un siècle au jugement de leurs successeurs pour que l'Amérique existât. De même, les utopies communistes se concrétiseront demain, qui n'avaient réalité que dans l'esprit de quelques rêveurs. Morts ou vifs, ceux-là bousculèrent toujours les théologies de leur temps, qui éprouvèrent une fin du monde en leur chair. Il n'est pour eux d'autre salut que d'aspirer à une aurore au-delà de la nuit. Que sait-on de la vie, que peut-on en savoir, tant qu'on n'a pas aimé d'amour un impossible horizon, corps et âme, pôles indissolubles d'une planète unique ? J'ai vécu cette aventure avec lui.*

# Rengaine d'une idole des vitrines

*Une nuit suffit-elle à épuiser la coupe de l'ivresse ?*

*L'immense foule des morts défilait toujours sur le pont qui enjambait des eaux sans rêve et sans mémoire. L'aède seul veillait, pour moi seule inoubliable. Et qu'importe s'il exista jamais ? Car c'est d'abord mon ventre qui se souvient de lui, comme un cratère en feu, la coupe où s'abreuyaient ses lèvres au cours de cette ultime saoulerie.*

*Quant à vous, prétendus vivants, absents forcés pour cause de jour qui ne se lève pas, votre unique présence réelle dans la ville ne pouvait être que celle de vos songes. Et j'y rêvais que vous ne rêviez pas cette guerre des ombres. Il y avait une boutique donnant sur le canal, et moi dans la vitrine poursuivant ma berceuse. Demain, sans doute, le soleil reviendrait, qui dissiperait tout de cette nuit au cours de laquelle rien ne se serait passé.*

*C'est alors qu'a surgi le corps nu d'une femme aux cheveux dénoués, dansant en titubant, s'élançant puis se ramassant, bondissant avant de s'éteindre à la surface des eaux comme une petite sœur des étoiles. C'était moi qui venais de traverser la glace. Car il me fallait franchir vos miroirs en carbone de silicium lancés dans l'espace pour aller voir si nous y sommes du côté du Big Bang. Ici, vous dormez, confiant à quelques pontifes le soin de garder les frontières de l'au-delà. Mais là, tout au bout de l'univers, vous envoyez vos caméras montées sur satellites Panoptic pour capter à l'infrarouge des images dans les nuages de gaz et de poussière cosmique où naissent les étoiles, croyant mettre en magasin la lumière fossile des origines...*

*Je suis montée dans les branches de l'arbre et j'ai pris son micro. Ne paraissait-il pas sombrer lui-même en votre sommeil ? Je me suis permis de parler à sa place pour dire notre vision lointaine, celle d'une aurore promise au-delà de la nuit. Car une telle aventure, ne l'avais-je pas connue avec lui, sous tous les déguisements possibles, depuis celui de l'Indienne en passant par un maillot de scène rouge et jusqu'à ce peignoir bleu ciel marqué du nom de Calypso, sans oublier l'imperméable noir de la déesse crétoise aux serpents ?*

# *C'était hier et c'est demain*

L'aède n'osait y croire. J'ai essayé de dormir, mais je n'ai pas pu. Quand la fatigue eut raison de moi, je me suis enfin assoupi. J'ai d'abord cru que je rêvais, car j'entendais quelque chose. Mais non. Ce n'était pas un rêve. Au plus profond de cette infernale nuit me parvenait une voix, je distinguais sans erreur possible l'accent grec d'Aurore quand elle parlait dans la langue en vigueur sur l'île du Diable. Et elle adressait des paroles d'amour à un mort, ou plutôt à un homme qui naviguait toujours entre vie et mort. Celui-ci voyait une femme et ne la voyait pas. Qui avait semblance du passé comme de l'avenir. Pouvait-il comprendre chacun de ses mots ? Ce serait mentir que de l'affirmer, tant il est incertain que pareilles vérités s'offrent à vous dans l'espace des limbes. Mais une chose était sûre. Elle avait l'âme d'une sœur, d'une épouse, d'une mère – peut-être même bien davantage encore – et réclamait que l'on n'envoie pas cet homme en enfer, qu'on ne l'expédie pas au royaume des ombres, car il devait transmettre un message essentiel aux vivants. La mort, quand on en fait la traversée, se dit-il, vous libère en principe de tous les voiles, de tous les masques, de tous les miroirs de la vie. Mais était-ce bien ton cas ? Celui qui ne meurt pas avant de mourir est perdu quand il meurt. Cela, tu le sais trop. Combien de fois mouru dans combien de ruines de Troie. Dans combien d'Hiroshimas. C'est ce dont vous parliez tout à l'heure ( quelle heure ? ) avec Yvan, le tenancier de ce bistrot. Mais au fait, où était-il passé, ce bougre de Bulgare ? Bonne chance à celui qui voudrait faire de toute cette histoire un roman ! Ne lui faudrait-il pas encore se rappeler du fait que, sitôt sorti du canal, j'avais été happé des profondeurs par une silhouette féminine en peignoir bleu ciel dont les formes s'encadraient entre des néons roses aussi bien disparus que cette Calypso montée à l'étage en compagnie de deux clients en uniformes de police que je retrouverais plus tard sur mon chemin de lune, un grand maigre à lunettes et un petit chauve à la barbe antique ? J'oserais peut-être affirmer que je les aperçois par la fenêtre, si je ne craignais de désorienter plus encore le malheureux lecteur des romans d'aujourd'hui. Car celui qui ne meurt pas au moment de mourir est perdu pour la mort. Celle-ci n'en veut pas, le recrache à la vie. C'est la résurrection de la chair, comme on dit.

La résurrection d'un corps aux ailes d'ange et à queue de dragon, tel que je me reconnais dans le miroir du bar. Mais je n'y suis pas seul, c'est une foule entière de l'autre temps qui s'y trémousse en cadence, au rythme d'un orchestre dont les cuivres et les tambours se mettent à discorder par toutes les chambres d'échos de mon crâne. Au-delà, bien au-delà de ce qu'il est permis de voir... Tenez, les revoilà, mes deux comiques revenants qui vont et viennent sur le quai depuis une éternité, comme s'ils cherchaient toujours quelque chose à boire :

— Croyez-vous qu'il y ait quelque chose d'ouvert à la cloche de bois ?

— Oh, ça doit bien se trouver.

Accourez à moi, revenants avec lesquels je communique non pas en faisant tourner une table mais par la magie d'un miroir ! La scène qui se déploie sous mes yeux, dans l'infini jeu de glaces d'un autre à l'intérieur de moi, cette scène est illuminée de flashes explosant autour d'une table, et j'en suis toujours à chercher des yeux le photographe car plus tard je lui demanderai ce témoignage capital où l'on voit Aristos Théokratidès et Jésus Evangelista, flanqués de Sacha Bielinski et du président Batista qui encadrent le couple formé par Abel et Eva, côte à côte entourés de quelques inconnus et de moi-même, la main en l'air, non je ne me souvenais pas d'avoir levé la main mais je l'avais fait, sans doute pour tenter de prévenir quelqu'un dans un lointain futur. Tenez, comme ceci, pour prendre mon verre, où ont disparu les bulles qui dansaient au fond du *Cuba libre*. Je m'adresse à qui, au juste ? A vous, peut-être, qui me prenez toujours pour un personnage fictif, attendant avec impatience que je vous parle du cul d'Eva ? N'ayez crainte, ça va venir. Si vous acceptez que je retrouve mes esprits, tant se dissipent à mon regard toutes les images de jadis, ainsi que les petites bulles dans la rigolade au rhum. En attendant, comment ne pas fixer encore mon attention sur ces deux absurdes compères venus du plus lointain passé :

— Toutes les banques

— Tous les supermarkets

— Et autres organismes culturels

— Ont leurs machines accessibles jour et nuit

— Pour la fringale des petits matins.

— Sans oublier les agences de voyage.

— J'en avais repéré une par ici.

— Soyons discrets.

— Si quelque malveillant nous surprenait...

- Nous devrions à peine effleurer les murs de nos ailes.  
— Légers, légers, traces de colombes sur antique muraille...

*( Pattes de velours, ainsi que félins aux aguets d'ils ne savent trop encore quel gibier. De même, Eva quand elle me pista. Qui était le prédateur, qui la proie dans le rapport qui nous unit ? Je ne suis pas l'auteur de cette histoire, ou du moins pas encore. Je n'en raconte ici que les bribes telles qu'elles me reviennent, de manière décousue. )*

O lecteur d'un siècle futur ! Toi seul devines vers quelle désillusion cruelle se dirigent nos deux énigmatiques personnages. Tu n'imagines pourtant pas ce que les spectres enduraient de nos jours. Il suffisait de les observer, quand ils se glissaient avant l'aube dans les rues comme entre les tombes d'un cimetière. Tout valait mieux pour eux que l'enfer du jour, où ne divaguaient plus que des morts-vivants crucifiés par des certitudes excluant l'existence du Jaguëy. Quant à toi, cher lecteur d'aujourd'hui... Où te crois-tu, que je surprends à bâiller d'ennui devant les feuilles d'un livre qui ne sont autres que celles de cet arbre ? Toi qui n'exerces guère la puissance ou la faiblesse de tes lianes et de tes racines que pour t'assurer la jouissance matérielle d'une parcelle de pouvoir, de fortune et de gloire, penses-tu vraiment que le Jaguëy poursuive d'aussi vulgaires conquêtes ? Vois comme ses branches contorsionnées t'adressent d'autres signes, lesquels t'invitent à explorer l'ailleurs au coeur de toi-même, où deux âmes en errance, échos du royaume des ombres, demeurent plus attentives que quiconque aux récits prodigués par Loyola comme par l'homme qui était mort. Mais, aussi, à la musique chue de la chevelure des Pléiades...

*C'est toujours moi qui parle, depuis les branches du Jaguëy. Alors, s'il vous plaît, daignez vous représenter un type sortant des camps où, voici cinquante ans, le monde libre et démocratique avait jugé bon de reléguer sur une île des Cyclades ceux qui furent jugés coupables d'avoir combattu l'occupation nazie en Méditerranée orientale. Car ce fut lui, l'aède grec, le premier qui, plongeant ses yeux dans les miens tandis qu'un serpent non venimeux s'enroulait autour de mes hanches et de ma poitrine, osa dire qu'une source était en moi sans que nul ne la vît. Son regard ne craignait pas d'affirmer que mon plus grand désir était qu'un homme s'abreuvât au profond de cette source. Laisse-moi te boire, criait son âme pendant que Colomb, se relevant, me*



*fixait d'une tout autre lueur, n'oubliant pas sa vocation première auprès de ses royaux commanditaires de comédien, d'animateur de carnaval, de montreur d'illusions à la façon des saltimbanques et des batteurs d'estrades. En son for intérieur, sous tous les subterfuges, ne se savait-il pas mandé par Dieu lui-même pour présenter le premier Grand Show du Nouveau Monde – avec hommes et animaux dressés – pour la jubilation des Cours européennes ?*

*« N'ayez pas peur, Messieurs dames, ne craignez rien... Après nos clowns, après les vols de nos artistes ailés, bientôt le numéro des fauves au grand cirque d'Eva de Cuba ! »*

Pardonnez à l'aède s'il cède encore aux illusions de cette voix. Car, dans le même temps, son regard s'est machinalement tourné vers le profil d'une bête sauvage dirigeant ses pattes en avant, comme si elle voulait franchir d'un bond les eaux noires. Une enseigne à l'emblème du Jaguar ornait en effet le dépôt de carcasses automobiles, sur le même quai du canal. Lecteur, fais un effort pour te représenter ce fauve en posture végétale, enroulé sur des siècles et des millénaires de guet solitaire, à lancer vers ses proies griffes et crocs dans une immémoriale transe immobile, et tu auras l'image précise du Jaguëy. Oui, c'est bien d'un *fauvisme* qu'il s'agit toujours. Que ceci t'offre l'occasion de réfléchir une seconde à ce qui s'est passé dans l'art depuis le vieux projet de domestication des êtres accompli de nos jours par la tour Panoptique. Qu'est l'aède lui-même, sinon cette bête sauvage qui plante en toi ses griffes non pour t'arracher à la vie mais à la mort ? Encore est-il plutôt la proie d'Eva ( à elle seule toute une ménagerie ) quand les yeux de celle-ci fouillent en lui l'inconnu. Car tout en elle témoignait d'un éveil, d'une vigilance qu'on n'aperçoit plus guère chez nos contemporains, tant abrutis de lois sociales qu'ils ne voient se défaire toute société devant leurs yeux ; tant hallucinés par dresseurs de cirques et bonimenteurs forains qu'ils ne voient à quel point c'est de leur liberté même qu'il est fait jonglerie aux mains des hypnotiseurs publics et clowns qui les gouvernent. Son regard à elle, en lui, était pénétré de ténèbres souterraines, chargé des plus profonds mystères. Ensemble, ils semblaient mettre une passion frénétique à rejouer la Belle et la Bête, et l'on n'aurait pu dire lequel des deux était l'animal pris au piège dans ce jeu infini. Pour l'homme qui était mort, ils formaient une même créature qui avait le pouvoir de s'exalter jusqu'à l'extase, de se

transporter à son gré depuis le fond des abîmes jusqu'aux cimes de l'Olympe.

*( C'était elle que j'avais suivie depuis la plage ; elle qui mit ses pas dans les miens quand j'accélérai l'allure au milieu des venelles de Naoussa. C'est elle encore qui fut la bête dévorante, moi l'animal offert en sacrifice. Ses mains à elle qui ôtèrent mes vieilles frusques, elles dont les griffes sensibles n'ignoraient rien dans l'art de lacérer leur proie. Puis ce fut moi la monture, elle l'impétueuse amazone de notre chevauchée nocturne. )*

Allez savoir comment – sinon grâce au Jaguëy – cet homme avait pu s'extraire de l'abîme et se retrouver dans ce café de nuit donnant sur le canal de Bruxelles ! Allez savoir où s'était trouvé le passage... S'il avait à raconter tout à l'heure, pour la police du jour, les circonstances de son arrivée dans cette ville, il éviterait de parler du drapeau rouge, mais, soucieux de conserver une allusion à la couleur du sang, il userait d'un rythme de jazz où l'on percevrait, dans le balancement syncopé de cuivres imaginaires, la danse de ses pas trébuchant comme l'histoire elle-même sur un mauvais pavé jusqu'à l'inéluctable coup de feu sur ce pont situé dans la ligne de mire d'un tireur embusqué au dernier étage de la tour Panoptic. Mais qui donc ferait cas d'un tel récit ? Qui, même, en voudrait-il pour un roman ? Celui-ci raconterait-il, en mille pages, les mémoires d'un vieil officier nazi pervers dans le crime comme en amour, qu'il serait présenté par la Tour ainsi qu'un événement littéraire de première importance et remporterait sans coup férir le prix Panoptic. En vérité, se dit l'homme qui était mort, mon âme est cette extase végétale reliant ciel et terre, nuit et jour, vie et mort, futur et passé, d'une trame fabuleuse, car ses membres jaillissent à l'horizontale aussi bien qu'à la verticale afin de capturer leur proie, tel ce réverbère où s'enlacent lianes et racines rien que pour le plaisir d'un fruit de lumière. Son regard fouille les espaces ignorés, ses doigts lancent des signes et dessinent les portulans de terres et de mers encore à découvrir. Son ombre explore un temps par-delà nos mondes, parcourt en rêve des magies intersidérales. D'où que nous soyons, le figuier tropical déclame le chemin de futures errances. Mais, se demanda-t-il, n'est-ce pas devenu le pire des crimes ? En vérité, se répondit l'homme qui était mort, mon âme est ce Jaguëy reliant le tout au tout.

*C'était bien toujours moi qui lui parlais depuis les branches d'un arbre, sur la plage de Baracoa. Mes yeux répondirent au cri silencieux du porte-globe, resté quelques pas en arrière du Christophore. Pourquoi donc avez-vous connu la catastrophe d'Asie mineure, puis cette interminable guerre civile qui devait déchirer votre pays, la dictature, le maquis, les camps, si ce n'était pour mériter enfin quelque terre promise ? Car je n'ignorais pas ce qui était déjà le secret le mieux gardé d'un millénaire : ce fragment de la Croix brandi par Colomb, ramené de Palestine à Paros par Sainte Hélène, mère de l'empereur Constantin. Je n'ignorais pas davantage l'existence d'un bloc de marbre qui serait arraché cinq siècles plus tard aux fonts baptismaux en forme de coquillage, datant du quatrième siècle, dans l'église de Paros commanditée par la même Hélène après son voyage en Terre sainte, pour ériger une statue à la gloire du dictateur Fulgencio Batista.*

Peut-être l'aède n'avait-il pas bien entendu ? Peut-être avait-il simplement envie d'entendre ces paroles-là ? Soudain, il comprit que tout s'était inversé, comme si l'on avait installé une *camera obscura* dans son cerveau. Si c'était bien tout le passé qu'il voyait resurgir dans le futur, alors une sourde angoisse pouvait à nouveau s'emparer de lui. Car la voix ne manquerait pas de faire un bond de Jaguar – ou de Jaguëy – pour évoquer ce qui se passerait tout à l'heure à Santiago de Cuba. Oui, je tuerais un homme voici cinquante ans ! Pourquoi les deux spectres en uniformes de carnaval ne viendraient-ils pas me chercher ? J'accompagnerais volontiers ces deux enquêteurs dans une commission rogatoire sur l'île du Diable. Je leur désignerais l'arbre aux racines et aux lianes monstrueuses, dont l'une s'était enroulée comme un serpent au cou du Christophore, liane au bout de laquelle avait terminé sa carrière un Loyola. Je raconterais par le menu la scène de cette liane s'agitant comme sous l'effet d'une brise marine et bondissant au visage de Colomb. Non, je ne cacherais rien. Je serais sur la plage à deux pas de lui, qui se lèverait en chancelant, tentant de glisser ses doigts entre les anneaux d'un collier vivant. Plus métallique et froid que l'acier dont seraient bientôt enserrées les gorges indigènes. Leurs vertèbres Atlas... Ah ! la gigue de l'Amiral se débattant sous un bruit de crécelle produit par ce reptile végétal ! Pourquoi ne venaient-ils pas maintenant, tout de suite ? Mes aveux, je ne pourrais les signer qu'au fond de leurs

oubliettes, parmi les crânes et les tibias de tous ceux qui m'avaient précédé, parmi lesquels il me serait combien suave de retrouver l'Indien Hatuëy...

*L'heure n'était pas encore venue de révéler au monde le sens de cette prophétie. Voilà ce que mes yeux lui répondirent. Telles ces pythonisses qui rendaient l'oracle à Delphes, il fallait qu'autour de ma parole s'enroulent et se déroulent plusieurs siècles avant qu'une telle parole ne produisît le remède-poison de son sens. Alors, sous le rire des sauvages emplumés comme moi dont il n'était pas certain qu'ils fussent pourvus d'une âme, d'un simple murmure, comme une mère appelle au calme son enfant difficile, j'ai fait se détacher de sa proie cette liane qui est retombée sur le sable et s'est mise à ramper docilement vers moi, non sans provoquer par sa grâce ophidienne quelque effet de stupeur chez ces hommes armés de glaives et de mousquets pour traquer le serpent du paradis, lesquels archanges en détournèrent le regard, car l'heure n'était pas encore venue. L'heure où soudain tout s'éclaire, genèse et apocalypse mêlées. L'heure où dans l'or et le sang des nuages, Colomb verrait se dresser à la place de l'arbre un château de légende pourvu de deux tours surmontées par la bannière des Rois catholiques, où résonnerait le son de sa voix pour présenter à Isabel et Ferdinand le miracle d'un spectacle total. Non, l'heure n'était pas encore venue où le château se transformerait en complexe de loisirs industriels sur la baie de Baracoa. L'heure n'était pas venue pour Eva de se présenter à l'aède sous les traits d'Aurore Théokratidès.*

Pour un peu la mort commencerait à me passionner, se dit l'aède en tendant l'oreille. Ce serait vraiment une histoire des plus extrêmes lointains digne d'être racontée, si l'auteur de ce récit daignait imaginer quelle eût été ma stupéfaction, voici un demi siècle, à entendre les raisons de ce voyage au-delà des colonnes d'Hercule. Il faudrait que je dorme sept jours et sept nuits d'affilée pour capter, par d'étroits et labyrinthiques boyaux de l'univers, tout ce que cette femme voudra bien révéler de ma propre histoire. Je fais mon entrée au royaume de la mort, un monde rêvé dont j'ignore si je vais ou non en revenir. Je porte en moi quelque chose qu'elle m'a confié, une vision inversée du temps. Comme si mon premier pas, voici cinq siècles, sur

le rivage d'une île inconnue, juste après l'Amiral de la Mer océane, devait encore s'accomplir à travers l'obscurité des eaux noires d'un canal. Où tout peut circuler depuis l'avenir des morts. Comme s'il était prescrit, de toute éternité future, que je ne mette un jour le pied sur cette plage du bout du monde, où je débarque en compagnie de Colomb lors de son premier périple, que pour m'avancer vers celle dont le ventre est un coquillage, lovée dans un arbre aux lianes folles s'enroulant cinq siècles plus tard autour d'un réverbère à Bruxelles, et l'y entendre divulguer les raisons occultes pour lesquelles, il y a cinquante ans, j'imiterais le voyage d'Ulysse avec elle depuis les anatoliennes Cyclades jusqu'aux Caraïbes atlantidiennes.

*Grâce à moi l'aède écrirait l'histoire des plus extrêmes lointains qui fut jamais contée, mais seulement cinquante ans plus tard. Pouvais-je alors lui divulguer le plan conçu depuis les origines par l'Indienne Habanaguana, qui était de parfaire la rotondité du globe en faisant advenir un capitalisme de la séduction, lequel porterait à son comble crises et conflits d'intérêts individuels, avant que le grand rythme cosmique des diastoles et des systoles n'impose au devenir historique une foi collective nouvelle faisant succéder à cette ère de désintégration cataclysmique une réconciliation organique du monde ? L'heure n'était pas encore venue pour l'amour d'étendre son règne sur la planète. Il fallait porter ses contradictions à leur paroxysme, et pour cela jouer le jeu de la matière contre l'esprit. L'aède en serait la dupe inconsciente, errant dans un labyrinthe où ne pouvaient le guider que de fausses lumières. Était-il supposé s'attendre à bénéficier d'un aussi insolite mécénat que celui proposé par une jeune femme dans le port de Naoussa ? Certes, au lendemain de la guerre, le fait de posséder une fortune impliquait pour certains quelque responsabilité. Malheur aux nantis qui prétendaient s'y dérober ! Voilà pourquoi la Fondation Noé s'activait alors sur la Grande Echelle de la Compassion. Mais la vie mondaine d'avant l'enfer des armes, avec ses visites, ses thés, ses dîners, ses bals costumés, n'était plus vraiment de saison. Depuis la fin de cette guerre, il fallait trouver d'autres manières de se consacrer aux bonnes causes. Dans le domaine de l'art, toutes sortes d'apostolats nouveaux s'offraient aux volontaires huppées dans mon genre, puisque j'existais sous le nom d'Aurore Théokratidès.*

C'est l'aède lui-même qui bout dans cet *Ajiaco*. Il y mijote minutieusement dans le bouillon de l'angoisse, mais l'amour fait sauter le couvercle de la marmite et trace en l'air des signes cabalistiques. « Je suis la première femme du monde », avait-elle dit sur la plage de Naoussa. « Ce serait un bonheur d'explorer ton corps. » Une nuit de dieux ton sein dans ma main comme un grand feu autour duquel se livrait une danse guerrière celle de mes doigts qui voulaient transmettre à ta chair la foudre en folie de mon crâne ces éclairs issus du foyer des étoiles n'attendant qu'à jaillir par ma queue dans le foyer même de l'univers nous le savions si bien mon amour... Au réveil du lendemain je la découvrais pieds nus, sa poitrine émergeant d'une brassée d'algues apportées par la marée.

— Je suis plutôt la première fée du monde.

— Enchanté.

— Veux-tu savoir ce qui relie tous les contes ?

— Toi.

— Cela va sans dire, mais la fée que je suis a tracé dans chaque fable un jeu de pistes qu'aucun explorateur jusqu'ici n'a encore osé suivre.

— Je serais le premier ?

— Colomb te précède.

— A peine de quelques pas.

— Je n'ai pas oublié.

— Il m'a devancé dans ton cœur ?

— Le grand nigaud n'a pas voulu comprendre, et pourtant je lui en ai donné, des indices ! Mais tu conserves toutes tes chances, à condition d'être plus dégourdi que lui.

— Je voudrais que tu sois toute entière dans ma bouche, et moi tout entier dans tes yeux, ça te va ?

— Viens, installons-nous dans l'œuf de l'oiseau-serpent.

Alors, elle recommençait à me vouvoyer. « Notre existence oisive n'est qu'un très mauvais feuilleton, vous savez. Je vous invite à le corriger pour en faire un chef d'œuvre selon votre goût... De toute manière, le trompe l'œil est notre condition, à nous qui croyons régner sur le monde visible. »

« D'où tenez-vous cette certitude ? » « Vous verrez ! » « Dans combien de temps ? » Elle eut une moue d'enfant. « Pas avant cinquante ans. »

*L'aède n'aurait pas suivi la fille d'un magnat grec dans un jeu de piste qui n'eût pas évoqué les aventures d'Ulysse. A quoi bon lui laisser comprendre les manœuvres grâce auxquelles mon père*

*voulait auréoler ses sordides affaires d'un parfum de mécénat ? Je ne manquais pas d'arguments honorables pour échapper aux traditionnelles routines de la bienfaisance artistique. Aurore, la divine Aurore, ne se voulait-elle pas à la pointe extrême de toutes les avant-gardes ? C'est là qu'elle fit la connaissance d'Abel de Loyola, jeune rebelle créole persuadé d'un lien entre les mythes grecs et africains. J'aimais en effet, quant à mon personnage mondain, présenter l'image d'une lettrée menant des recherches avancées, qui justifiaient ma place dans le canot de sauvetage social. Or, il se faisait que la banque de mon père ne dédaignait pas de susciter l'admiration parmi des sphères fort éloignées du monde financier. En dehors de sa vie professionnelle, Aristos aimait passer pour un excentrique disposant d'une culture comme on en trouve rarement parmi les hommes d'affaires. Une culture authentique, au-delà de l'attitude bienveillante envers les arts dictée par sa position sociale. La Fondation Noé, créée grâce à sa fortune, affichait clairement de telles ambitions. Aristos rêvait d'être un mécène de grande envergure, pour le plaisir de la chose d'abord, mais aussi pour le parfum d'aventure...*

Le cœur d'Atlas battait si fort qu'il avait l'impression que ses pulsations se répercutaient jusqu'au fond du canal, où lui revenaient encore les mots d'autrefois.

- Sommes-nous bien vivants, toi et moi ?
- Un matin, tu te réveilleras mort, et je te parlerai encore.
- Demain ?
- Demain dans cinquante ans.
- Comment peux-tu savoir ?
- Je ne sais pas comment, mais je sais.
- C'est toi l'aède alors ?
- Si c'est toi qui présides la fondation de mon père.

*La Fondation Noé appartenait bien sûr à Aristos. Pour la forme, il avait constitué un conseil d'administration présidé par sa fille. Mais qui d'autre pouvait-il inviter à y siéger ? La place de son complice – bien que rival – Jésus Evangelista ne se discutait guère. Ne jugeons pas de manière hâtive, donc sommaire, le choix de ces deux hommes quand ils jugèrent bon d'accorder une place moins effective que symbolique au nouveau président de l'île où se concentraient leurs plus juteuses affaires, le distingué*

*Fulgencio Batista. Celui-ci rêvait d'une statue à son effigie, qui n'eût pas déparé celles consacrées aux pères de la nation cubaine sur le prestigieux Malecón. Pourquoi ne pas accéder à un vœu si anodin, quand il était possible de faire tailler l'ouvrage dans un bloc du superbe marbre de Paros ? Ce fut l'une des raisons de notre escale sur cette île des Cyclades. Mais non la seule. Car Aristos était prêt à risquer d'importantes sommes sur de simples intuitions de sa fille. Comme celle, par exemple, d'entraîner dans notre projet un poète grec de la plus belle eau, communiste comme il se devait. Ce fut jeu facile de faire miroiter à mon père tous les avantages qu'il retirerait d'une telle opération. Les affaires du futur ne se gagneraient-elles pas sur le terrain des mythes ? Et quelle plus belle alliance que celle de cet aède et de mon Abel, pour nimer les produits cosmétiques dérivés des hydrocarbures – du délicat parfum d'Orphée ?*



# Rengaine d'une idole des vitrines

*L'aède est celui dont la tête continue de chanter à la surface après sa descente aux enfers. Ce n'est pas tant question de rimes que de rythme dans son pas de danse avec les étoiles.*

*Ce ne sont peut-être là que des mots ? Ma propre danse avec les morts dans les feuillages du figuier m'a fait voir son voyage aux antres infernaux comme une tentative d'échec aux maléfices de la ville. Où le mal est à son comble, il n'est meilleure médecine que le théâtre. Ce fut jadis à l'origine des jeux funèbres en l'honneur d'êtres ayant connu la communion entre les hommes et les immortels. Une histoire de chutes et d'envols. Suspendus entre ciel et terre comme ces saints qu'on voit aux fresques des églises, ou dans les chapelles des villages, nous n'en finissons pas d'ouvrir un passage entre les mondes. Et c'est aussi pourquoi je me déguise. Entre nous se poursuit le jeu des signes. La belle et la bête, ça peut encore servir. Même si c'est d'un théâtre invisible qu'il s'agit, pour pister tourments et misères d'une planète en souffrance d'esprit. Je suis la première fée du monde, ça vous dit quelque chose ? Voyez-vous les effets ravageurs d'un système qui prostitue les dieux dans chaque vitrine ? C'est d'une foi nouvelle qu'il s'agit. Vestale d'un ordre boutiquier, je sens monter vers moi vos inavouables prières.*

*Vos pensées les plus secrètes nous appellent. Toutes vos machineries électroniques, c'est dans l'espoir d'entendre nos voix. Vous le saviez ? Non, vous l'ignorez. Car pendant ce temps-là c'est le diable qui vous remplit la cervelle. Oh, pas le Lucifer au serpent de vos catéchismes. Mais celui qui éclaire en leurs profondeurs abyssales, ainsi que d'une lueur astrale, tous les désastres programmés. Celui-là, frère des voleurs de feu, même vos satanistes préfèrent l'oublier. Je veux parler de la matière sans âme. Sans idéal. Sans nous, à qui vous préférez faire la sourde oreille. Dans vos abominables solitudes. Où pourtant rôde l'ombre du deux fois né...*

L'aède osait à peine se souvenir. L'Orphée nègre, cette idée dont on ferait un film. Très vite elle me parlerait de Cuba, la Santeria, les orishas... Cet Abel de Loyola, Dionysos en personne, Orphée devait le rencontrer ! J'étais son bouc offert à elle en sacrifice à chaque instant. Chaque instant coulant de son regard comme un seuil d'éternité. Elle s'était penchée vers moi.

— Je vous présenterai à Dionysos ! Noire est la couleur de sa peau, car ce sont des rites africains qui fondent la tragédie grecque, vous le savez...

Quand repue de toute sa chair elle reposait à mon côté sur le pont du yacht de son père, elle osait me dire des choses abominables d'amour comme : « Le pire de l'amour, c'est au moment de le reconnaître, et de ne plus pouvoir lui échapper. Le pire de la mort aussi, d'ailleurs. Vous ne croyez pas qu'on puisse leur échapper ? Pas facile pour tout le monde, mais après tout pourquoi pas ? Peut-être des gens comme vous... »

Ainsi se plaisait-elle à décrypter mon dernier livre, dont l'intrigue reposait sur la panique inspirée par sa victime au coupable d'un crime, et sur la commisération ressentie par l'homme assassiné pour son meurtrier. C'était ce livre – *Adieu Satan* – que la belle Aurore tenait entre ses mains quand je l'ai rencontrée sur la plage. Tout de suite m'avait sauté aux yeux sa couverture noire, avec son médaillon représentant l'archange de référence pour les orthodoxes, transperçant de sa lance un dragon. Des gens de la haute, brillants et cultivés, peuvent-ils se transformer en monstres ? Une épave à la dérive, ayant brisé tout lien social, peut-il devenir leur archange rédempteur ?

*Les temps étaient donc mûrs pour d'ambitieux projets tels que s'en voulait donner mission la Fondation Noé. Selon certains sondages, les femmes américaines avaient avoué s'être senties davantage frustrées par la pénurie de bas en nylon que par l'absence de leurs mâles au terme du conflit mondial. Quel marché s'ouvrirait à mon père, grâce aux gammes de lingerie synthétiques écoulées sous le délicieux label d'Eurydice ! Un baril de bitume pouvait rapporter mille fois plus au rayon des parures et des arômes qu'à la pompe à gazole ! Il s'agissait toujours d'essence, et l'île du Diable offrait le meilleur terrain d'élection comme présentoir de toutes les séductions futures. Ce pourquoi nous comptions sur ce brave Batista, qu'une statue à son effigie dans le précieux marbre de Paros comblerait au-delà de toute raison. Le grand art de mon père fut mis à contribution pour faire accroire au dictateur que, sous peine de déchoir, sa gloire ne pouvait être immortalisée dans un habit de moindre luxe,*

*moyennant quoi toute licence lui serait accordée, à mon père, pour la réalisation de ses projets à Baracoa.*

L'aède ne voulait plus voir l'arbre des origines. Il ne voulait plus voir l'Indienne blonde à peau noire lui demandant de ses yeux verts pourquoi les brigades grecques en Asie mineure avaient été transférées à pied jusqu'à l'Euphrate, si ce n'était pour y découvrir un autre arôme d'essence que celui du fruit défendu. Toutes les histoires du monde se mêlaient dans son histoire qu'il eût désiré fuir pour l'étoile inconnue d'où était tombée la semence ayant fait germer l'arbre du paradis, si elle n'avait été là, toute entière, au plus profond de lui... Des deux mains l'homme qui était mort se tâta la poitrine. Ce corps qu'elle avait caressé, de sa bouche au parfum de jasmin, penchée sur mon visage tandis que je lui pétrissais les cuisses et les fesses, remontant par les hanches au long de ses flancs vers la base des ailes où prenait son essor un petit cri... Son regard profond dans le mien – pourquoi donc aucun peintre n'a-t-il saisi la femme en cet instant ? – mes doigts courant par les épaules vers la nuque et cette chevelure magnétique dont les ondes couraient encore dans les veines d'un mort pour faire exploser son cœur en milliards d'étoiles agonisantes.

*Quel crève-cœur, parfois, que le double jeu d'une étoile aux yeux d'un pauvre homme naviguant entre vie et mort ! Mais les enjeux de son histoire, quand elle sera divulguée, le récompenseront de ses tourments mille fois davantage que toutes les joies récoltées par tous les aventuriers de la Terre ayant misé leur vie sur les tapis de jeux de tous les casinos, pour parler en langage d'aujourd'hui. Celui qui s'impose, à l'heure d'enfin découvrir le dessous des cartes étalées par Aristos Théokratidès et Jésus Evangelista sur le bureau du dictateur Fulgencio Batista. Le fait qu'intervinssent les deniers publics de Cuba changeait peu à l'affaire, puisque ceux-ci se confondaient notoirement aux intérêts privés. Pourtant, à une époque où les moindres dépenses se voyaient soumises à d'impitoyables investigations – non dénuées d'arrière-pensées critiques – dans le monde occidental, cette idée que des fonds importants fussent utilisés d'une manière capricieuse à des fins personnelles risquait de déclencher le courroux des censeurs qui, sans être eux-mêmes des donateurs, savaient toujours mieux que vous comment exercer les bienfaisances. Dans un contexte où les dépossédés mèneraient toujours plus une guerre subtile contre les nantis, n'était-il pas opportun de faire appel à un représentant de cette engance, et*

*de l'inviter à siéger lui aussi dans le conseil d'administration, fût-ce en rendant discrètes les relations avec le maître de l'île ?*

Je l'avais reconnue à sa crinière de lionne, m'étais présenté à elle comme un jaguar. C'est une alliance de nos deux sangs que tu veux ? lui avais-je dit tout bas dans l'oreille tandis que nous cheminions main dans la main vers ma chambre de Naoussa... Bras d'sus bras d'sous dans les nuits d'la vie comme aux jours d'la mort, veux-tu qu'nos yeux toujours s'appartiennent ? Jaguar n'obéissant qu'à elle... Elle n'obéissant qu'à lui... L'un et l'autre dompteur fauve et public au grand cirque d'Habanaguana, nous entretenions de nos corps un feu de joie dont semblait s'être consumé le monde. Au dehors, le chaos glacial de la nuit régnait encore sur Bruxelles, alors qu'une brûlante lumière se percevait pourtant derrière ce voile illusoire. A moins qu'il ne s'agît du feu criant toujours dans la poitrine de l'aède au souvenir de cette femme, feu né du brasier de sa bouche unique, aux lèvres entrouvertes agitées d'un léger tremblement, sa langue alors pareille à une algue rouge. Car en face de notre amour, l'infini c'était peu de choses.

- Tu es dans le fol amour, mon amour ?
- Oui, mon amour, je suis dans l'amour fou.
- L'esprit et l'amour, c'est la même chose ?
- Oui, c'est la même chose.

Il serait plus juste de dire que toutes les voies lactées de l'univers, et la constellation des Pléiades, et cette planète où s'était égarée la semence des galaxies sous forme d'un figuier maudit, que tout cela n'était qu'une infime partie de notre amour.

# Rengaine d'une idole des vitrines

*La chair derrière ma chair, c'est elle qu'il voulait que je lui donne. Quelle importance, puisque vous dormez toujours. Hein, pas seulement ta chair, me disait-il, mais tout ce qu'elle cache au fond d'elle, eh bien je veux que tu me la donnes. Non, jamais aucun homme ne m'a pétri la chair comme il a su le faire sur le pont du yacht de mon père. Mes lèvres écrasées contre le plancher de bois, sous sa main qui m'enfonçait un pouce entre la langue et les dents, je lui donnais ce qu'il voulait je lui prenais ce que... Prenez une statue taillée dans le plus beau marbre de Paros, à l'effigie d'un dictateur des Caraïbes. Quel rapport, demanderez-vous. Rêvez donc un instant que vous ne rêvez pas. Car les choses ont l'avantage d'être ce qu'elles sont. Ce qui n'est ni le cas des hommes ni celui des dieux. Ceux-ci présentent l'inconvénient d'être tout en n'étant pas. Là-dessus se fondent le langage, l'art et toute l'histoire depuis la guerre de Troie. Mais quand ils sont en crise ? Quand un éternel présent partout se répand sous les signes de la technique et de la communication...*

*Pièces de rechange d'un totalitarisme de l'image, nous paradons à l'étalage comme les pom-pom girls du tiroir-caisse. N'avez-vous pas besoin de quelque marchandise Panoptic ou Noé pour trouver le sommeil ? Grâce à nous se disloque toute nécessité de lien logique entre une machine à coudre et un parapluie sur la table de dissection de vos âmes. Les objets seuls parlent à la place de vos angoisses. On n'imagine pas les vertus thérapeutiques des gadgets. Même si notre histoire ne tient pas debout. C'est plutôt sur la tête que nous dansons. Le monde réellement renversé poursuit sa croissance infinie, dont nul n'ignore qu'elle a pour destin le fond de l'abîme. Rien de grave pourtant. Une esthétique de l'anesthésie se chargera d'anéantir la perception du krach : dans le nouveau rêve collectif, il s'agit de faire croire qu'on a touché le fond et qu'il suffit d'un léger appel du pied pour remonter à la surface...*

*Quelle importance, puisque vous dormez toujours.*

*« Entrez donc, Messieurs dames... Entrez dans un songe diurne, une divine féerie... Entrez je vous en prie, nous ne manquons pas de places au grand cirque de l'au-delà... Vous ne serez pas déçus par Eva de Cuba. »*

*C'était l'un des sens de ma délicate ambassade, moi dont le destin d'égérie pouvait déclencher des événements dépassant de beaucoup toutes les intentions initiales. N'étais-je pas maîtresse des passages entre monde réel et monde surnaturel ? Ce me serait jeu facile que d'interpréter à la fois Aurore et Eva. La première était amoureuse d'Abel de Loyola, courtisée par le producteur Jésus Evangelista. La seconde n'aurait guère de peine à séduire un aède rencontré sur la plage de Naoussa. Pouvait-il avoir oublié l'or et le sang des nuages où lui-même et Colomb virent se dresser le château pourvu de deux tours ? N'était-ce d'ailleurs pas dans Adieu Satan qu'avait résonné le son de leurs voix pour présenter à Isabel et Ferdinand le miracle d'un spectacle total ? Un show d'avant l'ère des shows tel que jamais prince chrétien n'en aurait pu concevoir, une mascarade où rutilaient bien sûr tous les ors et pierreries du Grand Khan, mais aussi les meilleurs tigres apprivoisés et singes équilibristes de l'Asie entière, ainsi que ces oiseaux parleurs décrits par Marco Polo, tous prodiges et sortilèges enchanteurs que Colomb serait le premier à exhiber devant la chrétienté, dans la magnificence des orgues et des trompettes, au milieu des banquets et des bals en son honneur que seule pouvait offrir en décor à son cirque une cour impériale. Car – et c'est là qu'une sève habilement distillée dans l'esprit de Colomb jouerait comme un venin pour troubler son beau rêve – il s'agirait bien, avant tout, d'un spectacle de cirque. C'est ce que suggérait le livre de l'aède et qui me fit l'enlever sur cette île des Cyclades, célèbre pour son marbre dans lequel avaient été taillées la Victoire de Samothrace comme la Vénus de Milo...*

Un regard de statue vous traverse les millénaires, quand s'agrègent et se désagrègent des empires conçus dans un marbre dont il ne reste rien. A présent que l'aède était assis là pour l'éternité, que lui importait encore d'aller vers l'avenir ou vers le passé ? Le temps de son histoire s'offrait à lui telle une géographie flottante formée d'archipels dont les îles roulaient les unes sur les autres et changeaient de forme à vue d'œil. Il n'était plus du tout certain que sa rencontre initiale avec Aurore dans les Cyclades précédât le dénouement de leur aventure aux Caraïbes. La première image qu'il conservait d'elle, plus éloignée dans le temps, était celle qui imposait

sa présence avec la plus grande intensité dans l'espace futur. Mais qui pourrait le croire ?

*Si les princes au bal des empires eurent toujours à cœur de divertir leurs peuples par des exhibitions monstrueuses, et même si qui croit leurrer se fait souvent leurrer par son propre leurre, ne convenait-il pas de voir comme un leurre suprême le fait que tous ces leures, oui, ces shows de cirque, ainsi qu'il en était advenu dans l'empire de Rome, se refermaient souvent sur leurs initiateurs comme les mâchoires mêmes des pièges ayant permis d'en capturer les fauves, broyant sans distinction l'esprit simple des foules et la ruse des princes, pour n'en laisser subsister qu'un peu de poussière sur des ruines dont plus tard, peut-être, quelque aède chanterait le destin romantique ?*

*Dans l'or et le sang des nuages Colomb crut donc voir flotter la bannière des Rois catholiques au-dessus d'un château de légende pourvu de deux tours qui se transformeraient en celles d'un complexe industriel du tourisme de luxe avant que ces deux mêmes tours ne s'élèvent bien plus haut dans le ciel pour, toujours sous les yeux du Christophore, se faire encastrier par une paire d'oiseaux métalliques, lesquels épaissiraient encore ces nuages afin que l'explosion provoque un effondrement de verre et de métal ayant pour effet de lancer les armées aux ordres de la Croix gonfler d'or et de sang les nuages par tout l'Orient.*

*Feuille après feuille, tel un grimoire de magicien tourné par le vent dans les branches du figuier tropical, un livre se déroule.*

Advienne que pourra. Finissons-en une fois pour toutes ! L'aède passa sa langue sur ses lèvres desséchées. Elles avaient un goût de mort. Encore un peu de rhum ? Il sentit que, tôt ou tard, un gouffre allait s'ouvrir sous ses pieds, un gouffre qui l'avalerait tout entier. Se trouvait-il toujours au sommet de la Tour, comme il en éprouvait le vertige, alors que toutes les apparences lui disaient que son corps était dans ce café ?

# ***Maiiak***

*LE TEMPS TRAVAILLE POUR CEUX QUI SE PLACENT HORS DU TEMPS.*

*L'espace entier du monde leur est une plage vierge, en un sens qu'ignorent tous les mythmakers de la tour Panoptic.*

*Juan-Luis de Loyola s'approcha du bar où se trouvait, écroulé contre le comptoir, un jeune type aux longs cheveux huileux, visage blafard et grêlé, qui découvrit son incomplète dentition dans un grand rire en tendant une cigarette mal roulée au nouvel arrivant :*

*— Tu veux une taffe ?*

*Loyola déclina l'invitation d'un battement des paupières pour s'adosser au comptoir. Il aurait pu m'apercevoir sans peine, toujours attablé devant mes feuilles, mais préféra scruter les ombres de la fenêtre, où s'imaginaient au loin les lumières de la Tour. « Une vapeur solide, faite de particules désagrégées, stagnait au-dessus de l'eau noire. Comme si les atomes d'un grand corps, celui de l'Empire, s'étaient désintégrés sous l'effet d'une explosion, chair et muscles volatilisés, âme et cœur déchiquetés, sang et entrailles réduits en millions de silences arrachés au squelette qui seul hurlait encore dans l'espace vide. Telle apparaissait la Tour... » Ces phrases de Maiiak II, Loyola pouvait en prendre connaissance à ma table, en cette fin de semaine du printemps 1994. Se projetait-il déjà dix ans plus tard, à l'heure où viendrait à échéance notre contrat ?*

*Près de lui, sur un tabouret, se dandinait une femme plantureuse en pelisse noire à col de fourrure, d'où s'échappaient les volants d'une somptueuse robe de taffetas. Son épais visage fardé gardait le souvenir d'une splendeur évanouie. La matrone détacha ses cheveux retenus par une pince et secoua la tête, libérant une épaisse crinière argentée. D'un bond surprenant, sa croupe se détacha du tabouret :*

*— Allez, c'est l'heure de la dernière danse !*

*— Laisse-moi terminer mon pétard, maugréa le jeune type écroulé sur le comptoir. La femme lui fit écho d'un rire qui tenait du gargouillis et du râle d'amour.*



## Le Jaguëy parle par ma voix.

Juan-Luis de Loyola sent toujours peser sur lui le silence de la nuit.

Il sent cette pénombre englober la ville, celle-ci se resserrer autour de la Tour.

Au coeur de ces anneaux concentriques, ouvre la bouche ainsi qu'un noyé, croit happer l'oxygène, quand ses poumons pompent un liquide aussi noir que les eaux du canal. D'un mouvement brusque, il recrache le vide et se met à tousser tel un qui aurait avalé de travers, porte à sa bouche gluante une main qu'il secoue car une présence vibrante et vrombissante s'est collée à ses lèvres. Tu es encore là, toi ? La mouche reprend son vol et, dans l'étourdissement qui suit, sans que Loyola pût deviner d'où, reviennent les éclats d'un soleil vespéral. Sous les Tropiques, jour et nuit tombent vite. Rouges rayons du crépuscule à travers la paupière des nuages dans la mouche de métal qui le ramenait de l'île. Denses rayons soulignant les chatoiements de la verdure au milieu des plantations brunes, amères visions aperçues lors du grand retour. Finie l'élégance mondaine des robes du soir et des smokings blancs après l'entrée des rebelles dans les rues de La Havane. A présent l'air se fraie un chemin dans ses veines. Son sang ? Une mixture. Pareille à ce café au rhum stagnant encore dans la tasse d'où s'est extrait l'insecte pour lui visiter l'oesophage au moment où sa carcasse crevée n'aspirait qu'à de l'air. Le remords engendre le remords. A cause d'un homme mort ? Il faudrait remonter aux causes, plusieurs années avant la fuite, un certain 26 juillet 1953.

Il t'a fallu la nuit pour vider presque toute la bibine. Bouteille millésimée, hors de prix. Qui pourrait se permettre d'écluser seul un Evangelista 1953 ? Seul n'est pas vraiment le mot, puisqu'une tendre amie s'est invitée à la fête, compagne unique de ton anniversaire d'un demi-siècle. Loyola regrette que les souvenirs ne remontent que par fragments épars, bouffées régurgitées comme des bulles dans la gorge d'un noyé. Ah ! ce qu'il faudrait, ce seraient des souvenirs qui se déroulent tel un film, en une longue, fluide, intemporelle vision de la vie d'avant. Il n'en reste rien de ce film, perdu dans les tréfonds de sa cinémathèque intime. Oubliettes noires comme la nuit qui pèse sur la Tour, sur la ville, sur le monde. Pour égayer cette routine, j'ajoute une dernière larme d'alcool à la mixture noire du matin.

De quoi se tremper l'âme devant l'image de ton père lorsqu'il fut retrouvé pendu à un arbre, le corps criblé de balles, après la nuit du 26 juillet 1953. Sans attendre, commence le festin des mouches. Qui sait, peut-être cette douce amoureuse avait-elle veillé cinquante années dans la poche de ta *guayabera* ? Ne voulant pas pleurer, toute mon attention va sur une mouche des temps jadis qui, depuis des siècles, partage ton ivresse commémorative. Tout au long de la nuit elle était allée, venue qui sait d'où, à son libre gré, disparaissant puis revenant se poser sur le bord de la tasse, indécise quant à l'instant du plongeon. Voyait-elle à rebours le film de cette nuit, comme si les bobines s'en étaient mélangées, non sans que s'y fussent intercalées des séquences remontant à l'aube du monde ? Sans se l'avouer, Loyola préférerait depuis toujours oublier son enfance par commodité. Toutes les allusions

politiques à la révolution cubaine, il valait mieux ne pas les faire devant lui. Cela l'arrangeait bien d'un côté, le travaillait de l'autre. En sorte que, voici déjà plus d'un quart de siècle, sitôt l'Organisation dissoute, il avait quitté l'activisme idéologique pour entrer au service de la Panoptic. N'était-ce pas l'oubli du plus lointain passé qui l'avait en quelque sorte sauvé ? Tout devenait simple, il suffisait de gravir les étages de la réussite sociale, sans trop se casser la tête... Et, pour parvenir au sommet de la Tour, nos théories critiques les plus radicales ne furent-elles pas un précieux viatique ? C'est, bien sûr, grâce à l'artifice d'une vision marxiste idéale, à laquelle contrevenaient toutes les révolutions réelles, que nos systèmes occidentaux purent prendre en tenaille l'adversaire bureaucratique avant de le terrasser. Ce qu'avait tenté d'exprimer dans ses brochures ce brave Anatole, à jamais englouti dans les tourbillons de son enfance africaine... Combien de conséquences, encore incalculables, à la désorientation d'un monde où la rose des vents s'est engouffrée dans le seul Occident ! Ce pays lui-même, la Belgique, bientôt disloqué, comme s'il n'avait jamais existé... La région de sa capitale, promise au destin supranational exigé par la tour Panoptic. Mais qui se pose encore de telles questions, ma brave petite mouche ? Cela est parce que ça doit être et ça doit être parce que cela est. Toi-même, te souviens-tu de ton enfance ? Je t'avoue pour ma part que de la sienne, dans la province orientale d'une île au-delà du couchant, Loyola conserve le squelette, mais que tout le reste s'est évanoui. Jamais il n'a voulu soulever un coin du voile sur ce qui entourait cette maigre ossature de mémoire. A peine, quelquefois, le temps d'imaginer les visages de son père et de sa mère, avant de tout laisser retomber. Pourquoi risquer de perdre l'équilibre instable dans lequel on s'est installé ? Mais quand même, l'Orient, tout ce feu et ce sang sur le vaste Orient, quand nul ne sait plus ce qu'est un soleil levant... Ce voyage vers les étoiles de la belle amour humaine, que nous avions en rêve pour unique bagage de nos vingt ans ? Adieu soleil ! Après nous les mouches... L'univers entier devenu stérile comme le figuier maudit des Ecritures...

***« N'ayez pas peur, Messieurs-dames, laissez-vous divertir par nos champions de haut vol capables de toutes les prouesses, de toutes les acrobaties rien que pour vous divertir ! »***

# Maiiak

## *ILS PRODUISIRENT ENSEMBLE*

*Un confus grognement, leurs deux silhouettes entamant un pas de danse au milieu de l'espace désert. Elle devait avoir le triple de son âge, même si l'obésité rendait son visage plus lisse que celui du jeune type, enfoui dans les seins de la femme qui gloussait de plaisir. D'une inquiétante beauté rehaussée par ce qui paraissait une perruque argentée du Grand Siècle, et par un maquillage de fête foraine, elle sourit à Juan-Luis de Loyola puis marmonna quelque chose dans la tignasse clairsemée de son compagnon. Un long moment leurs deux corps enlacés formèrent un bloc d'amoureuse angoisse immobile, que brisa le cri d'un coq bondi sur le comptoir. Loyola n'en fut pas plus stupéfait que par la voix machinale du patron :*

*— C'est l'heure du dernier tram, bébé veut son dodo.*

*Le couple parut se réveiller en sursaut. D'un seul geste la femme saisit le coq par les pattes et le brandit à bout de bras comme une torche qu'elle se posa sur la tête. L'animal battit des ailes, ses prunelles fixes n'indiquant aucune envie de quitter son nouveau perchoir. Une flamme parut la couronner tandis qu'elle relevait ses jupes fendues jusqu'aux cuisses, passant les mains le long de son buste en faisant pression sur sa poitrine, tout en mimant des baisers gourmands lancés à la cantonade. Outre le jeune type qui s'était délivré de son étreinte, et le patron invisible, il n'y avait que Loyola pour témoin de la scène. Sous l'excentrique pelisse à fourrure, les longs volants de taffetas découvrirent une paire de bottines haut lacées, dont elle se mit à marteler le sol de ses talons, dans un mouvement rythmé de la croupe qui se dirigea vers ma table. Son corps et son visage, sa tenue théâtrale et sa perruque surplombée par le volatile frémissaient encore de la danse improvisée quand elle se pencha vers moi. Je vis dans ses yeux verts se soulever jusqu'aux nuages une vague d'autrefois :*

*— Vous devez avoir la voix qu'il faut pour parler au nom de l'océan, prononça-t-elle en laissant traîner son accent grec.*

# Rengaine d'une idole des vitrines

*J'ouvre et je ferme les yeux d'un masque mystérieux.*

*De mon point de vue tous les temps se confondent, un château de légende il y a cinq cents ans s'écroule sous l'effet des avions depuis l'empire de Rome toujours le même cirque de ces tours car le temps travaille pour ceux qui se placent hors du temps...*

*J'étais dans le café déguisée en matrone avec cette perruque d'un autre âge et je frappais du talon sur le sol vous pensez bien pour moi dix ans vingt ans quelle différence, puisqu'il avait la voix pour parler au nom de l'océan. Cette nuit fantastique, je vous l'assure, est éternelle dans le scintillement des Pléiades, lucioles qu'il fait jaillir de son esprit, venues des profondeurs les plus obscures de vos âmes, toutes ces pensées faisant croire qu'on n'est plus sur la terre mais au pays des songes, un étrange royaume où les choses les plus invraisemblables peuvent paraître familières...*

*Je suis pourtant toujours dans ma boutique à voir défiler sur le pont la procession des mannequins aux figures de cire et des épouvantails aux têtes vides sous leurs armures en fer blanc venus des rebuts du théâtre de la Monnaie. Ce polichinelle à la moustache noire enlace un buste de mode aux seins ronds décolletés dans l'entonnoir de son corsage, l'un et l'autre pleins d'un atroce désir terrestre, la poudre sur leurs joues s'enflammant aux lueurs de ma vitrine. Près d'eux s'agglutine une foule d'yeux triangulaires aux longs cils sur leurs piquets de bois qui incitent à la révolte un foulard de soie rouge autour du cou, leurs mains tournées à l'envers au bout de bras incompréhensiblement tordus levées au ciel en serrant le poing, leurs jambes en plastic regardant du pied vers l'arrière mais toujours en cadence, personnages d'on ne sait plus quel auteur, à la fois vivants et sans vie, dont Loyola lui-même serait incapable de dire s'il est plus réel qu'eux, parfaites illusions de réalité, somnambules grouillant à la place des humains dans l'ombre d'une ville où plane la parole du phénix.*

# *P*arole du *P*hénix

*Ôter la vie à une personne : l'aube d'un jour nouveau.*

*Avais-je moi-même dormi ? Soudain les sirènes ont hurlé dans la nuit que traversaient des lueurs bleues de gyrophares sur le quai du canal jusqu'à l'autre rive de l'Atlantique, avant qu'enfin ne retentît le chant du coq. Six heures de retard. Je viens de percevoir une série de signes, démoniaques ou divins, dont la survenue paralyse mes ailes au moment de l'envol. Un dieu qui me gouverne organise des vagabondages pouvant faire croire à l'hallucination dont souffrirait un écrivain condamné à entendre son chant répercuté, depuis les mandibules d'une mouche en passant par le bec de ce coq inconnu jusqu'aux chevelures des Pléiades, par toutes les voix de l'univers. C'est le risque à courir quand on niche dans les branches du Jaguëy. Des visions terribles s'emparent de vos pupilles, qui vous font voir l'océan comme Homère et le moindre canal avec les yeux de Joyce. Ivre de rêve et d'intuition, vous planez inconscient sur les eaux de l'abîme, traversé par la foudre qui pénètre cet homme écroulé dans sa nuit tandis que midi sonne à la bourse de Londres.*

*Loyola sous nos yeux se dédouble de son dernier étage à la fenêtre d'un café, puis il se déquadruple et multiplie tant les identités, chacune incarnant un personnage privé de raison, qu'il ne peut plus savoir au juste s'il se trouve à Bruxelles en train de revoir l'île où s'étaient connus son père et sa mère, ou dans les Caraïbes rêvant à la capitale d'Europe.*

*Ôter la vie à une personne : il en était sûr, ce devait être l'aube d'un jour nouveau de sa vie. Ne faisait guère plus de doute à ses yeux le fait qu'il ne sût au juste qui ou quoi l'avait agi au cours de cette nuit. Même sa présence bien réelle, en chair et en os mais les yeux toujours clos, écroulé nu contre le lavabo d'une salle d'eau jouxtant son bureau : en a-t-il pleine conscience ? Il ne voit pas la pièce aux marbres et carrelages immaculés. Se massant les cheveux, Loyola se souvient de son corps. L'idée de l'eau le fait grimacer. De quoi faut-il encore se nettoyer ? Il lui semble sentir la même odeur de mort émanant de millions de salles de bain toutes pareilles dans cette ville. Ce pauvre vaurien, là-bas, du côté du canal. Bon débarras. Une triste affaire enfin réglée. Dans le marché mondialisé, la seule marchandise privée de valeur n'est-elle pas celle de l'aède ? Mais un frisson le traverse. On tue quelqu'un. S'il en réchappe,*

*n'est-ce pas un peu vexant ? La curiosité vous traverse d'aller y voir de près, ne fût-ce que pour comprendre. Surtout si l'on avait l'ambition d'exploiter ce meurtre comme prétexte d'un roman. L'assassin qui a vu s'annuler son coup doit diligenter une enquête rapide, efficace et discrète autrement plus complexe que toutes celles de la police, même si celle-ci délègue d'aussi prestigieux inspecteurs qu'Homère et Joyce en personne. Où en sont-ils de leur travail ? Au rythme où vont les choses, on se demande bien quand sera bouclé ce roman. Voilà pourquoi Loyola commit l'erreur de se diriger vers ce qu'on nomme d'ordinaire les lieux du crime. La traversée du pont, l'autre rive. Plusieurs fâcheux témoins, même si peu crédibles. De quoi réduire quand même à néant tout alibi. Et puis, quel alibi ? Le témoignage d'une mouche ? Déjà ces circonstances n'étaient guère faciles à traiter. Si l'on y ajoutait plusieurs facteurs psychologiques liés à la singularité des personnages en jeu ( de quoi donc avait-il l'air, ce mort ? ), toutes les conditions se trouvaient réunies pour obtenir le contraire de ce que devrait produire un véritable mythmaker de la dreamsociety. Si Jésus Evangelista croyait pouvoir exiger qu'une firme comme la Panoptic ait une dimension mythologique ( l'Odyssée revue et corrigée par nos ordinateurs ), comment lui expliquer qu'un Juan-Luis de Loyola, gourou du Storytelling Management, ait pu être bluffé par cet aède ? Quel sens à prôner le narrative turn comme instrument de contrôle du monde, si votre scénario vous claque entre les mains ? En conséquence, pourquoi ne pas avoir confié tout ce travail à quelque sbire ? Le cours du cadavre n'était-il pas au plus bas de toute l'histoire humaine ? Plus bas que n'importe quelle monnaie de singe... D'une autre région de son crâne, lui parviennent alors les dernières fluctuations à la hausse du rouble.*

*Puis il ouvre les yeux, se voit dans le miroir.*

*Tout à l'heure - il s'en rappelle à présent -, tout à l'heure ( quelle heure ? ), n'a-t-il pas quitté ces hauteurs pour s'en aller vagabonder dans les parages d'un autre miroir ? Non, cela n'avait aucun rapport avec le crime. De l'autre côté du pont, l'odeur d'essence et de bitume lui était parue différente. Une rafale de vent froid soudain qui se transforme en souffle chaud. Quelque chose avait changé dans l'air, mais quoi ? Son veston, passé sur la chemise, il se souvenait de l'avoir ôté pour le suspendre négligemment à un doigt derrière son épaule. Tout à coup la vie prenait saveur inhabituelle. Une touffeur étrange imprégnait l'atmosphère, humectant sa guayabera d'une sueur qui n'avait rien de désagréable, comme si quelque légèreté nouvelle rendait acceptable une hausse de la pression barométrique. Ce n'était pas lui, mais un autre. Les sons, les parfums, les couleurs paraissaient transformés, comme il peut*

arriver dans les songes. Pour se convaincre de la réalité, Loyola se souvient d'avoir sorti un mégot de l'étui qui dépassait de la poche de sa chemise ainsi que son briquet, qu'il actionna en vain. Désespéré, il s'était retourné vers la Tour. Cigare éteint au bec, il tenta nerveusement de faire fonctionner le mécanisme sans qu'une flamme jaillît. Finalement, c'étaient des créatures irréelles, comme venues de son île natale, qui avaient mis le feu à son havane. Là-haut, l'argent venait de nulle part et repartait vers nulle part, tel un fluide circulant plus vite que la lumière. Il vous donnait, ce fluide, la possibilité d'allumer des incendies d'un bout à l'autre de la planète en misant sur le rouble, mais il n'était pas maître d'un briquet. Mandarinas... Mandarinas... A tres por un peso mandarinas... entendit-il crier derrière son dos, voyant un type hilare le saluer en poussant une brouette pleine de mandarines vers l'autre côté du pont.

Loyola se regardait toujours dans le miroir. Ce n'était guère la grande forme, à en juger par les graphiques en zigzags rouges clignotant sur un écran à côté du lavabo. Ses pieds nus étaient posés sur la plaque sensible, grâce à quoi s'affichaient température, poids, rythme cardiaque, tension artérielle ainsi que pilules à prendre et programmes conseillés sur les diverses chaînes pour toute la journée, depuis la fusion de la firme Panoptic et de la société Noé. Il se passa la tête sous l'eau froide et se coiffa du peigne à cinq doigts. Le gris pendant la nuit avait pris un net avantage sur le noir de sa courte barbe, même si dans la chevelure continuait de résister le sang méridiotropical de son père et de sa mère. Ses yeux se plissèrent en voyant deux graphiques s'alarmer. Hausse du pouls, baisse de tension. N'en avait-il pas marre de tous ces écrans ? Il se revit pleurant courbé sur le parapet du canal, dans la même position qu'ici contre ce lavabo. Pour la première fois, depuis quelle éternité, s'abandonnait-il à de tels sanglots ? De nouveau les images défilent, un coup de feu, à peine une lueur d'incrédulité dans le regard du pauvre type, une affaire vieille d'un demi-siècle. Rien d'autre qu'un plongeon, ni cris ni appels aux fenêtres, une de ces choses de la nuit, banales comme le cri d'un coq.

Ces images en lui se mêlaient tandis qu'il était peut-être encore à errer sur le pont vers l'autre rive, à moins qu'il n'eût regagné son poste d'observation devant l'immense fenêtre au dernier étage d'une tour de verre. Il n'était même pas exclu qu'il fût aussi toujours, entre sommeil et veille, installé derrière la vitre d'un café donnant sur le canal, abîmé dans la contemplation des vagues s'écrasant avec le fracas d'une marée contre un quai désert, où son propre corps venait de s'échouer entre vie et mort.

## Dits de la chevelure des Pléiades

*Si l'on opérât une coupe dans la mémoire de cette planète, il se découvrirait que mes racines prennent source en son noyau de feu liquide, vieux de cinq milliards de rondes autour d'un soleil n'ayant cessé de rayonner du même feu jusqu'à ce jour. Cinq cent millions d'années seules sont accessibles à la science des hommes grâce aux traces fossiles écrites en ce livre sphérique. Ma sève issue du magma central n'a cessé de se frayer une voie vers la lumière, pour percer l'écorce de la Terre vers l'ère dite secondaire. A cette époque règnent les grands reptiles et prend son vol depuis mes branches la première créature ailée, personnages initiaux d'une histoire où surgira la déesse Habanaguana dès que ma cime, ayant capté la foudre, verra celle-ci promenée par quelque poète guerrier tel un glaive jailli du ciel. Mes racines se souviennent comme si c'était hier des continents mis en voyage par la danse des plaques tectoniques et de l'arc des Antilles se soulevant en sorte que mon tronc lui-même dérive du jardin des origines à cette île d'où je vous parle. Dans le cours d'une si périlleuse errance, deux orages ont menacé de mort mon aventure davantage que tous les obstacles géologiques, par l'effet de coups de tonnerre dus à des causes historiques : ils datent l'un de cinq cent, l'autre de cinquante ans et sont ce dont je tente, peut-être en vain, de vous faire le récit. N'avez-vous rien aperçu ? Juste à l'instant, l'espace d'un éclair, il a fait clair comme en plein jour pour nos personnages toujours plongés dans leur nuit cataleptique. Bien qu'aucun fracas ne se fût entendre, un flash vient d'illuminer le ciel provoqué par une décharge électrique aussitôt calmée, bref sursaut dans le sommeil de Jupiter. A cette intense lumière, l'aède et Juan-Luis de Loyola virent puis oublièrent ce qu'ils avaient capté. Le signe pourtant devait s'enregistrer au zodiaque d'une mémoire antérieure, pareil à la grande roulette ayant fait rouler la boule sur le numéro d'où surgirait l'univers. C'est une explosion des laves nucléaires que ma sève a ressentie. Comme ce jour d'octobre 1492. Comme la*



*veille du 26 juillet 1953. Alors, brusquement, tout l'espace entre les temps s'emplit d'un carnaval à vous faire jaillir de mes branches une jeune femme blonde quasi nue dans sa peau noire au milieu des danseurs et musiciens nègres voltigeant par bonds fous sous les foudres de l'Olympe déguisés en dieux de la mer avec leurs instruments de cuivre leurs guitares et leurs bongos pareils à des tridents, chacun mimant quelque monstre marin des profondeurs attiré par la chair d'un oiseau de feu qui s'envolerait à la cime du Jaguëy.*

Loyola se bouche les oreilles. Où suis-je encore ? Quel mois, quelle année, quel siècle ? Peut-être me suis-je réveillé dans un lieu, dans un temps différents de ceux où je m'étais endormi ? L'aveuglement des yeux partout qui voient sans voir, quand il s'agit toujours d'une double traversée du miroir ! Quelque chose comme la chose même, l'invisible noyau de l'être collectif a explosé. Des cris montent en spirales rouges depuis le fond des abîmes jusqu'au sommet de la tour Panoptique. Je perçois l'ordinaire inversion des choses humaines où, à la différence du fruit, la pulpe vive se trouve prisonnière d'une gangue ayant la consistance du noyau. L'image qu'avait coutume d'employer Anatole me revient, celle de cet instrument de torture médiéval qu'on nommait Vierge de Nuremberg, pour dire le supplice d'un être enfermé vif dans un cercueil à clous pointés vers l'intérieur. Toutes les parolotes entre les hommes étaient un tel cercueil, il ne pouvait s'en échapper que des cris. Ces cris qu'avec mon vieux pote nous avions coutume de pousser face au canal, comme un défi à toutes les cultures civilisées. Ce monde manque de feu ! On va vous en donner ! crient des milliers de petits diables en baskets et casquettes à visière de travers, Vu kya + d'cheminé sakré, comme il est mort le puits de la source profonde et on a tous le gosier sec, on crève de soif, sûr qu'on manque d'eau comme de feu sur cette boule de malheur !

# *Voix de Lazare*

*Cinq milliards de rondes autour du soleil pour la matière terrestre ; cinq millions de rondes pour que l'esprit du feu soit capté par les premiers hominidés ; cinq mille rondes pour les voir déployer quelques cités civilisées ; cinq cent rondes pour que les cités les plus civilisées de ces hominidés s'avisent du fait que la matière terrestre est aussi ronde que leur crâne. Cinquante ans pour unifier le marché planétaire en scindant les cerveaux grâce aux magies de la physique et de la chimie. Cinquante rondes, non plus du soleil mais de la lune, devaient s'écouler depuis la nuit fatidique du 16 juin 2004 pour que je quitte la scène du monde ce 12 mars 2008, moi Lazare Ponticelli, dernier poilu de la Der des Ders, né le 7 décembre 1897, ayant donc fréquenté trois siècles pour voir à nouveau les agiotages de quelques mercantis semer les terreurs de la guerre d'un continent à l'autre sur la sphère entière et ravager le cœur de chaque cité civilisée. S'engraisser de la chair d'autrui : c'est la loi d'un globe où les bannières blanches à croix rouges vont à nouveau se déployer. Pas d'autre choix pour leur croisade que de pointer les canons vers cette Colchide, au fond de la mer Noire, où se voit en miroir le jardin des Hespérides. Celui des paradis fiscaux nichés aux Caraïbes. Abîmez-vous dans ce mirage ! Le glaive de l'ange comme un éclair foudroie les villes d'Orient, les flammes crachées par le dragon embrasent les cités d'Occident. Pressurer la planète en lui volant la substantifique part de son travail, puis en lui en revendant le produit, non sans un juteux surprofit : c'est ainsi que s'élèvent les Tours de la finance. N'en finissent-elles pas de s'écrouler ? Pendant la crise, pillages, carnages, esclavages continuent leur apostolat... On nous disait depuis des siècles qu'il était fou de ne pas respecter la loi divine, mais ne serait-il pas plus fou de lui obéir aujourd'hui qu'elle est devenue celle du zéro absolu ?*

# **Maiiak**

## ***JE VIS SE SOULEVER JUSQU'ÀUX NUAGES***

*Une autre vague peuplée de tombes et de monuments énigmatiques, une vague venue d'avant les temps mythiques pour déferler au-delà des temps historiques, une vague formée au cœur des tempêtes atlantiques et qui prenait son élan vers la capitale d'Europe.*

*Comment Juan-Luis de Loyola pourrait-il accepter pour son roman, même dans dix ans, la vision de sa mère obèse telle qu'elle s'offrit à moi cette fin de semaine du printemps 1994, la masse adipeuse de seins dont il n'avait pas connu le goût roulant sous une gaze noire, striés de fines veinules mauves jusqu'à l'ombre des mamelons ? Les ailes du coq s'étaient transformée en milliers de papillons traversant les miroirs du temps lorsque ses lèvres s'ouvrirent d'un sourire humide pour me dire :*

*— Vous devez avoir la voix qu'il faut pour parler au nom de l'océan. Depuis le sommet de la Tour il pouvait lui-même voir la prochaine vague aller son chemin d'Ouest en Est en sachant que rien ne pourrait s'opposer à elle, si ce n'était cette falaise de verre où il était à mille mètres d'altitude. La vague aurait tout loisir d'attaquer la Tour de plein fouet pour exploser en millions de papillons dont le vol passerait au-dessus du dernier étage avant de repartir en sens inverse et de heurter la suivante, milliards d'âmes des morts dont les ailes repartiraient à l'assaut, jusqu'à ce que la base de métal et de béton se creuse d'immenses gouffres où bouillonnerait une écume en colère, avant que ne se détache l'immense bloc du dernier étage, qui emporterait Loyola dans les flots avec son ordinateur portable où dans dix ans s'écriront ces mots traversant l'esprit d'un homme qui serait mort d'avoir voulu vivre en paix dans la société des hommes.*

Cet homme avait cultivé une tradition sacrée. Celle de la seconde naissance, inséparable d'îles à découvrir au-delà de la mort.

*« Alas nacer vi en los hombros  
De las mujeres hermosas  
Y salir de los escombros  
Volando las mariposas »*

José MARTI

# *Rien ne va plus*

Voici qu'approche l'issue d'un duel de carnaval entre le personnage olympien chutant depuis le sommet de sa Tour et le personnage infernal émergé du canal. Au plus profond de l'abîme, c'est peut-être un amour insensé qui a sauvé l'homme le plus riche du monde en toutes espèces de dénuements. Pour avoir dérobé le feu du ciel et de l'enfer, cet atlante à la manque fut frappé par une balle perdue. Ne s'était-il pas, en quelque sorte, lui-même condamné à mort ? Juste châtiment d'une vie qui se maintint toujours dans les royaumes défendus de la magie. Mais il eût fallu que ce fût un crime parfait, et ce l'était, jusqu'à son retour à la vie. Ne le devait-il pas à celle qui lui renvoyait sa propre image infiniment lointaine ? Encore n'avait-il pas fini de périr.

*( A nouveau retentit Aurore, moulée dans la voix d'Eva, parmi les sonorités rouges de l'orchestre jouant quelque mambo pour une série de danseuses à plumes disposées en étoile sur la piste du cabaret. )*

L'aède ne put en croire ses yeux. Ce fut une acmé visuelle, un orgasme intellectuel sur le point de produire une éjaculation mentale de toutes les sèves accumulées par sa copulation dans un miroir derrière le comptoir du bar. Elle était là, son regard vert au fond du sien, prête à bondir de l'arbre, débordant de luxure en maillot de scène rouge au milieu d'un bruyant music-hall d'anges et de démons. Qui sait si ce jeu de miroir entre les

espaces et les temps ne se jouait pas pour lui dans un au-delà du canal dont la focale était à jamais l'image d'Eva ?

*( Au temple mondial du jeu prostitué, leur projet se mettait en place, grâce à l'appui du dictateur Batista. Sept pays au moins se disputaient l'honneur d'avoir accueilli la naissance de sir Jésus Evangelista. Si lignes aériennes, banques et chaînes d'hôtel étaient son gagne-pain, il se voulait par plaisir le roi mondial du rhum et des armes, de la chair fraîche et du jeu, de l'opium et du tabac. Tous les territoires à la frontière entre les mondes, que contrôlaient jadis les religions. C'était le continent de l'âme humaine qu'il s'agissait de conquérir. )*

Qui sait si l'aède n'avait pas placé là cette infinie puissance de feu qui jadis en Occident fit lever des archanges par-dessus les dragons des cathédrales, puissance fossile combustibilisée par le marché mondial et son joyeux carnaval ? Oui, l'aède avait eu foi d'amour jusqu'au scandale. Entre une femme et lui l'âme s'était rendue visible, qui lui apparaissait toujours dans la buée du miroir où le monde flambait. Dehors, une pyrotechnie jupitérienne emplissait le ciel de zébrures argentées. Comme il arrive en temps d'orage, de perturbations électriques et d'éclairs crépitants, peut-être fut-il soudain pris d'hallucinations ? Nageait-il encore au fond du canal qui s'embrase ?

*( Territoires promis à s'enflammer de guerres en tout genre, elles-mêmes sources de juteux profits, qu'il encaisserait par simple plaisir car ce ne serait pas là son gagne-pain. Aristos Théokratidès n'était pas en reste quant aux légendes circulant sur ses origines, mais sa flotte pétrolière à elle seule attestait qu'il était grec. L'un et l'autre avaient réussi l'exploit de vendre à Cuba du tabac cultivé dans les Balkans, faisant valoir l'attrait subtil des parfums orientaux. Qui, mieux que ces deux hommes, pouvait-il être élu par le destin pour mener à bien ce projet, s'il était vrai qu'en eux se réincarnaient, à cinq siècles de distance, le trésorier juif d'Isabel et l'aventurier de Paros ayant soufflé à Colomb l'idée des Iles fortunées ? )*

L'homme qui était mort se rinça le gosier. Le feu et l'eau... L'eau de feu... Comment se retenir à quoi d'autre ? Je ne sais ce qu'on a mis dans mon alcool, mais j'ai l'impression certaine, en pleine ébullition du monde, que l'on frappe à la vitre d'une manière insistante et précipitée. Tous mes esprits se préparaient pour le carnaval de Santiago, qui aurait lieu le lendemain. Soudain la porte du café s'ouvre, livrant passage à deux hommes en

uniformes de police, un grand maigre à lunettes et un petit chauve à la barbe antique, entourés d'une pagaille de jeunes à peaux noires ou basanées criant à l'unisson *Les masques ! les masques !* Je suis comme eux, diable enfui de l'enfer des hommes, quand je les vois griller des monceaux de bagnoles rien que pour se désaltérer l'âme et se réchauffer le cœur. Jadis il y en avait, tel cet Icare en chute libre, qui croyaient voir sous les pavés la plage ! Parmi tous les cadavres métalliques, au milieu du bûcher tourbillonnant, j'aperçois une superbe Jaguar dont les cendres renaissent en monstre végétal des îles caraïbes appelé Jaguëy...

*( La soirée commençait par un dîner au champagne, au cours duquel jouait un quatuor à cordes. Rien que de très civilisé sur cette île hantée par la sauvagerie. Vers la fin du repas, les valets découvrirent une roulette spéciale où tous les numéros faisaient gagner la banque, le zéro seul permettant d'emporter un lot exclusif, qui avait nom Eva. Passèrent les silhouettes costumées, élégamment grimées, figées dans leurs souriantes grimaces autour de la table où les mises s'accumulaient. La roue tournait, mais le numéro d'Eva ne sortait pas. Soudain la voici qui monte sur le tapis de la roulette, apostrophe les hommes en présence, et bouleverse les règles du jeu. Elle fait voler tous les jetons de ses pieds nus, criant qu'elle appartiendrait à qui miserait plutôt sur le numéro 26. La plupart des invités s'étaient dirigés vers un bar animé par une grappe de girls exotiques. Enfin, la boule s'arrête sur le zéro. Dans un déferlement des cuivres, chacun se rue vers la salle du cabaret pour entendre un roulement de batteries annoncer le saut de l'ange d'Eva propulsée depuis le tremplin d'un plateau tenu à bout de bras par les danseuse folkloriques, avant qu'un homme jeune et de belle prestance ne la recueille ainsi qu'un oiseau sur ses épaules, tournant son habit de lumière avec son plus séduisant sourire vers les deux maîtres des lieux, dont l'éclat de rire à cet instant scellait le contrat, tandis que dans la baie vitrée frémissaient d'incrédulité les branches du Jaguëy. )*

Faudra-t-il que je raconte l'histoire qui seule permettrait de comprendre comment on en est arrivé là ? Les maîtres du commerce triangulaire et de la traite négrière ne pouvaient-ils imaginer que la marchandise à peau noire enfournée dans leurs cales exploserait un jour au cœur de leur propre système ? Que je dise ma rencontre sur un rivage d'avant les temps avec Eva, la mère de Loyola ? Qui croirait que ce fût il y a cinquante, comme il y a cinq cents ans ?

*( Tout cri vient de l'abîme et c'est toujours le même contrat de sang qui se joue depuis Colomb. Quel jeu croyez-vous jouer ? criait Aurore déguisée en Eva. Oui, je joue double jeu ! hurlerait-elle au visage de Batista. Car elle savait qu'un nouveau pacte pour la possession des âmes allait être signé ce soir-là dans le casino de Baracoa. )*

La mort ne remet rien au lendemain. Etait-ce pourquoi cette nuit n'en finissait pas ? N'y aurait-il plus jamais de demain dans un monde où il fallait habiter l'Olympe, simplement pour échapper aux géhennes et déluges de la vie quotidienne ? Un Olympe démocratique, ouvert à la convoitise de la majeure part des populations occidentales, accessible aux détenteurs d'un passeport estampillé par les chancelleries de la Grande Mascarade ; un Olympe vouant aux ombres de l'Hadès presque toute l'humanité. L'homme but une gorgée de rhum et déposa son verre sur la table du café. Dans la vitre noire, le canal étalait son miroir plein de la face renversée d'un arbre dont la chevelure se mêlait à celle d'une femme pour converser avec les eaux d'un autre monde. Il n'y a pas d'autre miroir et je ne sais plus de quoi j'ai l'air, en cette veille du 26 juillet 1953, ayant franchi l'océan avec elle sur le yacht blanc de son père.

***« C'est le moment, c'est l'instant ! Pour la première fois, venez donc applaudir le numéro sensationnel imaginé par notre arbre magique ! »***

---

## **Dits de la chevelure des Pléiades**

*Je n'ai rien oublié de la veille du 26 juillet 1953.*

*Chacune de mes feuilles se souvient de ces danseuses parées de plumes qui ouvraient le spectacle sur un podium dressé au milieu de la salle tapissée de miroirs jusqu'au plafond. Mes branches ne distinguent d'abord, dans leur effort pour se souvenir, qu'une énorme table autour de laquelle ont pris place les maîtres de la cérémonie. J'épie leurs mouvements derrière un nuage de fumée, remarquant que chacun des quatre personnages porte une bague en signe de reconnaissance. Un saphir étoilé à l'auriculaire. Au-dessus de la table se dégage le fumet d'un plat incroyable, qu'ils auraient nommé leur ajiaco s'ils avaient été là pour s'intéresser à la culture des emplumés dont un cimetière jadis occupait la place où s'érigait le casino. Mille hôtels en file indienne, sur une route imaginaire en arc de cercle menant de Santiago à Baracoa, contournant les derniers contreforts orientaux de la Sierra Maestra, dont mes racines ont connu les plissements à l'ère du mésozoïque. Une route imaginaire qui regorgeait de profits, de pouvoirs et de dilapidations inconcevables. Il y avait donc bien sûr du cadavre humain parmi les ingrédients de cet ajiaco, sur une île qui se peuplait alors chaque nuit de corps sans yeux, sans ongles, souvent sans langue, retrouvés pendus à mes branches au matin. Comme chaque jour gisent aujourd'hui, par grappes de mille, des populations entières massacrées par la tronçonneuse économique. Tout est gravé dans les anneaux concentriques de ma propre chair, jusqu'au moindre détail. Pour nouveau qu'il soit, mon tronc n'a pas la bosse des langues et ce soir-là je dois faire un effort car c'est dans un autre idiome que vont leurs conversations, relatives à des gens plus sanguinaires qu'Al Capone, celui-ci ne mélangeant tout de même pas de la viande humaine à celle qu'on donnait alors aux lions dans le zoo de Guantánamo. La célèbre baie pour touristes faisait partie de l'arc de cercle, j'entends donc prononcer les noms de Nat King Cole et de Frank Sinatra, d'Ava Gardner et de Marilyn Monroe. Toutes les familles américaines établies dans l'île sont représentées aux tables voisines, chacune devant allégeance au cénacle d'honneur installé devant le podium, où fesses et seins des danseuses à plumes continuent de trembler aux rythmes du mambo et du cha-cha-cha. Soudain les corps se*



*figent, la musique a semblé s'évanouir dans les miroirs et je vois suspendre son geste, un bras toujours levé par-dessus les têtes, un jeune mulâtre au sourire canaille dont le smoking blanc ne cessait de virevolter entre les tables. Plusieurs flashes illuminent l'entrée de la salle, au moment où se met au garde à vous la muraille d'hommes en armes postée sur le seuil. C'est là que je me dresse, à deux pas de la baie vitrée. Mes branches forment une arche d'honneur sous laquelle passe un cortège d'uniformes tandis que retentit l'hymne national. Toute la salle se lève à l'injonction de l'orchestre, sauf les quatre occupants de la table devant le podium, d'où s'égaillent vers les coulisses des hanches créoles ne s'accordant guère à la cadence militaire. Ils continuent de fumer un verre à la main, ne se donnant pas la peine d'interrompre une conversation qui a l'air sérieuse, les quatre hommes vers qui se dirige le principal uniforme de son pas décidé. L'un, petit et râblé, est vêtu d'un costume de luxe manifestant qu'il ne lui faut pas consentir trop d'efforts pour dégager une allure aristocratique, en quoi le sert la crinière argentée qu'il ébouriffe en ôtant ses épaisses lunettes noires. Aristos Théokratidès découvre des yeux songeurs derrière ses paupières mi-closes quand il se tourne vers Jésus Evangelista. Grand et efflanqué, coiffé d'une couronne de cheveux blancs, ce dernier nage dans des habits dépareillés qui auraient pu sortir de n'importe quel bazar oriental. Au rythme de l'hymne officiel, j'observe l'uniforme ( ai-je dit qu'il était immaculé ? ) poursuivre sa marche cadencée vers une table ne semblant pas s'être aperçue de sa présence, où Sacha Bielinski fait figure de l'employé ne payant pas de mine tandis qu'Abel de Loyola joue à l'acteur de cinéma venant d'hypnotiser la foule de sa prestance, lui le roi des nuits havanaises, avant de regagner sa place. La progression de l'uniforme tient à présent plutôt du surplace effectué par un zélé militaire à la parade, le regard fixe, attendant les ordres en lorgnant vers une tribune où l'Etat-major n'a pas encore statué sur la suite à donner au défilé, ce qui l'autorise peut-être, comme font en pareil cas bien des maîtres d'hôtel, voire de simples garçons de café, à enregistrer quelques observations précieuses relatives aux coutumes nouvelles dans le haut commandement des armées. Car la question des mœurs est cruciale dans cette guerre pour le contrôle des cabarets, des casinos et des bordels sur l'île du Diable. Pour son apparence, note ainsi l'uniforme, le financier levantin paraît avoir suivi une stratégie inverse de celle empruntée par l'ancien réfugié d'Asie mineure. Qu'il croie pouvoir*

s'en remettre à une allure princière ou qu'il mise plutôt sur le négligé savant d'une tenue populaire afin de maintenir l'adversaire en respect, le patron de la Panoptic arbore veste et pantalon de toile, et n'est visiblement chaussé que de sandales. Alors, comme si l'Etat-major s'était donné le temps d'un hymne national pour mener à bien ses ultimes délibérations, dès les derniers accents bondit à nouveau de son siège le fringant Loyola qui se retrouve en un instant sur le podium. Impeccable dans son smoking, il annonce au micro l'imminente apothéose du spectacle. **Besos de fuego !** lance-t-il au milieu d'un murmure qui monte en intensité jusqu'à l'effervescence générale dès que surgit à ses côtés la jeune femme à peau noire et chevelure blonde moulée dans un maillot de scène rouge. Leur show aurait pour nom BIRDSNAKE, elle se faisant appeler BIRD et lui SNAKE, hurle-t-il en saluant l'assemblée de clins d'œil complices. L'uniforme avait cessé de parader sur place à côté de la table d'Etat-major. Faute de mieux, il s'était placé au garde-à-vous. Aristos Théokratidès venait de mettre ses lunettes noires, signe convenu avec Jésus Evangelista. D'un geste d'impatience, Sacha Bielinski donna l'ordre : rompez ! Frétilant d'une joie trop longtemps contenue, le président Batista se rua vers ses maîtres dont les deux premiers croisèrent les bras, laissant à Bielinski la charge protocolaire de tendre avec flegme sa main, Batista s'inclinant aussitôt pour frôler de ses lèvres la bague ornée d'une pierre, celle des véritables maîtres de l'île, qu'il gagnerait peut-être le droit de porter lui-même un jour. Ce soir-là, qui sait ? Le spectacle pouvait commencer ! Dans un tourbillon de plumes qui évoquerait à tous le cyclone bouillonnant de la vie nocturne, je verrais Abel de Loyola se ruer à travers la salle vers sa vaste baie d'entrée, poursuivi par les danseuses en escorte autour d'Eva de Cuba. Les projecteurs feraient converger leurs feux multicolores vers mes branches et mon tronc pour le clou de la soirée. Près de la porte-fenêtre, dans l'ombre, un homme seul n'aurait rien perdu de la scène. C'est à lui que s'adresserait Loyola, sourire carnassier aux lèvres : « Vous n'avez pas encore vu le spectacle, n'est-ce pas ? Quand elle saute de l'arbre en exécutant un saut périlleux... Je vous conseille de ne pas manquer ça ! ». Chacune de mes feuilles se souviendrait toujours de la fin du show, Eva grimpant jusqu'à ma cime, suivie par les danseuses déguisées en anges ou en petites diablasses, et la star acculée parvenant au bord de l'abîme puis se jetant dans l'ombre du vide où la recueillerait un filet que le public ne pourrait apercevoir, sous cris et applaudissements frénétiques. Avant qu'Eva ne monte

*pieds nus sur le tapis de la roulette. Alors cartes et jetons se mettraient à voler hors des tables de jeux, tandis que se prépareraient d'autres danseuses, qui feraient tournoyer les étoiles dans de nouveaux décors où les fontaines de couleurs mélangeraient jets d'eau et douches de lumières à mes palmes et à leurs plumes.*

## Rengaine d'une idole des vitrines

*Vous croyez peut-être qu'il exagère, le grand rêve dont est peuplé votre sommeil depuis cinquante ans ? Rien pourtant n'est plus dévalué que l'aptitude à rêver, dans les cerveaux colonisés par de nouveaux dieux. La conquête a été facile, il suffisait de quelques plumes imitant la grâce des anges. Première créature ailée voici plusieurs centaines de millions d'années, ses ailes se sont déployées sur le long fleuve de votre histoire. A chaque étape, sous quelque forme, j'étais présente. Mais en jouant toujours double jeu. Celui de l'oiseau-serpent. Car l'esprit volatil seul, que serait-il, sans la pesanteur d'une matière nécessaire à ses épiphanies ? Ainsi la chair de mes fesses et de mes seins quand, pieds nus, de siècle en siècle, j'allume des aurores de papillons multicolores dans l'océan nocturne de vos songes. Ainsi les forêts englouties aux tréfonds de la terre en liquides nappes sombres, dont vous ignorez quelle part le sang des fées vous permet de tirer un combustible essentiel. Pauvres humains, qui avez égaré le sens même de l'essence !...*

*Au cours de cette nuit sans autre feux que les néons de ma boutique, toutes les existences terrestres s'exaltent sous la forme de mannequins et de polichinelles ayant fui vos propres cauchemars. Cause toujours, semblez-vous dire dans votre sommeil au théâtre de marionnettes improvisé derrière la vitrine d'une agence de voyages. Et je continue donc de vous révéler ce que vous ne pouvez entendre à l'état de veille. Là, sur ce quai désert, continuaient de résonner les sabots d'une cavalcade qui retentissait en l'aède il y a dix ans comme voici trois millénaires...*

*C'était, du moins, ce que le sein des étoiles permettait de voir à un homme dont les pattes arrières prenaient appui dans une archaïque société disparue, tandis que ses membres antérieurs s'élançaient vers une communauté future introuvable.*

# **Maiiak**

## **JE SUIS NÉ**

*L'instant même où naissaient les neiges de l'Olympe. La mer est ma patrie, la mère de nos pères. On ne part jamais on revient, quand elle a croisé les jambes une chair multiple et rare dans le vieux port d'Hierapétra. L'instant même où naissaient les nymphes. De très loin venaient les mugissements de taureaux qui allaient boire au fleuve. On ne part jamais on revient. Dans le vieux port crétois d'Hierapétra. J'avais commandé une septième bouteille de retsina, parce qu'elle est tirée du sein des étoiles. Ce n'était pourtant pas le vin résiné qui m'avait fait suivre une jeune femme en imperméable noir depuis la gare jusqu'à la fête foraine et son labyrinthe aux miroirs. On ne part jamais on revient. J'attendais toujours l'aube qui se lèverait sur un miracle de voilures grecques. Dehors, par la vitre, le jour tardait encore à se montrer. C'était midi dans ma tête, le palais de Knossos bourdonnait et les cigales criaient dans les oliviers. Il était arrivé le grand jour où l'homme se mesurerait au taureau, le jour de la grande fête où la déesse danserait poitrine nue, bras enroulés de serpents. Mes rêveries couraient sans but, comme l'avait fait ma vie durant des siècles. Dans la bienheureuse pénombre, enivré de fatigue et de solitude, j'attendais l'aube en laissant somnoler mon regard sur un canal qui semblait faire de mauvais rêves. C'est alors qu'est revenue l'image d'Aurore, et sont remontés les souvenirs d'Eva de Cuba. La retsina se transformerait en rhum pour me faire boire un jus tiré du sein des mêmes étoiles. Tout reviendrait à la surface, même si cela ne plaisait pas à Juan-Luis de Loyola. Comment pourrait-il user d'une telle métamorphose ? Dans le roman que je lui avais promis par contrat, mon regard par la vitre blême se posait sur des taureaux aux cornes dorées, sabots rougis de pourpre, qui parcouraient les quais du canal où se devinait la proue d'un immense yacht blanc, prêt à détacher ses amarres, à s'envoler vers Hierapétra. L'image d'une amazone en figure de proue, chevelure blonde, seins soutenus par un bandeau rouge.*

# *Rien ne va plus*

L'aède est toujours là, son regard dirigé vers la tour Panoptique, à travers la vitre d'un café donnant sur l'autre rive du canal. Sous l'effet de la lune, elle paraît blanchir d'une lueur spectrale, telle une gigantesque pierre tombale. Il se dit qu'au sommet de la Tour est un étage secret, entièrement occupé par une salle de casino, dont la roulette immense comme une roue de fête foraine a fait tourner le globe depuis cette interminable nuit commencée voici cinquante ans à Baracoa. Tout à coup je ne vois plus rien par la fenêtre. Il y a dix ans, dans ce même café, j'apercevais des taureaux aux cornes dorées dansant sur les quais pour une déesse crétoise échappée du dédale aux miroirs. Mais labyrinthe est devenu le monde. Est-il encore possible de se référer à la réalité pour dire la vérité de cette Tour ? Sa vérité, plus aucun vivant ne peut la soupçonner, sous peine que le truc cesse de fonctionner. Je tourne la tête de tout côté, dans un soudain éclair de conscience aveugle. S'il fallait écrire un roman sur la Tour, ce serait un livre que les morts seuls pourraient déchiffrer. Un texte qui ne s'éclairerait que sous l'épaisse couche de cendres formée par toutes les villes depuis Babel et Knossos. Or ce livre idéal, une femme est en train de l'écrire, depuis les branches d'un arbre devant cette fenêtre. Elle-même, Aurore, d'où vient-elle ? Non, elle aussi fait partie du roman. Elle est, dans le livre, le livre qu'elle est, et elle s'occupe à le lire au moment où je la rencontre sur la plage d'une île. Je lui dis : de tout ce que j'ai oublié, c'est de toi seule que je veux raconter l'histoire. Elle me répond : pas ce soir, demain. Mais nous ne sommes pas le soir, nous sommes le matin, puisque tu t'appelles Aurore. Quelle importance encore le soir, le matin me dit-elle, puisque tu es de l'Anatolie comme de l'Atlantide ? Je t'ai dit à demain, c'est-à-dire dans cinquante ans, si tu t'en souviens bien... Cette ville, cette ville, Eva de Cuba... Pour moi, Bruxelles serait à jamais la fontaine sacrée jaillie de ta blessure, et j'y verrais toujours ton sang couler au milieu de mes propres fantômes. Ceux-là mêmes qui peuplaient alors les miroirs dont était tapissée la grande salle du casino, le 25 juillet 1953. Que vaut au juste la peau d'un mort ? avait-elle osé dire à Batista cette nuit-là. Batista, dont ce n'était un secret pour personne qu'il avait pris le

pouvoir dans l'île grâce aux bons soins des services spéciaux de Washington et de leurs cliques installées à Las Vegas. Comme une sainte lance à Dieu le cri de son âme, Eva jetait encore la prière de son corps vers le ciel. Elle était toujours là, devant moi, telle une morte en plein vol. S'il s'agissait ici du livre à écrire sur elle, j'évoquerais Abel de Loyola, le roi des nuits havanaises, avec lequel elle franchirait la baie vitrée du casino, main dans la main, tandis que je les observerais dans l'ombre d'un figuier tropical. J'aurais en poche une photo de journal jaunie le montrant pendu aux branches du Jaguëy, ses pieds touchant presque le sol. Ne serait-il pas plus effrayant encore, d'avoir l'air plus vivant que la plupart des vivants ? Son visage à la barbe naissante exprimerait moins la terreur de la mort qu'une tension de juvénile énergie, non sans un ultime sourire, comme pour dissiper quelque malentendu. Ce serait Eva, debout devant moi, ramenant les mains sur ses seins tandis qu'elle presserait l'une contre l'autre, convulsivement, ses longues cuisses nues dans la chambre de Naoussa, ce serait elle qui aurait l'air d'une morte, ses yeux verts écarquillés de stupeur. Tout cela n'était-il qu'une illusion ? Je me suis essuyé les yeux, pour fixer les fenêtres du dernier étage, celles d'où Loyola pouvait très bien lorgner encore vers ce bar. Est-ce que ce Loyola que j'ai cru connaître jadis existe, a existé, existera jamais ? Sort-il de quelque monde imaginaire ? Que sont toutes ces bribes éparpillées en moi de façon disparate ? En même temps, j'étais certain de n'avoir pas quitté le rivage d'un autre monde, celui qui avait inspiré à son découvreur une image de la genèse. Une baie que l'amiral des Rois Catholiques décrirait comme la plus belle vision qu'yeux humains eussent jamais contemplée. Oui, l'histoire moderne avait bien commencé à Baracoa. Cette bourgade ayant ensuite vu le départ d'Hernan Cortes pour le Mexique aurait un avenir qui en ferait à coup sûr le numéro gagnant pour plusieurs siècles à la grande roue de la fortune. Depuis le trottoir du quai, des rafales de vent soulevaient à travers les vitres une odeur de canne à sucre et de vieux rhum. Alors j'ai replongé les yeux dans le miroir derrière le comptoir. Je savais que tu reviendrais, me disait-elle. Il y a encore une mer à traverser, oh ! encore une mer pour que tu accostes à la véritable vie...

# Rengaine d'une idole des vitrines

*Quand toute une société part à la dérive, un fétiche en bois peut demeurer son unique point d'amarre depuis la vitrine d'une agence de voyages. Le seul à poursuivre sa course au-delà du naufrage n'est-il pas celui qui a brûlé tous ses vaisseaux ? L'art de naviguer l'a mis face à l'effondrement d'un monde où pour lui n'était nulle autre place que d'exil. Car aucune communauté civilisée jamais ne l'a reconnu comme un des siens. C'est d'un tel point de vue que l'abîme entrevu par lui depuis longtemps se révèle plage de salut. Grâce au vin tiré du sein des étoiles, il m'aperçoit toujours en figure de proue d'une arche nichée dans les branches du figuier tropical. Ses lèvres puisant à la coupe de mes lèvres, s'enivre-t-il au cratère même de votre catastrophe ? Par moi le plus lointain passé vous parlerait à travers lui d'un possible futur, si votre sommeil s'éclairait enfin de ce qui provoqua ce présent de pacotille...*

*Non, rien ne va plus. Car ce n'étaient pas des hommes avec lesquels on pouvait jouer cartes sur table, ceux qui étaient réunis dans le casino de Baracoa ce 25 juillet 1953. Les règles du grand jeu contemporain, ce sont eux qui vous les ont imposées...*

*Oui, j'ai conduit l'aède à une expérience de ce qui n'est pas expérimentable. C'est à quoi devait mener notre amour expérimental. J'ai voulu lui donner à voir, afin qu'il l'exprime par des mots infaillibles, ce que les vivants ne peuvent d'habitude pas connaître. Il fallait révéler ces forces obscures dont combien de milliards d'êtres sont les esclaves résignés. Mais cet amour ne pouvait qu'entraîner la mort. Car toute beauté propage ici-bas la désolation, si elle n'est comprise comme un pont vers l'au-delà. Certes, j'ai quitté le chemin de l'ordre en me faisant aimer par deux hommes à la fois. Comment pouvaient-ils ne pas se télescoper, ces deux astres placés sur une même orbite autour de la première fée du monde...*



# ***Maiiak***

*C'ETAIT MIDI EN PLEIN ETE.*

*Le soleil tombait droit sur l'illustre palais de Knossos. Un fleuve coulait, tranquille, parmi lauriers-roses et figuiers de Barbarie. De part et d'autre sur ses rives poussaient des oliviers, des cyprès, et sur les collines à perte de vue s'étagaient les plans de vigne noire, dont la sève coulait en mes veines par la grâce du vin résiné. Lorsque mon corps s'en est imbibé, il se situe mieux entre rêve et réalité, entre mensonge et vérité. Car, pour dire cette réalité, cette vérité aujourd'hui, ne faudrait-il pas faire preuve d'une ivresse qui confinerait au délire ? Plusieurs hommes apparurent, vêtus de pagnes et coiffés de plumes, qui soufflèrent dans leurs conques marines et toute la montagne en retentit. On entendit un piétinement sauvage, et le troupeau des taureaux sacrés se précipita le long des quais. Tous brillaient au soleil avec leurs cornes d'or et leurs sabots rouges. Ils bondissaient ensemble, comme s'ils cherchaient des proies à combattre. Les athlètes nus surgirent des façades, empoignèrent par leurs cornes les bêtes et s'élançèrent sur leurs dos, agitant les jambes en l'air, avant le saut périlleux qui les faisait retomber derrière les monstres ruisselant de sueur.*

*— Vous avez vu la corrida ?*

*C'était le patron du bar derrière son comptoir.*

*Que voulait-il dire ? Bien sûr que j'avais vu la cavalcade sur les quais, les acrobates exécutant leurs cabrioles sur le dos des taureaux sacrés. M'étais-je assoupi ? Je me frottai les yeux, coudes sur la table au milieu de mes feuilles. Plus un rêve est saisissant, plus grand le vide quand ce rêve meurt au petit matin. J'apprendrais plus tard, de la bouche du patron, qu'un bovidé s'était échappé des abattoirs. Pris en chasse par les forces de police, il aurait succombé aux tirs croisés des agents de l'ordre. Une quinzaine de balles, dirait le journal, auraient été nécessaires pour mettre fin aux souffrances de l'animal. A sa mémoire j'ai levé ma coupe et bu le vin tiré du sein des étoiles.*

## ***Dits de la chevelure des Pléiades***

---

*Il était pâle comme un mort, l'homme tapi dans l'ombre sous mes branches. Pouvait-il comprendre quelque chose aux scènes qui venaient de se dérouler dans la grande salle du casino ? « Oui, je joue double jeu ! » avait crié Eva avant d'être emmenée par les sbires de Batista. Bientôt le carnaval battrait son plein dans toute la province d'Oriente. Aucun client du nouveau complexe hôtelier de Baracoa ne se formaliserait pour une danseuse blonde à peau noire emmenée de force parmi les jardins embaumant l'arôme des mariposas, ces fleurs dont le nom signifie papillon car leur vie ne dure qu'un soupir : « Foutez-la dans la bagnole, à l'hôpital ! » Embarquée par l'escorte policière, elle ne jouerait plus d'autre rôle que celui d'une mère accouchant avec un retard de quarante jours à l'hôpital de Santiago. Le plus dingue de cette histoire fut que derrière Aurore, c'était Eva la joueuse, Eva la truqueuse, Eva la menteuse qu'aimaient deux hommes, précisément parce qu'elle était au-delà de tous les rôles. Sur un seul numéro du tapis vert, plus que toutes les fortunes, c'est elle-même – sa propre vie – qu'elle se fit un plaisir de perdre au cours d'une partie qui tenait à la fois du poker menteur et de la roulette. « Une forte tête, cette petite ! », avait prononcé le président Batista, calme et souriant. Le grand jeu de la nuit se poursuivrait entre les cinq hommes autour d'une table sur laquelle Habanaguana s'était élancée d'un bond, priant les convives d'accepter sa vie en guise d'enjeu, qu'elle misait sur le chiffre 26. Et la bille avait échoué sur le zéro. Les affaires sérieuses pouvaient commencer. S'il était persuadé du fait que, dans la logique de l'île, une guerre avec les familles rivales de New York serait inévitable, Sacha Bielinski suggérait d'adopter une série de mesures impliquant quelques sacrifices au centre du jeu – la capitale havanaise – afin d'étendre massivement leurs industries vers la partie orientale, plus proche de Miami. « Il y a des moments dans la vie où toutes les règles du jeu doivent être chamboulées », s'était exclamée la danseuse, envoyant valdinguer tous les jetons empilés sur la table. Ses lèvres humides se tordaient, ses yeux lançaient aux hommes des signaux incontrôlés. Si le parfum des mariposas persistait après leur mort jusqu'au matin, celui d'Eva poursuivrait un homme au-delà d'une nuit longue de cinquante ans.*

# *Rien ne va plus*

L'eau du canal enfin palpite sous ce qui ressemble au poudroisement du soleil. Ce coup de pinceau multicolore est-il une première lueur du jour ? Je n'aperçois pas encore dans le ciel ces roseurs de chair qui annoncent l'aube, même si l'obscurité de la nuit vient de s'illuminer aux couleurs d'Aurore : miel et rhum, sang et or. Les nuages qui cachaient la lune se déchirent, et je vois le corps d'Eva prendre son vol ainsi qu'un immense papillon d'amour. D'un coup la mer accourt sans une ride. Je la salue, en agitant la main, moi qui le lui avais promis depuis des millénaires. Elle me répond en respirant largement, dans un murmure qui emplit le *Come Back* de son souffle puissant. Les cris d'Eva aux mains des hommes de Batista filent d'un bout à l'autre du bar. Ils se déversent par la baie ouverte sur les quais, pour se répandre dans les jardins aux senteurs de *mariposas*. Ses ailes de papillon déployées, Eva cingle toujours vers une destination inconnue. Se peut-il qu'elle ait déclenché un cyclone à cinquante ans de distance ? La mer seule est capable de me laver la mémoire, tous ces hommes autour d'une table de roulette, le bond d'Eva dans son maillot de scène rouge pour miser sa vie sur le chiffre 26, la bille tombant sur le zéro, les cartes et les jetons volant hors de la table... *Oui je joue double jeu...* Puis l'action du filet à papillons... *Une forte tête, cette petite...* J'ignore combien de temps je suis resté à respirer le murmure de la mer dans la pénombre du café. Parfois je la voyais se soulever en gerbes monstrueuses, comme un puissant reptile dont les écailles éclataient contre le quai du canal pour s'éparpiller en milliers de papillons noirs sous mes paupières mortes... *Il y a des moments où toutes les règles du jeu doivent être chamboulées...* Je voyais Eva danser dans le miroir derrière le comptoir, qui me renvoyait son image infiniment lointaine... *Tous ces millions de gens, partout, qui ont misé sur le zéro sans le savoir...* Chaque vague m'était Eva, le tourbillon de son corps sur une table au casino de Baracoa... *Ces gens qui n'ont rien d'autre à miser que leur vie, dans un tripot dont ils ignorent les véritables règles...* Puis la mer se calmait enfin, j'écoutais la respiration de sa chair me raconter des histoires d'anges et de dragons

faisant palpiter encore par saccades les vitres du café, jusqu'à s'endormir dans un chuchotement épuisé... *Car ils ne savent pas que de toute façon le zéro, le grand zéro de la banque, va ramasser la mise de leurs millions d'existences, comme ça...*

Non, je n'ai jamais été un aède grec ! Je ne suis qu'un pauvre type qui, comme vous, joue sa peau chaque jour au grand casino de la fortune en misant sur quelque numéro fétiche, mais nous savons tous que la roulette est truquée, que seul est profitable le chiffre du diable, le néant du trou noir qui aspire à lui toutes les vies du monde alors je vous en prie vous voyez bien que j'ai tenté ma chance et que j'ai tout perdu... Pardon, je viens de relever la tête, ayant encore sombré dans un sommeil qui me faisait prendre pour urne funéraire emplie d'âmes des morts le téléviseur du bar. Tous ces papillons battant des ailes dans un crâne, ça vous produit une confusion d'où ne se démêlent plus le vrai du faux, le songe de la réalité, la vie de la mort. J'y étais à présent ! Plus aucune vaine chimère ne me détournerait de la véritable, concrète, effective, authentique, positive, tangible, visible, indubitable matérialité du réel s'offrant à mes yeux. Car les événements du monde étaient en effervescence, ils s'agitaient à gros bouillons dans cette marmite cubique posée sur le comptoir, qui remuait son linge sale ainsi qu'une essoreuse par son hublot rectangulaire. Les coudes contre la table, je regardais l'écran puis la masse à nouveau noire du canal et je tremblais, n'osant pas abandonner mon poste de guet. Au cours de la nuit, paraît-il, s'étaient produits des événements extraordinaires qui menaçaient la sécurité de l'univers. Les membres du G8 venaient de se réunir au Quartier Général de l'OTAN pour tenir un sommet de crise dont dépendait la survie de l'Occident. Tous les services de renseignements, toutes les agences de presse, tous les centres d'information plus ou moins spéciaux de la planète avaient été mis en état d'alerte rouge afin de recueillir un maximum d'indices à propos de deux fantômes ayant été signalés dans la zone du canal, au volant d'une voiture de la police. Ils auraient été repérés par le très officiel *Esthetical & Ethical Expert* de la tour Panoptic. En voix *off*, un discours monocorde annonçait la catastrophe, dont il apparaissait déjà qu'elle ne pouvait être imputable à des causes naturelles. Il fallait la gérer pour le moins pire, l'administrer sans peur des représailles du néant, sous peine de perdre ce qu'il nous restait de crédibilité face à une conjuration de forces obscures. Le fait qu'on eût retrouvé la statue en bronze de Pierre le Grand à Buenos Aires dans le temps même où celle du général San Martin atterrissait à Saint-Pétersbourg ne disculpait pas les nouveaux tsars du

Kremlin, loin s'en fallait. Pas plus n'étaient épargnées par les soupçons des enquêteurs toutes ces manigances des dernières années, qui menaçaient l'équilibre économique mondial dans la zone dite du cône Sud. Nos intérêts bien compris pouvaient-ils tolérer l'hypothèse d'une jonction totalitaire du rio de La Plata et de la Neva, des steppes et de la pampa ? S'accommoder d'alliances dictatoriales entre l'Argentine et cette Russie rêvant au retour des soviets ? Au cœur d'un faisceau d'indices, les experts désignaient l'île du Diable. N'y pratiquait-on pas les sortilèges maléfiques de la Santeria ? Il y avait surtout, dans la capitale d'Europe, cette infernale fantasmagorie du jour se refusant à naître, déréglant tous les fuseaux horaires et provoquant les plus graves perturbations qu'aient jamais connues les places boursières de Londres, New York et Tokyo. N'était-ce d'ailleurs pas une signature diabolique, cette statue de l'esclave rebelle ayant pris la place de Saint Michel au sommet de l'Hôtel de ville de Bruxelles ? Si les puissances hostiles avaient mis au point quelque technique nouvelle, rien n'interdirait de les cataloguer à bon droit parmi les armes de destruction massive...

Cette nuit, la fin du monde... Quelque chose d'absurde en tout ça me laissait épuisé. Bien sûr, je n'ignorais pas que l'envie de poser mon bagage dans cette ville s'identifiait à celle de millions d'autres misérables attirés par les promesses de la capitale d'Europe. Mais rien n'était plus à sa place dans mon cerveau. Tout présentait une apparence dont la réalité m'était étrangère. J'ai fermé les yeux dans l'attente du sommeil profond, celui qui m'offrait l'oubli des choses présentes chaque fois que j'en éprouvais un besoin vital. Au loin la mer soupirait toujours, s'abandonnant à la musique montant d'un autre temps. Ses vagues provoquaient une rumeur assourdie de galets roulés par les flots jusqu'à l'intérieur du bar, identiques à celles qui accompagnaient mes promenades avec elle sur la plage de Naoussa comme sur celle de Baracoa. Je voyais ses yeux agrandis par la vision de mon propre cauchemar, comme si elle était plus que jamais de ce monde. Aurore me berçait encore, chantant sa chanson de jadis. La chanson mourait, renaissait, au rythme des eaux noires. Je m'enfonçais lentement, lentement je descendais en elle et ce voyage dans les profondeurs était salué par l'envol d'innombrables fleurs, légères comme des papillons. Puis nous remontions à nouveau, notre corps uni se métamorphosait en oiseau. J'allais, venais, descendais, remontais, toutes les fleurs et tous les papillons nous escortaient de leur éternelle musique sans paroles. Tout cela était-il réel ? Est-ce que je rêvais encore ? Si je ne racontais cette histoire à personne, il faudrait que je le fisse devant le tribunal suprême au jugement dernier. Je

me suis mis à rire comme un idiot. Combien d'heures encore avant que la ville ne s'éveille de son cauchemar ? Oui, c'étaient le feu sacré du ciel comme celui des entrailles de la terre qui manquaient à Bruxelles. Des voix résonnèrent au-dehors. Des voix ? Certains événements sont appelés à rester impénétrables. Dans le cadre de la fenêtre, je vis passer un âne et une chèvre, l'air ahuri, sur un chariot tiré par un tracteur. Les normes régissant l'espace et le temps n'avaient-elle pas été chamboulées de manière bien plus grave et coûteuse pour les humains que ces aimables distorsions de la logique et entorses au bon sens pratiquées par un aède ivre de fatigue ? Celui-ci n'a-t-il pas pour mission, d'Homère à Joyce, d'exercer une résistance face au récit de l'histoire officielle tel qu'il est pratiqué par la puissance dominante ? Revenons donc à la réalité, c'est-à-dire aux fantômes. Car deux ombres venaient de s'encadrer à leur tour dans la vitre du café. Pourquoi me fixaient-elles de leurs yeux écarquillés, comme si elles venaient de voir une créature de l'autre monde. J'éprouvais une peur horrible, et en même temps je désirais un cri qui vînt m'annoncer un événement extraordinaire. Ce silence, ces bruits m'épouvantaient. Le chant d'un coq recouvrit les éclats de voix des deux spectres surgis de la rue pour pénétrer en conversation joyeuse dans le café. L'un et l'autre, d'un air entendu, firent mine de me reconnaître et me saluèrent d'un geste bref en s'excusant d'aller s'asseoir à une table dans le fond du bar. Je fermai les yeux avec force, les ouvris à nouveau dans leur direction, pour m'assurer de ce que je venais d'apercevoir. J'essayai de fixer ma pensée sur des choses simples, ordinaires, mais celles-ci fuyaient, se désagrégeaient devant la double apparition. Dormir encore, en finir de cette immense nuit ! Je vidai le fond de mon verre, sentant que j'allais vomir. Était-ce bien eux qui pénétraient dans mon univers, ou moi qui avais été choisi pour les orienter dans le leur ? Après avoir longtemps, sempiternellement erré, j'accédais peut-être enfin, sans m'en rendre compte au royaume des ombres. C'était comme si les esprits de l'humanité entière m'avaient expédié dans les tréfonds de l'univers, en n'importe quel nulle part de l'enfer ou du paradis. Y aller, voir et s'en retourner, puis concevoir à partir d'un tel voyage quelque chose de cohérent et de lisible...

— Etes-vous un sans papiers ?

Je n'aurais pu dire qui du grand moustachu à lunettes ou du petit chauve barbu, l'un et l'autre toujours sanglés dans leurs uniformes, avait laissé planer cette phrase. Je devais m'être encore assoupi car, ouvrant à nouveau les yeux, je vis une caméra posée sur le comptoir, juste à côté du poste où

mon propre visage apparaissait en gros plan. Les spots firent soudain monter la température, tandis qu'un journaliste invisible m'interrogeait pour la télévision. Plein de sollicitude, un micro se trouvait branché dans ma direction. Quelqu'un venait à moi pour me réclamer quelque chose, dont j'étais supposé connaître la nature. Mais quoi ? Quoi ? Quoi au juste ? Comme s'il s'agissait d'un vieux compte à régler, d'une très ancienne dette à payer, l'on me sommait de décliner l'identité d'un pauvre bougre assez représentatif des misères humaines auxquelles il fallait remédier de toute urgence en participant à l'opération de solidarité internationale dont le numéro de compte bancaire s'affichait sur l'écran grâce aux bons soins de Panoptic. *Ces gens qui n'ont rien d'autre à miser que leur vie...* La caméra me fixait. Pour la première fois de ma vie, je devais parler dans un micro. C'était une émission spéciale, déclarait un sourire factice, étincelant d'une curiosité maléfique. Mais d'où venait la voix ? Les projecteurs m'ont fait tourner la tête, une émission mondiale par satellite. On expliquait que les sortilèges de la nuit devaient avoir pour foyer cet antre pour sans-papiers, dans la zone du canal, où les caméras de l'espace avaient capté les seuls rayons lumineux perceptibles aux environs de Bruxelles. Selon les informations fournies par un *Esthetical & Ethical Expert*, il était possible de prendre les événements de vitesse, voire de créer une situation nouvelle. Dans l'ombre au fond du café, les deux spectres en uniforme observaient la scène en silence. L'écran fut alors envahi d'une brume qui montait d'une bouche d'égout béant au milieu de la chaussée, d'où je vis sortir une main qui tâtonna quelques instants sur le rebord métallique, avant que ne se hisse à l'air libre un homme en bras de chemise arborant le masque de George W. Bush. *Néant du trou noir, chiffre du diable au grand casino de la fortune...* Oh ! Je suis absolument certain qu'il ne s'agissait pas d'une hallucination. Le président des Etats-Unis en personne, pour une raison incompréhensible, surgissait bien de nulle part au milieu de ces quartiers abandonnés à leur sort en raison d'on ne sait quels projets d'affectation future.

# **Maiiak**

**NOUS SOMMES EN L'AN 1994,**

*Si l'on ne compte que depuis Jésus-Christ.*

*La fin brutale du Grand Schisme entre l'Est et l'Ouest, après l'effondrement de la politique des blocs, n'annonce rien d'autre qu'une guerre ouverte entre l'Occident et l'Orient. C'est à présent que s'érigeront murs de la honte et rideaux de fer, sans compter douves, ponts-levis et culs de basse fosse d'un nouveau Moyen Age qui mobilisera les énergies pour conquérir un tombeau vide à Jérusalem. Désormais le monde ne ressemblera plus, dans ses apparences, à une totalité polarisée par les deux logiques adverses du Capital et du Travail, en fonction de quoi le Tiers-monde aurait à s'orienter. Sciemment, tous les intégrismes feront cause commune au service du Veau d'Or, qu'alimenteront les conflits de leurs dogmes concurrents. C'est une machine à direction bloquée qui est lancée, dont nul ne peut contrôler le moteur en constante explosion, tandis que l'unique consigne est de lâcher les freins. Quelle question sociale pourra-t-elle encore être posée, si plus aucune valeur universelle n'englobe plus l'humanité, le désordre mondial se parant du masque humanitaire ? La bureaucratie, qui partout fera proliférer son empire, y compris sous la bannière d'une négation de l'Etat, n'obéira plus aux normes postulées par un Souverain Bien, puisque celui-ci devra s'incliner devant les appétits particuliers. Pour asseoir leur dictature sur l'intérêt général, une fusion totalitaire sera nécessaire entre les anciennes sphères du pouvoir, qui avaient été quelque peu séparées dans l'ère où était permise une conflictualité démocratique. La crise de la valeur intrinsèque au capitalisme, et à sa baisse tendancielle du taux de profit, imposera partout l'extraction de plus-values absolues, que ce soit par le pillage, le carnage et le saccage intensifs de zones vouées à l'extrême misère, ou par les formes les plus agressives de prédation financière dans les territoires autrefois prospères. L'ensemble de ces formes déterminera le marché global du Nouvel Ordre Edénique, aux ordres de la tour Panoptic.*

*— Are you safe ?*



L'homme le plus puissant du monde venait de se ruer dans la grotte magique, éclaboussé de lumières, pour prendre entre ses bras, serrer contre son cœur ( la caméra sur le comptoir ne pouvait mentir à l'écran posé sur ce même comptoir ) une victime de la tragédie vécue en direct par des millions de spectateurs. Il voulait s'assurer que j'allais bien, que j'étais O.K. Les deux spectres tapis en retrait se levèrent en direction des projecteurs. « A propos, Monsieur le Président, savez-vous ce que signifie O.K. ? », demanda courtoisement le grand maigre à lunettes. L'autre, le petit chauve à barbe antique, fut à son tour sous l'œil électronique avant qu'on n'eût songé à interrompre l'émission. « J'aimerais moi aussi vous poser une question, mon cher Agamemnon. A votre avis, qu'est-ce qu'il y a dans le paquet que je tiens à la main ? » D'un geste, il invitait le président du globe à saisir une boîte que celui-ci laissa tomber au sol avant de disparaître, pour s'envoler aussitôt dans sa navette intersidérale. Tourne et tourne le miroir magique du grand casino, vole en éclats le labyrinthe aux glaces de mon crâne où retentit toujours la voix d'Eva. *Tous ces millions de gens, partout, qui ont misé sur le zéro sans le savoir...* Ô lecteur du futur, tu sais déjà que cette voix d'une femme des Cyclades et des Caraïbes était l'expression d'une histoire infinie, d'un flux cyclique et d'une onde en devenir perpétuel entre la source magmatique et le rivage des étoiles.

## ***ECHOS DU ROYAUME DES OMBRES***

- Voyez comme elle vole entre terre et ciel étoilé !
- De qui parlez-vous ?
- De la muse qui inspire cet homme près de la fenêtre.
- Je pensais encore à ce Gagamemnon.
- Pure illusion spectrale.
- A propos, que diriez-vous d'un petit cordial ?
- Buvez un coup sans moi, je vous en prie.
- Je crois apercevoir un de ces rhums capables de réveiller les morts.
- Il ne saurait passer par mon gosier aucun breuvage.
- Un Evangelista cinquante ans d'âge.
- Il pourrait aussi bien remonter au chaos primordial.
- S'il demeure autre chose que du chaos, qu'on me le dise !

- Abîme aux ailes noires d'avant les premiers dieux.
- C'est sûrement la fin d'un monde.
- Vous avez des nouvelles ?
- Il suffisait de regarder l'écran.
- Mais derrière l'écran ?
- Ce serait à cause d'un arbre, tombé sur des fils électriques.
- Envoyons un hymne à la nymphe des fluides invisibles.
- Electre a bel et bien merdé, j'en ai peur.
- La fille de Suez et d'Evangelista ?
- Oui, un étage de la tour Panoptic.
- Lançons-lui tout de même quelque chant.
- Mais notre voix n'a plus aucune place dans leur vieux monde.
- Nul n'écouterait plus le message de l'aède inspiré par les dieux ?
- Seules s'entendent encore les divinités de la guerre.
- J'ai chanté une guerre faite par des hommes...
- ... Qui ne pensèrent jamais être les protagonistes de l'Iliade.
- Ceux qui attaquent aujourd'hui me paraissent les mêmes...
- ... Qui ruinèrent la civilisation troyenne.
- Et il ne se trouverait personne pour le clamer ?
- Voyez cet homme près de la fenêtre.
- Il converse avec une muse.
- Hélas, elle reste à tous les hommes invisible.
- Voyez pourtant son vol entre terre et ciel étoilé.
- A quoi bon des aèdes en temps de détresse.
- C'est le propre des guerres d'ôter toute propension à penser.
- Un état second, durant lequel tous ignorent ce qui se joue.
- Nous avons été témoins, vous et moi, de la même bataille.
- Mais nous en avons donné des versions différentes.
- Et nous avons fait de la littérature une arme.
- Oui, nous n'avons jamais rien écrit sans blesser des gens.
- A-t-on jamais quitté la Troade ou l'Irlande ?

# ***Maiiak***

## *L'AMAZONE*

*Était vêtue de fine laine et d'or. Elle avait l'un des seins soutenus par un bandeau rouge et portait une ample chevelure d'or. Pour le reste, elle était belle de corps et de parfum très désirable. Il était impossible d'assurer qu'elle aimait Atlas, mais elle eut pitié de lui. Puis, le souffle asiatique engendra la peste, et beaucoup d'êtres furent touchés par les doigts du fléau. Les cadavres des bêtes jonchaient le bord des fleuves, on voyait sur les rives des taureaux morts la gueule ouverte.*

*Et l'Amazone languit de cette maladie. Elle tomba aux pieds d'Atlas et ne respirait plus. Ceux qui l'entouraient soulevèrent ses membres raidis et les baignèrent de vins et d'aromates. Ils délièrent le bandeau rouge qui soutenait son jeune sein, et la roulèrent dans les bandelettes. Atlas la regarda et murmura : Qui sait aimer après la mort demeure en vie.*

*Puis il plaça sur son sein la guirlande prophétique, chanta des vers sur la migration de l'âme, et lui ordonna par trois fois de se lever et de marcher. La foule était pleine de terreur. Au troisième appel, l'Amazone sortit du royaume des ombres, son corps s'anima et elle se dressa, vêtue des bandes funéraires. Et le peuple vit qu'Atlas était évocateur des morts.*

*Les hérauts proclamèrent, ainsi qu'aux mystères, le silence solennel. A la troisième veille, les torches s'éteignirent et la nuit enveloppa les adorateurs. Il y eut une voix qui appela : Atlas !*

*Quand la lumière se fit, il avait disparu.*

*Les hommes ne le revirent plus.*

*Les mots s'alignaient sur mes feuilles éparpillées dans la lumière d'avant le jour. La pluie avait cessé ; je ne voyais plus dans ses mailles l'image d'une déesse crétoise ou d'une amazone blonde.*

# Rengaine d'une idole des vitrines

*Ne croyez pas que ma garde-robe millénaire soit riche de plus de toilettes que ne dispose de costumes votre Manneken-Pis. Il m'étonne d'ailleurs de ne l'avoir encore aperçu parmi la foule d'êtres inanimés que j'ai vus défiler devant ma boutique au cours de cette nuit. En vérité, je suis un fétiche aux moyens assez limités. Ce n'est guère ma tenue de scène quand je m'exhibais en spectacle au casino, ni mon bandeau rouge d'amazone, encore moins cet imperméable noir m'ayant permis de jouer les déesses crétoises, qui me feraient cataloguer parmi les stars en vogue de vos magazines. Par contre, je suis assez sensible à cette fleur de Pâques exhibée au revers de son veston par le polichinelle jouant les présidents du monde, quand il a surgi d'une bouche d'égout pour entrer au café du coin. J'ai reconnu la fleur jadis tirée de mes cheveux par Sacha Bielinski, dont il me revient qu'elle orna la poitrine de chaque nouvel occupant de la Maison Blanche lors de son investiture, depuis le temps lointain d'Eisenhower...*

*Oui, je joue double jeu d'ici-bas et d'au-delà. Si les papillons sont présence des âmes défuntes sous le ciel des mortels, il ne faut pas les confondre avec toutes ces fausses plumes d'anges issues de l'industrie des songes qui vous ont plongés dans le sommeil de l'esprit. Pourquoi ne pourriez-vous aussi me voir comme un papillon d'amour déchirant votre nuit de ses ailes d'aurore ?*

*Toujours famines et pestes, guerres et morts...*

*Votre monde saturé de périls par les yeux de l'aède pourrait se comprendre un peu mieux lui-même, si vous faisiez un petit effort. Chacun d'entre vous, sans mentir, dispose d'une guirlande prophétique autorisant à vaincre tous les fléaux. Celui qui sait aimer après la mort demeure en vie, lui ai-je inspiré. Que vous coûterait-il d'essayer ?*

*« Yo vengo de todas partes  
Y hacia todas partes voy »*

*José MARTI*

## *P*arole du *P*hénix

La nuit la plus sombre est peuplée d'oiseaux ne voyant que par elle, sans que rien ne les autorise à s'attribuer un rôle supérieur à celui des oiseaux diurnes. Une prééminence attachée à la lumière sur l'obscurité par la philosophie grecque peut n'être pas tout à fait accablante, non plus que le plein jour extérieur – pour la voyance. Lumière physique et lumière mentale ne doivent pas nécessairement vivre en mauvaise intelligence. La preuve par mes ailes rouges, qui réconcilient la colombe de Jérusalem et la chouette d'Athéna. Vous souvenez-vous du dernier siège de Troie, de Carthage, de Moscou ? J'y étais. C'est de Bagdadi – cité natale, en Georgie, de Maïakovski – que j'ai pris mon dernier envol divinatoire pour observer comme ils ont asphyxié l'air, brûlé le feu, noyé la mer et enterré la terre, dans une fumée d'où sans cesse renaît le Phénix. Voyez vous-mêmes. Le navire amiral Agamemnon croise au large de la Troade et le destroyer Jason pointe ses canons sur une Colchide ralliée aux Scythes. Les dieux de l'Olympe arment leur foudre contre le Caucase et toutes les agences de presse crépitent à l'unisson d'un même cri de guerre à l'extrême Orient de ce qu'était le monde connu par les Grecs. L'aigle impérial dévore le foie de Prométhée, frère d'Atlas, toujours enchaîné sur son pic pour avoir commis le crime d'offrir la lumière aux hommes : est-ce vers lui que se tourne l'aède en guettant une aube qui ne vient pas ? Là-bas, sur le rivage de l'actuelle Abkhazie, se trouvait un bélier dont la Toison d'Or fait se lever depuis des millénaires les armées d'Occident. Le cuirassé Potemkine, il y a près d'un siècle, se mutine sous les escaliers d'Odessa ; bientôt retentira la salve du croiseur Aurore. C'était un même dragon, selon la légende, qui veillait la Toison d'Or de Colchide et l'arbre aux Pommes d'Or des Hespérides. Un seul vol du Phénix relie les Cyclades au jardin des Pléiades. Il permet de voir pourquoi se sont dissociés l'archange et le dragon dont la danse était le

totem de Bruxelles. Il permet de voir pourquoi Prométhée-Lucifer est à l'Est, quand l'Ouest entier se range aux ordres du chevalier Saint George dans sa croisade vers la Georgie menée depuis la Georgie – capitale Atlanta. Là même où est le siège de l'**Anatolian Atlantic Artistical & Athletical Association**. Là même où Juan-Luis de Loyola devait atterrir lors de son unique rencontre avec Sacha Bielski, qui lui assignerait pour mission d'être le **Storytelling Manager** de la tour Panoptic. Il serait dommage que son roman ne révèle pas quelle fut la teneur du pacte signé entre quatre hommes à Baracoa le 25 juillet 1953. De cette date s'opère une inversion par laquelle ceux qui feront profession d'obscurcir les esprits brandiront les flambeaux mêlés de la science et de la magie religieuse, toute illumination véritable discréditée sous le signe de la folie démoniaque. Ainsi l'aède est-il désormais tenu pour un fou dangereux. Car, selon la vision du Phénix, il s'agissait rien moins, pour les nouveaux maîtres de la lumière que se voulaient Aristos Théokratidès et Jésus Evangelista, d'ouvrir une ère au cours de laquelle Prométhée-Lucifer perdrait à jamais son crédit d'éclaireur de l'humanité. Le voleur de feu n'offrait-il pas la lumière aux hommes parce qu'il était familier de l'ombre, des mystères invisibles, du côté négatif où plonge racine toute *praxis*? Ne prétendait-il pas unir celle-ci à la *théôria*, qui chez les Grecs encore signifiait à la fois contemplation de l'esprit, spéculation théorique ou action de voir un spectacle? Or, qu'est-ce qu'un *théôrèma* ( spectacle ), sinon le contraire d'un *show* ( qui se dit en grec *épideixis* ), où la part d'ombre est précisément occultée. Raison pour laquelle il convenait au *show-business*, en gestation sur l'île du Diable, d'entretenir aussi l'amalgame situationniste incarné par Abel de Loyola. Pensées confuses qu'il ne m'est pas interdit de deviner en agitation dans le cerveau d'un homme. Car Loyola dort, et il rêve. Il rêve à tout ceci. C'est un glissement d'ombres venues de l'autre bout du monde. Il est à la fois sur le pont de béton qui divise son crâne et sur la scène du casino lui tenant lieu de *check point*, tout en n'ayant pas quitté son bureau au sommet de la Tour. Voici la bible du Phénix, lui dis-je en songe, enfouie sous les décombres des temples entre Athènes et Jérusalem. Les peuples du désert boivent le lait des prophéties comme ceux de la mer s'abreuvent aux sources de la tragédie. Je crie à la face d'Athènes et de Jérusalem : Où sont les ailes du Phénix ? Qui n'a point de raison dans sa foi, qui n'a point de foi dans sa raison – crucifie le Phénix ! Quelle vraisemblance à tout cela ? Pas plus qu'il n'y en a dans le fait qu'Anatole Atlas ait pu resurgir du canal pour se trouver à la fenêtre du **Come Back** ou de l'**Eva's Bar**. Cela n'a pas la moindre réalité – comme l'ensemble d'une telle nuit d'ailleurs. Hors de tout sens commun, cette aventure de l'aède au clair de lune, cette onirique équipée d'Homère et Joyce dans une voiture de police, et l'apparition de George Bush à la lueur d'un ordinateur portable. Pourquoi, comment tout

cela serait-il possible ? Allons, pareil roman ne tiendrait pas plus debout que Juan-Luis de Loyola, bien incapable d'écrire ces pages, écroulé comme il est sur son bureau d'acajou. Rien de ce que vous lisez n'a donc été. Tout au plus pourrait-il s'agir d'un rêve de Loyola – d'un Loyola qui n'est bien sûr jamais sorti de son dernier étage, après avoir aperçu l'aède à sa fenêtre par la lunette à infrarouge de son improbable fusil. Il dort, voilà tout, il dort... Et même, puisque j'y pense, a-t-il été capable de rêver tout cela ? Le lecteur attentif peut à bon droit s'imaginer que ce n'est pas un Loyola mort de fatigue, trop mort pour rêver, qui rêve, qui a rêvé cette histoire – tout **storyteller** patenté qu'il se prétende être ! Peut-être est-ce alors quelqu'un d'autre ? Si ce n'est celui de Loyola, de qui serait-ce le rêve ? Eh bien, de l'aède par exemple... N'est-ce pas un rêve de fou communiste, pour qui l'essence du combat des prolétaires était lumière de l'enfance autorisée pour tous à se prolonger l'existence entière ? Nous serions certes alors en zone interdite. Pondez mille pages d'archives ressassant les obsessions d'un vieux nazi pervers sexuel et sadique et le million d'exemplaires vendus, sans compter les traductions, fera figure d'événement littéraire. Mais relatez la vie d'un poète communiste qui apprit à rêver comme ça durant la guerre d'Espagne puis dans les camps de la mort où se trouvait parquée la Résistance grecque : trouverez-vous un éditeur ? Ajoutez-y l'hôpital où voici cinquante ans l'on se livrait à de drôles d'expériences de privations sensorielles et de drogues hallucinatoires à Santiago de Cuba... Mieux vaut n'y pas songer ! Tout cela, ce rêve insensé d'un aède n'ayant jamais renié ni sa foi ni sa raison communistes, pourrait à la rigueur faire le sujet d'une brochure confidentielle publiée à compte d'auteur pour la famille et quelques proches, puisque nous sommes en démocratie... Ah ! cette vieille baderne avec ses souvenirs de résistance d'un autre âge contre des dictatures archaïques n'ayant aucun rapport avec la situation d'aujourd'hui !... Ne serait-ce pas, au mieux, la réaction d'un petit-fils ? A moins que, vous avez vu juste. Je l'avoue, c'est moi qui rêve, au camp Delta de Guantánamo. Ma tête ploie sous la cagoule, après piqûres et cris des baffles dans les oreilles.

J'ai plongé du nez sur le papier à cigarettes où se griffonnait ce manuscrit. La gueule au milieu d'illisibles graffitis, dans une cellule aux fenêtres occultées, je dors. Tout cet *Ajjaco*, c'est moi qui le rêve, depuis trois mille ans que n'en finit pas cette guerre toujours la même contre Troie Carthage ou Moscou, sur une planète showatique où les cadavres de la famine de la peste et de la guerre pourrissent au pied des temples dans un pullulement de vers et d'insectes médiatiques. Elles n'ont pas la moindre réalité, ces charognes reniflées par des chacals humanitaires en costumes trois pièces disputant leurs proies aux vautours en cravates griffées. Je rêve aux yeux verts de Pléione dans le miroir de mon grand-père qui s'affole et prend cinq

décennies cinq siècles cinq millénaires dans son jeu d'ombres et de lumières. Il tourne en moi le miroir sans que j'y voie mon visage piégé sous une cagoule de terroriste, le jeu de glaces où tourbillonnent combien de nos vieilles chimères. Il tourne et tourne dans ma tête le miroir magique où je ne suis pas plus dans le regard de Pléione que ne l'était mon soi-disant grand-père dans celui d'Eva de Cuba. Qu'allais-tu faire sur cette île, pauvre idiot, pour les yeux verts d'une belle. Sourd à ce qui n'est pas le battement de ton cœur, tu étais descendu d'un bus, au lendemain de ton anniversaire, jour pour jour il y a six mois, le 16 décembre 2003. Déjà tu le savais qu'il s'en faudrait, comme la nuit succède au jour et le jour à la nuit, d'un demi cycle de la rotation terrestre autour du soleil, pour que ton *alter ego* Loyola fête son jour de naissance à lui, le 16 juin 2004, centenaire du fameux *Bloomsday* dans l'*Ulysses* de Joyce. De là que celui-ci convoque son pote Homère à Bruxelles pour un *Finnegan's Wake* où ton propre grand-père serait le géant ressuscité... Mais pouvais-tu imaginer les sortilèges qui sortiraient de cette nuit d'anniversaire, *noche de la San Lázaro*, après ton coup de téléphone vain à Pléione, cette nuit passée seul sous les étoiles au sommet de la montagne de Cobre, en compagnie de la statue dédiée au Cimarrón, dans le hamac du sculpteur Alberto Lescay ? Pouvais-tu vraiment le deviner quand, descendant le lendemain du bus faisant la liaison entre Santiago et Baracoa, dans une bourgade nommée Guantánamo, pour la raison que s'y trouvait un vieux lion dans sa cage de zoo plantée sous un figuier tropical, tu t'aventurerais vers une zone de barbelés marquée *Honor Bound to Defend Freedom*? Au loin, derrière les végétations, tu verrais d'autres cages à fauves, et te retrouverais nez à nez devant une sentinelle du grand cirque, un brave petit gars du Texas ou du Tennessee, tatoué sur son uniforme par l'appartenance à la race des **Joint Task Forces GTMO**. Tu ignorerais alors l'existence, dans le monde libre et démocratique, d'un statut d'*Unlawful Enemy Combatant*, réservé à n'importe qui soutient une activité terroriste au moyen d'armes, d'argent, ou par toute autre forme d'aide. La peur contre la peur se combattent et s'annulent peut-être, peut-être pas, peur de la sentinelle en armes elle-même vivant de la peur, payée par la peur, et peur d'avoir perdu l'amour d'une femme qui ne t'a pas répondu la veille au téléphone, sans cette peur-ci cette peur-là sans aucun doute aurait pris le dessus, mais c'est la terreur de n'avoir plus d'asile en ses yeux de tigresse qui te fait éprouver quelque envie pour le sort de ce triste lion dans sa cage de Guantánamo, de sorte qu'à tout prendre, barreaux pour barreaux, tu vois d'un autre œil les silhouettes barbues et lymphatiques agrippées là-bas à leurs cages dans ces tenues de clowns rouges et que tu leur pousses une gueulante... **Guantanamo, guajira guantanamo**... à laquelle ils daignent moins répondre que le lion de tout à l'heure à la sortie du bus, avant que tu ne sortes le carnet de notes



adressées la nuit même au symbole des esclaves en cavale et ne surmontes la peur devant les yeux d'une sentinelle vouée à son combat contre le terrorisme en proférant dans la langue de l'île un long rugissement d'amour ne pouvant laisser sans réagir les batteries de caméras aux ordres du moderne Agamemnon. Franchement, n'est-ce pas l'essence même du monde où nous avons à vivre qu'un type *disparaisse de la circulation* pour crime d'une chanson ? Tout ceci, je le répète, n'étant qu'un rêve qui ne pouvait être celui de Juan-Luis de Loyola, maître en systèmes de surveillance au sommet de la tour Panoptique à Bruxelles. Si les rapports viennent de s'inverser entre l'auteur de ces pages et l'un de ses personnages, il serait légitime que vous m'en demandiez la preuve. Or je suis toujours encagoulé dans une cellule aux fenêtres occultées. Mais les oiseaux de nuit qui peuplent ce roman cèdent volontiers leur mot à dire au mythique oiseau diurne dont les ailes unissent Athènes et Jérusalem. Lumière physique et lumière mentale ne doivent pas vivre en mauvaise intelligence. Tel est le songe du Phénix.

## *It's a fabulous, fabulous story...*

Je me réveille et, sous les habits de mon cadavre, je cherche trace de moi sans trouver d'autre signe qu'une plume rouge tombée du sommet de mon crâne. Tout ce qui reste d'une chevelure héritée de mon père. Je cherche parmi les os de mon squelette et découvre, à la place du cœur, une parure de coquillages ornée de dents de jaguar. Il me faut une preuve, et je me dirige vers la fenêtre. Comment voir au-delà de la nuit, comment apercevoir un ciel derrière le ciel de cette nuit ? Les ténèbres là-bas s'accumulent aux ténèbres et toujours pas de lendemain. Je scrute l'aube à venir et tout au bout de l'Orient, dans la direction du soleil levant, j'entrevois le pays qui porte un nom éblouissant : Hiroshima. Est-ce là le ciel d'Hiroshima ? Oui, c'est peut-être ça. Hiroshima. Hiroshima demain, demain se confond à Hiroshima. Feu, fumée, poison, rayons. Depuis le sommet de la Tour. Fin du soleil levant. Et si nous n'en étions encore qu'au début de la nuit ? Quelque part vers l'Orient, une énorme explosion. Semblable à celle qui permit la création de notre univers. Avec ses montagnes, vallées, fleuves, mers, coquillages. Là-bas, l'Occident a mangé l'Orient. Ne survivront que les mouches, maîtresses du monde. Qu'en dis-tu, chétive compagne de mes transes ? Toi seule étais présente, je le sais, dès le début de cette histoire. Toi seule pouvais concevoir l'idée d'un monde lobotomisé comme un cerveau sans autre pont de l'Orient à l'Occident qu'un pipe-line de sang noir traversant la Georgie sous les auspices d'Agamemnon grâce aux finances d'Aristos Théokratidès et de Jésus Evangelista, toi seule il y a cinquante ans pouvais apercevoir déjà mon crâne ouvert sur un gouffre intérieur ainsi que les cerveaux soumis aux bombardements des privations sensorielles drogues hallucinogènes électrochocs afin d'y supprimer toute mémoire du passé pour fournir une page blanche où s'inscriront les nouvelles pensées du futur, mêmes bombardements massifs que ceux prévus sur la partie orientale du crâne planétaire.

Faire de cette histoire un roman... Loyola s'installe à nouveau derrière son bureau, face au portable où s'accumulent des *logoï* non prévus par la logique des logiciels. Dès l'âge de dix-sept ans, son vieux pote Anatole avait l'intuition de la guerre comme fin dernière de l'Occident. Voilà pourquoi toute la nuit j'ai misé des fortunes sur le rouble, imaginant quels cyclones retomberaient demain sur la tour

Panoptic. De mémoire d'ordinateur, on n'a jamais enregistré pareille transgression des codes imposés à l'écran global. Pourtant, ce ne serait jamais qu'accomplir le cycle... Un dernier tour à la roulette ( oui, dès avant ta naissance, une affaire de casino, là-bas, du côté de Baracoa ). D'autres que toi, demain, pourront en ramasser les gains...

Comment imaginer un roman dont les histoires ne soient pas traversées par l'Histoire, dont les histoires ne soient pas une traversée de l'Histoire ? A l'inverse, l'Histoire existerait-elle si elle n'était traversée par les histoires ; si elle n'était la traversée même de toutes les histoires, dans un infini jeu de miroirs ?

Tout ce gribouillis à n'en plus finir de mon histoire aurait peut-être une chance d'éclairer l'Histoire majuscule des hommes, si je vous révélais que l'année même où je fus conçu devait se célébrer ( l'aède seul pouvait le savoir ) le demi millénaire de l'histoire du roman. Celui-ci prend racines en effet dans ce qu'il est convenu d'appeler la guerre de Cent Ans.

Est-ce donc un hasard si mon père et ma mère copulèrent en 1953, soit cinq siècles après que se termine l'action du *Jouvencel* - premier roman d'Europe qu'on pourrait appeler *moderne* - dont il nous est dit qu'une pluralité de rédacteurs ont rapporté la chronique *au moins mal qu'ils ont pu et le plus à la vérité que possible* ? Formule d'une ironique élégance pour déguiser le fait que tous les noms de lieux et de personnages y étaient fictifs...

L'invention du roman n'imposait-elle pas aux scripteurs *quérir noms étrangers qui les a faits troubles* ? N'ajoutent-ils pas qu'*on faisoit sur le livre ce qu'on pouvoit pour n'y entendre ryen* ? Car ainsi estoient les choses meslées l'une parmy l'autre : *mais toutefois c'estoient choses advenues* ?

Si le hasard y a joué son rôle ( ce même hasard qui devait faire mourir Staline en 1953, pour que l'aède fût libéré du camp de Makronissos ), il me faut supposer qu'un homme bien réel a gratifié ce hasard d'un aimable coup de pouce : mon grand-père Aristos Théokratidès. Etait-ce qu'il se méfiait de son complice Evangelista ? Je soupçonne l'armateur grec d'avoir exercé quelque intimidation sur sa fille Aurore, pour persuader l'homme de plume Anatole Atlas d'écrire à son avantage la chronique du pacte qu'ils noueraient à Baracoa la veille du 26 juillet 1953. Plus tard, bien plus tard, ne parlerait-on pas de nos temps comme d'une autre Guerre de Cent Ans ?

# *Rien ne va plus*

Je coule toujours à pic dans les eaux du canal. Ces coups de lumière... trop de flammes au fond des yeux. Mon regard plus rapide que la mort voit poindre une lueur de l'autre côté de la Terre. Le rivage de la mer. Ce fantôme de plage est nu, seul un être y rôde. C'est Eva qui pleure, et ses larmes coulent sur le sable d'une île où déferlent les vagues au pied d'un figuier tropical. Tandis que je chancelle à l'infini, je lui tends mes deux bras, ces ailes d'une chute entamée voici la moitié d'un millénaire devant ce même Jaguëy des origines, dont les racines plongent sous l'océan jusqu'à mon île natale des Cyclades.

Et la boucle du temps repart en spirale, toutes les façades à balcons du vieux port croulant sous une profusion de lauriers-roses et de bougainvilliers, d'hibiscus et de jasmins, qui sur le fond vert des taramis et des eucalyptus explosaient au regard comme un scandale végétal. Au bout de la digue s'étagaient en terrasses les banlieues blanches de Naoussa. Plus loin, sous la colline et son monastère, se devinait la baie de Colymbythres. On disait que depuis le sommet de la colline, par temps clair, s'offrait à la vue l'ensemble des Cyclades, jusqu'à l'île d'où je venais d'être libéré. Mais je n'avais pas eu le coeur de vérifier, suivant, le long de la digue, l'alignement de ces palmiers aux troncs évasés, qui chez nous prennent le nom de Phenikias. Pouvais-je imaginer que cette haie serait brisée par un figuier du même type que celui qui se dressait au centre du camp, sur l'île de Makronissos ? Imaginer qu'Aurore, dans sa robe de sang, m'entraînerait cinquante ans plus tard au plus profond de l'abîme qui soit sur Terre ? Imaginer qu'elle me conduirait, par le charme de sa voix, vers un royaume n'ayant pas de chemins pour les vivants, sinon celui qu'empruntent les songes ?

*( Quelle force m'a-t-elle tiré d'une île au fond de la Méditerranée, pour me projeter sur une autre île de l'autre côté de l'océan ? )*

Cette ville possédait, comme nulle autre, son entrée secrète vers les enfers gardée par un arbre du paradis, si l'on imaginait ses racines courir sous l'océan depuis la plage d'une île au-delà du couchant. Fameuse attraction pour touristes - y compris ceux de l'autre monde - que cet arbre tropical ayant déchaussé le trottoir du quai pour permettre à son tronc de se ramifier en noeuds qui vous bondissaient au visage et s'unissaient aux lianes tombées des branches en un mouvement sans début ni fin. L'heure semblait enfin venue, pour l'homme qui était mort, de s'intéresser aux deux spectres fameux ne perdant pas un mot de son récit depuis l'autre quai, chacun agitant une bombe de peinture. Mais fallait-il vraiment qu'il dirigeât vers eux son regard ? Toute notion de suspense ne lui était-elle pas étrangère ?

*( Quelle force de vie pouvait-elle me soulever comme une lame de fond, pour me propulser du Levant au-delà du Couchant, depuis le fond d'une mer jusqu'à l'autre rive d'un océan, sinon le regard d'une femme ? Sur la plage de Naoussa, j'étais à trois pas d'elle et je pus voir flotter son sourire un demi millénaire dans le passé comme un demi-siècle dans le futur. Le Jagüey serait l'instrument de cet incroyable transport. Il savait déjà qu'il me faudrait cinquante ans pour franchir ces trois pas.)*

# Rengaine d'une idole des vitrines

*Laisse-moi t'embrasser, car je suis mort. Ce sont bien les mots que l'aède a murmurés en silence. Trois pas nous séparaient. Quel désir il semblait avoir de capter encore un message de moi, dans la caverne obscure du café. Trois pas, de ses yeux aux branches de l'arbre où il croyait me voir. Mais j'étais toujours derrière ma vitrine. Au royaume des songes où vous m'entendez, cette situation vous paraît-elle difficile à saisir ? Toi qui marches avec moi dans les miroirs de cette cité morte où flambent les reflets d'une illusoire chevelure d'or, poursuivait-il, j'aimerais une fois encore te serrer contre moi. Ce qui était la seule chose impossible. Imaginez cette histoire, si l'auteur d'un roman devait s'en emparer. Débarqueraient devant l'agence de voyages deux inspecteurs de police, un petit chauve et un grand maigre à lunettes, pour me questionner. Il avait l'air d'un fantôme ? demanderaient-ils à la statuette en bois des îles. Non, je vous assure, un homme aussi vivant que vous et moi, serais-je obligée de répondre. Bien sûr, ils n'auraient pas vu mon image perchée dans les feuillages, et seraient peu disposés à prendre l'affaire au sérieux. C'est pourquoi je me suis permis de transgresser les lois. Dans ma posture d'immobile vigie qui observe le théâtre du monde avec un regard hors du monde, moi qui ai tout vu tout entendu, je pouvais bien inventer un dernier rituel magique pour conjurer l'ennui de cette séance à l'étalage d'une boutique où s'organise le culte à de faux dieux. Une vie sans frontières, d'errances et de dérives, à lutter dans la solitude pour enfreindre le sens unique, cela méritait quelque entorse aux décrets de l'autre monde. Alors j'ai traversé les glaces du labyrinthe. Je me suis approchée de lui, et lui ai pris la main. Nous nous sommes regardés comme un homme et une femme qui s'aimaient autrefois, mais qu'un mur invisible aurait séparés. Je rêve ? Ils sont là, devant ma boutique, les deux inspecteurs aveugles et voyants...*

## *ECHOS DU ROYAUME DES OMBRES*

- Voyez ce défilé de pantins.
- Je suis toujours surpris par leurs mouvements machinaux.
- Comme si la vie s'en était absentée.
- Alors même qu'ils sont inconscients de la mort.
- Beaucoup de choses pourtant nous échappent.
- Cette statue, regardez-la dans sa vitrine.
- On dirait qu'elle parle !
- Elle ne peut guère nous aider dans notre enquête.
- C'est vrai, méfions-nous de notre fantaisie.
- Adieu muses, dames surnaturelles, divinités mystérieuses...
- Gloire au distributeur automatique !
- Mais où sont leurs fumets divins ?
- Je vous assure que nous ferons bombance avant la fin de la nuit.
- Un monde privé de chant ne peut être qu'en deuil.
- Même en pareille nuit, nous pouvons encore illuminer la ville.
- Ebranler toutes les équations mortifères.
- Si la lune a plongé avec les Pléiades, l'aurore ne vient toujours pas à l'Orient.
- Confiance. Vous vous lécherez les doigts de ce qui va suivre.
- Je vous imite en usant de cette arme qui crache un drôle de sang ?

Le commencement d'une histoire est sans fin pour qui a quitté la vie. Comment ranger dans le bon ordre d'un présent aléatoire, les passés incertains, les futurs aux contours plus flous que ceux d'un arbre dont les membres géants laissaient pendre leurs grappes de sombres poils entortillés devant la fenêtre d'un café de l'aube ? Elle était grappe du ciel, prière et luxure, ses deux jambes menant à l'enfer et au paradis. L'homme observait toujours les branches à longues barbes du figuier maudit. Au point mort du passé comme du futur, sans histoire ni devenir, en ce point critique du temps où le présent n'existait plus, ces lianes lui lançaient pourtant les signes d'une intelligence vieille de cinquante et de cinq cents ans. Car Eva gisait là, faisant toujours corps avec l'arbre, couchée dans les multiples bras et mains aux innombrables doigts enchevêtrés d'un organisme génésiaque lui-même composé de plusieurs torses puissants ramassés sur une infinité de jambes et de pieds entrelacés depuis les origines. En elle un serpent roulait ses nœuds dans la terre, pour se confondre aux racines de l'arbre dont j'étais moi-même le tronc. Ainsi la spirale revenait-elle à son point de départ, mais sur un plan supérieur, dans un cercle plus étroit, plus proche

de la lumière initiale exprimée par les yeux d'Eva. Sur le quai d'en face, un mur blanc se trouvait à présent barré de l'inscription en lettres rouges et noires : *26 de Julio 1953*.

Et les deux fantômes avaient à nouveau disparu.

*« Entrez dans mon histoire, vous y serez au chaud, Messieurs-dames qui ne savez rien du grand cirque de l'au-delà... »*

Qu'on ne parle plus de l'au-delà. J'éprouve une définitive répulsion pour toute forme de magie, de mystère ou de sacré, ces brouillards illusoire dont s'intoxique le ciel de la raison. Celle qui a célébré les noces de Panoptic et de Noé. Mariage historique de la chimie et de la physique, de l'Énergie et de l'Informatique. Arrière féeries, miracles et autres sorcelleries ! S'il fallait encore écrire un livre, que lui soit assignée la fonction de pièce fragmentaire d'un puzzle dont il est superflu d'envisager le sens - ou l'absence de sens - global. Cette interrogation d'un autre âge n'a plus lieu d'être, à l'heure où la littérature vise à distraire les Assis dans leur fauteuil, sans risque pour eux de se retrouver soudain sur le dos d'un jaguar ou dans les branches d'un jaguëy. Surtout pas de vision planétaire ! Plutôt trois jours chez ta mère, même si tu ne l'as pas plus connue que ton père, et pour cause !



## ***Dits de la chevelure des Pléiades***

*Profonde est la source, alimentée par des ondes chues d'une constellation lointaine, où je puise mes phrases gravées au rythme d'une voix millénaire. Celle-ci prend l'accent de l'Indienne Habanaguana pour unir le royaume des ombres aux Pléiades, comme pour tracer un pont d'Orient en Occident.*

*Suis-je une chimère ou un être de chair ?*

*Nul n'accède au monde par une autre porte que la mienne, qui offre aussi la voie de leurs extases aux hommes. Je suis la sorcière et la fée de leur voyage. Comme je les mets au monde, j'ai le pouvoir de leur faire parcourir le même chemin dans l'autre sens, vers un rivage encore inconnu du monde.*

*Je suis donc la prêtresse et la reine des royaumes invisibles. Ainsi je rends possible toute traversée, ainsi par moi chaque être est de passage. Comment s'étonner s'il n'est d'aède qui ne m'ait chantée de mille manières, aucun aventurier qui ne m'ait explorée de fond en comble ? Et si toutes les mers sont en moi, si je suis en tous les océans, nulle autre étendue liquide ne m'illustre aussi bien que celle s'étendant de la mer Noire aux Isles fortunées. Car quelle femme ne se rêve-t-elle pas toison d'or de Colchide et pommes d'or au jardin des Hespérides ? Cueillies à pleines mains par mes amants de tous les siècles, des brassées d'hibiscus et de bougainvilliers, de grenades et de lauriers roses furent ma couche nuptiale depuis les Cyclades jusqu'aux rives des Pléiades.*

*Combien je leur ai laissé boire le miel de mon coquillage astral, enivrée d'un sommeil où l'âme de ma chair se répandait en mythes, où la chair de mon âme se métamorphosait en déesses multiples ! Bouche ouverte, yeux clos, mains en coquillages, l'une protégeant mes fruits l'autre ma toison, j'étale d'Est en Ouest les voluptés d'un corps menacé de mort.*

*Mon visage reflète pourtant toujours un double soleil rouge – d'aube et de crépuscule – victorieux de la chambre noire où gît le monde aujourd'hui. Recueillie dans l'approche de leur prophétie commune, ma caverne accueille l'innocence de ces deux messagers. Tous les explorateurs du sens et des sens, du verbe et de la matière, de la chair et de la chimère eurent un gland solaire quand en mon temple intérieur ils se sont endiablés. De leurs sexes ils ont labouré ma peau, de leurs socs ils ont fendu l'écume de mon ventre en traversée du Levant au Couchant. Toutes mes cavités d'orante leurs nefs ont visitées dans le déchirement des*

*profondeurs où je me suis moi-même abîmée de plaisir. Ma lumière lunaire tressaille encore, irradiée par ce double soleil, au souvenir des deux espèces d'hommes qui furent invités à s'agiter en moi. ( Même s'il ne s'est aucunement agi d'une quelconque forme de triolisme, dans ces jeux d'entrailles mêlées. Entre eux, je n'ai jamais pu dire lequel était fils d'Apollon lequel de Dionysos. )*

*Au carrefour des vents leurs antipodes se confondent en mon regard où l'un toujours est le rival de l'autre qui le tue pour que naisse un nouveau jour. Amour, haine, jalousie. La scène divine sur laquelle je m'offre en sacrifice expiatoire est calquée sur le panthéon des passions humaines, telles qu'elles se donnent à voir dans les mythologies grecque et afro-cubaine. L'aède hellène et l'aventurier caraïbe ont croisé le glaive en mon corps pétri de mémoire vive, dépositaire d'un trésor de sang et d'or. Quelle fête amoureuse, dans une prodigalité de joie solaire et de mélancolie ! Mon astre igné crépite à la tombée des nuits quand la lune entame sa danse excitée par les brûlures du jour et que j'ouvre à ces hommes une grotte ombreuse. Ils caressent mes seins, malaxent mon ventre, écartent et pétrissent la pâte argileuse de mes fesses et de mes cuisses pour naître à eux-mêmes dans la prière de mon cri. Pulpeux mon fruit de chair marine supplie le dard qui la transperce de gicler en éclair de lumière au fond de son œuf gémellique.*

*Ô mon ange amant, de combien de jouissances as-tu sillonné ma surface liquide ! Combien par mes détours tu as pérégriné ! De combien d'ébats délicieux m'as-tu saillie, quels traits de foudre ont rassasié mes appétits obscurs !*

*Ô mon amant dragon ! Combien, aussi, tu m'as blessée, déchirée, défigurée ! Combien tu me pollues et m'humilies, me stigmatises, me crucifies aux pals d'une verge double où se cristallisent ta fausse puissance et ta gloire dérisoire !*

*Qui entend la douleur dont je fus assouvie ?*

*J'eus recours à la ruse pour que se perçoive au plus juste la prière dans mon cri, le cri dans ma prière. J'ai donc aussi proféré des paroles guerrières, des incitations meurtrières. Quelquefois, leur ai-je dit, ne faut-il pas exécuter l'ennemi, fût-il son frère ou son double ? En faire son bouc émissaire ? Après l'assassinat de l'autre qui était en lui sous les traits d'Abel de Loyola, l'aède Anatole Atlas resta en prostration toute une longue nuit. Comme, aujourd'hui, Juan-Luis de Loyola brûle d'horreur en découvrant ce dont il était capable. Mais la folie ne couve pas dans le seul*

*sacrilège du sang versé. Elle apporte aussi des visions. Quelque puissance occulte emprunte la voix de sa voix. Une extase nouvelle jaillit de ses lèvres. Le Tout Autre en lui profère sa danse qui le fait rejoindre la présence du Grand Absent – son père. Ainsi retrouve-t-il en dedans l'éloquence d'une vérité secrète contenue dans la Santeria de Cuba comme dans les mystères de la Grèce archaïque. Celle qui fait défaut à l'Occident, en mal d'initiation depuis des temps immémoriaux. Si le prince Hamlet avait connu la cérémonie de l'Abakwa, toute l'histoire moderne eût pris un autre cours, c'est Habanaguana qui vous le dit ! Juan-Luis de Loyola s'en avise tandis qu'une vision le fige au milieu du pont. Devant lui, l'arbre aux fruits d'or des Hespérides et la toison d'or de Colchide se trouvent réunis. Un bouc à la gorge tranchée pend aux branches du figuier des origines. « De père en fils, l'image se délabre », murmure une vieille femme noire accroupie aux racines de l'arbre abracadrabrahamique.*

## *It's a fabulous, fabulous story...*

Juan-Luis de Loyola s'éveille après des siècles de torpeur. Un *jingle* vient de retentir à son poignet. Tant d'heures se sont écoulées qu'il peut être à nouveau minuit sans qu'on ait vu passer l'ombre d'un midi. Loyola ne sait toujours pas qui ou quoi l'a fait agir au cours de cette nuit. Tous ses centres nerveux se sont déconnectés de la raison du jour. Est-il dans un autre rêve ? Une chose est certaine. Un sursaut d'ironie lui fait porter des lunettes de soleil. Et sur l'écran de sa montre, les chiffres glissent à haute altitude. J'itinère entre les pôles, se dit-il... Depuis ma guérite haut perchée... Jusqu'aux liquides catacombes... De chute en ascension... D'errance immobile en voyage hors espace et temps... Pour mieux atteindre au cœur du monde... J'arpente le miroir... Voué à capturer... Pour le transmettre... Un message qui me dépasse... Et qui m'échappe... Loyola se souvient d'une flaque de sang qu'il suivait le long d'un dédale de ruelles. Au fond de la dernière impasse, il a vu déboucher une femme en robe d'un autre temps ressemblant à sa mère. Pour donner une idée de cette apparition, peut-être conviendrait l'image de Marilyn Monroe. Celle-ci tenait un cierge dans sa main. Elle se dirigeait sans le voir, d'une démarche légère, sa robe traînant dans le sang, vers un autel de fortune où brûlaient plusieurs bougies. Là se dressait un arbre à la branche duquel pendait un bouc dont le sang coulant de la gorge formait le ruisseau qu'il venait de suivre. Son père apparut alors, dans un costume bariolé, coiffé d'une capuche à plumes, brandissant l'une des cornes du bouc, lestée à son extrémité plane d'un miroir. Il avait les traits d'Ernesto « Che » Guevara. Selon ce qu'il expliquait à la femme venue allumer son cierge aux flammes de l'autel, certains rites africains survivaient à Cuba, qui dans le plus lointain passé avaient donné naissance aux mystères d'Asie mineure, puis à la tragédie grecque. Sa mère confirmait bien que le sens initial du mot *tragôdos* était « chant du bouc ». Le sacrifice du bouc au pied d'un arbre sacré ( substitution de l'animal à la victime humaine ) dans une cérémonie de purification collective, n'était-ce pas l'origine des orgies initiatiques en l'honneur du dieu Dionysos, le deux fois né ? Qu'ai-je fait d'autre que sacrifier le bouc ?, s'interroge Loyola qui se souvient des derniers mots du rêve. « La plus haute intensité du rapport entre mythe et réalité ». Selon son père... On le voit hausser les épaules, baisser la tête, comme saisi par une affliction qui ne concernerait plus sa propre vie. Se trouve-t-il à nouveau debout face à la fenêtre au sommet de la Tour ? Son rêve l'a mené vers des scènes issues de la pensée de son

père, vers des images qui lévitent à jamais dans le ventre de sa mère. Tout s'est déployé bien au-delà de cette ville et de ce canal, bien au-delà de l'estuaire ouvert au grand lointain sur une île tropicale où se sont connus un homme et une femme il y a cinquante ans. Mais où est-il encore ? Sa conscience miroite errance... De l'une à l'autre rive... Il chancelle de vertige... Comme sur une échelle tournoyant dans le vide pour se poser à l'horizontale... Sous ses pieds le pont tangué... Nappé d'une coulée de sang... Quel homme fut-il mis à mort qui se voulait autre que nous, même s'il fut parmi nous, car il n'avait pas oublié la tradition des antiques mystères ? Loyola cherche un garde-fou. Vers l'inexploré je vais... Tournant autour d'un axe invisible... Qui se dérobe... Comme ce pont sous mes pieds... Et tu te perds toujours... Dans le rêve d'un autre... Sa main trouva l'appui d'une rambarde. Où était-il encore ? Ses lunettes noires lançaient des signaux. Ils renvoyaient des échos de lumière vers un gratte-ciel de verre. Au dernier étage, apparaîtrait peut-être une belle jeune femme à chevelure blonde qui répondrait à son appel. Mais il ne vit rien de tel. Sentant une présence à ses côtés, Loyola tourna légèrement la tête. Il y avait une femme assise qui mendiait, un bébé moribond dans les bras, dont le regard laiteux pulvérisa le miroir de ses lunettes noires à l'épreuve des balles pour l'atteindre en plein centre du système nerveux. D'où venaient cette femme et cet enfant ? S'ils en étaient réduits à un tel sort, tout ce qu'il pouvait rester de vivant en ce monde, c'étaient les rêves des morts. L'aède, encore lui ? La femme semblait ne pas le voir. D'elle montait un chant multiple, un chœur entier de voix, tandis que ses lèvres remuaient à peine, et que ses yeux rougis par la fatigue d'être le traversaient avec l'indifférence des animaux se côtoyant dans quelque savane africaine. Il ne put soutenir un tel regard et reporta son attention vers l'appareil à son poignet, qui venait d'émettre un nouveau signal. Accoudé contre le parapet, Loyola poussa les touches de sa montre numérique en forme de coquillage. Tout fut soudain lumineux, dans l'ordre binaire du monde. Il regarda les chiffres de ses fonds grimper sur plusieurs écrans. La monnaie russe crevait les plafonds de l'impossible, tel un plongeur que l'on aurait cru noyé perforant la surface et s'élançant vers des hauteurs inaccessibles. Il lui fallut un moment pour décoder une série de signatures cryptées. C'est comme ça qu'il s'était amusé à pirater le système de la firme, juste avant la fusion Panoptic et Noé. Cet exploit lui avait valu toute la confiance de Jésus Evangelista. A présent, il examinait le compte confidentiel de sa mère, avant d'opérer le dernier transfert en pianotant quelques notes sur le clavier. Loyola crut voir le visage cramoisi du philanthrope quand on lui apprendrait que son portefeuille avait été réduit à rien au fil de cette nuit ; que sa fortune

personnelle, estimée en dizaines de milliards, venait d'entrer dans une conjoncture fâcheuse. Qui que ce soit pourrait-il y comprendre quelque chose ? La folie nocturne du rouble le délivrait de l'influence de son néocortex. Il se sentit soudain plus libre, en harmonie avec les registres de son cerveau inférieur. La matrice, pensa-t-il sans savoir au juste quelle matrice. Il songeait à cette fièvre - impossible à enrayer par les marchés financiers - de croissances et d'expansions, suivies de crises et de dépressions, dont se convulsait une pauvre planète. Les banques, les compagnies d'assurances, les prêts hypothécaires, les placements boursiers, les fonds de pension requins, avec toutes leurs gigantesques machines à cracher des informations, qui les faisaient tourner comme des sphères folles dans le cosmos de la spéculation, tout cela si faible et si vulnérable, plus fragile et précaire qu'un simple coquillage... Pendant quelques secondes, il crut bien en avoir fini avec la vision née du rêve d'un mort, cette femme accroupie à quelques pas de lui d'où montait une chorale africaine, et ce petit bout de vie accroché à sa matrice. Il crut en avoir fini avec le corps calleux de son cerveau, celui qui relie l'Orient et l'Occident. Là même où on l'avait détruit depuis le ventre de sa mère, il était touché. Comme si l'autre, l'aède, se dit-il sans parvenir à fixer l'idée qui venait de lui traverser le crâne. La flèche avait été décochée par les yeux de cette femme noire aux énormes seins tétés par ce bébé qui jusqu'au blanc des yeux suçait la voie lactée. Que dirait-elle, cette femme au visage indéfinissable, si elle savait... Loyola chercha de l'argent dans ses poches. Après avoir gagné toute la nuit des sommes capables de coloniser la constellation des Pléiades, il ne lui restait qu'une pièce de monnaie qu'il tendit à la femme avec un sourire forcé. C'est alors qu'il vit l'arbre. Pas de bouc, non, pas de bouc, mais un panneau officiel cloué contre le tronc :

*« A la memoria de Abel de Loyola, que fue asesinado en este lugar por las hordas de la tiranía la noche del 26 de Julio 1953. Que el ejemplo de su gloriosa muerte sea el acicate que mueva el impulse a los Cubanos a defender la libertad de Cuba. »*

La femme tournait et retournait la pièce, murmurant des choses qui pouvaient avoir eu un sens mais qui n'en avaient plus depuis la fin des utopies, posant enfin la relique de métal sur le front de son enfant. Tres pesos ! Côté face, on voyait luire une étoile au béret d'un homme barbu et chevelu comme avait dû l'être Abel de Loyola voici cinquante ans.

*« C'est moi qui vous présente en exclusivité le clou de notre ménagerie, moi Eva de Cuba, l'oiseau-serpent de Baracoa ! »*

Je n'ai qu'à tendre la main pour toucher dans sa pesanteur chaude Eva, mère de celui qui se croyait le fils de Marilyn Monroe et de Che Guevara, mais qui devait se contenter du nom de Juan-Luis de Loyola, sur une plaque de cuivre au sommet de la tour Panoptic. *L'Esthetical & Ethical Expert* se débrouille-t-il dans les visions que je lui lance ? L'avant-garde situationniste est d'un faible secours face aux réalités de la misère. N'arpeute pas qui veut les passages entre ciel et terre !

Passer de son vivant le pont vers l'autre rive : je ne l'avais connu qu'avec Eva. Peut-être était-ce encore par elle que, depuis l'autre monde, j'avais retrouvé l'ici-bas ? Me revenait le son des cloches d'une église, dans une île vers l'Orient, qui se mêlait aux tambours nocturnes, pour la San Lázaro, sur cette autre île au-delà du couchant. C'était comme si les archipels dont faisaient partie ces deux îles ne formaient en moi qu'un seul tourbillon de mémoire globale...

Loyola sent monter un nouvel accès de fièvre, de rage contre toutes ces phrases incontrôlables. Il voudrait se venger de l'aède. Oui, voir enfin mourir l'homme qui était mort ! Pas de numéro matricule noué à l'orteil de ce pantin jeté au rebut de la scène. Pas de tiroir coulissant sur un rail, dans le frigo d'une morgue, pour cet insignifiant cadavre sans nom et sans histoire. Ni heure d'arrivée, ni constat de décès officiel sur un registre pareil à celui qui existe encore à Santiago, dans l'ancien hôpital transformé en musée, non loin de la caserne Moncada, portant le nom de mon père à la page du 26 juillet 1953.

Ce constat calme un peu Loyola. Peut-être aurait-on vu, dans les yeux de l'aède, se refléter le dernier paysage aperçu par lui juste avant de crever... l'un de ces paysages inconnus, jamais vus par quiconque, et dont nul n'a la carte ? Une mer émeraude et je nageais en elle. Si la couleur pouvait exprimer l'amour, quelle autre que ses yeux verts ? Eux seuls apaisaient les nuages rouges de mon âme. Un vert doré piqué d'étoiles, dont pâlassait la Voie lactée. Je me penchais sur elle, sur la mer émeraude, et je l'entendais me dire d'embarquer avec elle sur le yacht de son père. Le navire de plaisance était ancré dans une crique à l'Est de l'île de Paros. Il suffisait de tendre la main pour caresser l'échine de Naxos. Plus loin se profilaient Ios et Hèraklia. Tout le temps que notre liaison dura, jusqu'à Santiago de Cuba puis à Baracoa, ce fut comme si la mer à jamais nous berçait dans le rouleau des vagues de ses yeux. Alors, après le coup de feu, je me suis mis en marche à nouveau par les rues d'une ville, et je continuais d'arpeuter les chemins de jadis qui menaient à Eva. Tout en haut de cette tour, comme au

sommet d'une falaise abrupte, je voyais l'archange noir qui tremblait au bord du précipice, penché vers un vide sidéral, au fond duquel je le contemplais en souriant, l'un et l'autre séparés par la masse noire d'un temple prêt à s'écrouler.

*( J'aurais pu lui dire, sur la plage de Naoussa comme à Baracoa : laissez-moi vous créer une avant-garde solitaire, dont le nom serait Sphère Convulsiviste, et l'objectif ultime une transe entre les mondes, un voyage hors de l'espace et hors du temps, qui vous identifie à une jeune Indienne blonde à peau noire au temps de la Conquête, aussi bien qu'à vous-même dans cinquante ou dans cinq cents ans. )*

## ***It's a fabulous, fabulous story...***

Juan-Luis de Loyola n'est pas loin de rendre les armes. Qui, du criminel ou de sa victime, a-t-il gagné le vrai duel ? Il ferme les yeux. Son roman, jamais il ne l'achèvera. Quand il croit moucher pour toujours l'aède, celui-ci reprend à nouveau son vol, pareil à celui de sa compagne dont les ailes ne s'approcheront jamais plus du soleil. Parlons-en, de l'astre du jour. Est-ce l'âme d'un mort séparée de son corps sans sépulture, allant vers sa terre première, à l'horizon oriental, qui a fait reculer sa course éternelle ? S'est-elle régénérée, cette âme, en absorbant l'aurore jusqu'à recouvrer l'usage de la parole avec celui de la gnôle ? Puisse-t-il accoster à l'île de lumière, celui qui continue d'écluser cul sec après le terme prescrit par toutes les médecines, quand ma propre bouteille est vide ! Loyola voudrait en finir. Il éprouve la sensation d'avoir à déchiffrer les hiéroglyphes d'un sarcophage liquide. Au mur, dans la pénombre, luisent quelques tableaux de grand prix dont la mort de l'art, décrétée voici cinquante ans, n'a fait qu'accroître la valeur. Les œuvres accrochées là ne sont qu'absence de formes et de couleurs, jeux gratuits d'une géométrie pure, inaccessible à tout regard humain qui n'eût disposé des mille ressources oculaires d'une mouche. Combien le repose l'idée de ces tableaux, n'exigeant le secours d'aucune lumière ! Leurs paysages vides figurent des explosions de chiffres, des taux d'intérêts, des indices, des pans entiers d'informations nécessaires à la bonne gestion de la tour Panoptique. Savourer la paix d'un tel royaume, n'est-ce pas jouir de la félicité promise aux âmes élues, quand elles n'ont plus à s'encombrer des



images de la misère ? La voilà, sa victoire ! Car l'avenir du monde appartient aux maîtres de l'abstraction, manipulateurs de symboles, conseillers, experts, publicitaires, fabricants de signes émancipés du règne de la matière... A cet égard, elle est là, l'œuvre d'art absolue. Sans ouvrir les paupières, Loyola se concentre sur la toile suspendue devant lui. Vierge de la moindre trace, il s'agit d'un miroir sacré. L'écran immaculé sur lequel eut lieu - en présence de son père - la première projection publique du film de Guy Debord, *Hurllements en faveur de Sade*. Une sainte relique, l'icône des icônes, en même temps que le voile de l'iconostase. Une divine énergie transfigure cet espace au-delà de toute valeur. Ce qui, pour l'œil profane, ressemblerait à une vulgaire toile non peinte, voire à un fragment de mur blanc délimité par un cadre vide, exprime une évocation de l'éternité lui permettant de parcourir l'ultime étape du voyage. Car celui-ci, le voudrait-il, n'est pas arrivé à son terme. Sous ses pieds continue de tanguer le pont du canal. Ouvrirait-il ses yeux qu'une épreuve nouvelle surgirait devant lui, sous forme d'une autre vision d'épouvante. Momie baguenaudant... Du Levant au ponant... J'arpente le miroir de la mémoire... Comme s'il y avait un sens à cette histoire... Je ne cesse pas de commencer... Ni d'en finir... Mais où et quand prendront fin les sorcelleries de cette nuit ? Loyola se retrouve sur l'échelle horizontale à tenter de reprendre une contenance. La plus noble des choses, un pont sur le canal, se dit-il en rajustant un nœud de cravate imaginaire au col de sa guayabera, vers l'œil réel des caméras. Depuis son bureau du sommet jusqu'au pont de béton, son image et ses multiples voix devaient avoir été vidéotransmises dans le monde entier via satellite. Laissez-moi donc parler du haut de cet immeuble de verre et d'acier, tout en béton et vigiles armés, même si ce que je vous dirai ne relève que du mythe et de la légende ! La femme noire est toujours là, au pied de l'écriteau célébrant la mort de son père fixé contre le tronc de l'arbre, mais son enfant est blanc, blanc comme les mottes livides appliquées au couteau sur les toiles de son bureau, dont la valeur marchande augmente en raison même de leur caractère immaculé. Pour qui vous prenez-vous donc ?... Ô signes de la nuit dans le jour !... Îles d'un bout à l'autre de toi-même... Cet enfant blanc tient dans sa main la pièce de trois pesos. Il fixe Loyola non sans une lueur d'ironie. Comme l'art de la peinture, et celui du roman, votre argent n'a-t-il pas perdu son pouvoir narratif ? Allons, Monsieur de Loyola, cessez de faire le pitre en prétendant nous raconter tous vos déboires. Ces trois pesos, si vous aviez le talent de leur donner la parole, auraient plus à nous dire que tous les tableaux accrochés à vos murs. Désormais peinture et fortune se parlent en vase clos, jeux de spéculations boursières évoluant à la vitesse de la lumière. Ne voyez-vous

pas d'où provient cette éclipse ? Un court-circuit de vos constellations financières. Et que vaut encore cette Tour aux mains d'un Jésus Evangelista ? Pas vos milliers d'étages aux vues incomparables avec leurs ascenseurs dotés de miroirs murmurant l'incroyable montée en puissance du rouble dans un frisson d'extase, mais les chiffres clignotant sur ces écrans, tous ces chiffres fluctuant au gré des électrons... Loyola n'en revient pas. La voix de son vieux pote Anatole. Il sursaute. Quelque chose comme le bruit d'un plongeon. Pourquoi tout ce vacarme au bord d'une tasse de rhum ? La mort d'un poète ne devrait pas faire plus de bruit que la chute d'Icare dans ce tableau de Breughel au musée des Beaux-arts où, du temps de nos dérives, il vous arrivait avec Anatole de vous laisser enfermer la nuit, non sans envisager de bouter le feu à ces vestiges du Vieux Monde... Loyola va s'avouer vaincu. Mais une autre image le sauve. Au mur du fond, la photo de sa mère. Tu aurais dû t'en rendre compte plus tôt, comprendre que ce qui avait ressemblé à une élévation sociale était en réalité une chute. Il se tourne vers les yeux qui lui parlent encore. Mon petit, toute cette économie disloquée, livrée au circuit des gains rapides, que j'ai vue passer du domaine des industriels à celui des financiers, puis à celui des tricheurs de casinos, tu aurais pu te méfier... Comment lui mentir, à elle ? Oui, c'est vrai, je tombais moi-même comme Icare, croyant sans cesse m'élever, sans savoir ce qui me faisait le plus mal des fausses plumes arrachées ou de la chute elle-même, de la cire fondue qui me brûlait le corps ou du fait que l'ultime espoir fût de me voir enfin pourvu des ailes d'une mouche. Loyola pense : « mouche » et se voit bondir vers le soleil, par-delà mers et océans, dans les yeux de sa mère.

Mais qu'arrive-t-il, clown ? Serait-ce toi, la mouche au rhum, qui me fais chavirer devant le regard d'une femme à la crinière blonde sur cette photographie grandeur nature au mur de mon bureau ? Ses yeux... Surnaturels !... Ce n'est plus moi qui pense mais l'aède mort. S'il existait, au coeur de l'univers, un foyer d'énergie primitive d'où toutes les informations découlent, Eva, quand elle avait ce regard-là, détenait un éclat du feu des origines.

# Rengaine d'une idole des vitrines

*Viens donc mon amour, suis-moi. Tu goûteras la magie de l'autre monde. Avec moi, tu éteindras ta soif de vie. Quand on souffre comme toi, rien ne console mieux qu'un séjour dans mes bras. Je dirigeais vers lui mon plus beau sourire d'ange. A ses yeux je ne marchais pas, je volais dans les airs, même s'il ne pouvait voir qu'en mes entrailles brûlait le feu du dragon. Celui-ci frappe à la gorge et injecte un venin paralysant sa proie, pour ensuite la vider de son sang. Mais l'activité de la mort ne génère-t-elle pas une autre vie ? Que voulez-vous, l'on ne se refait pas, quand on est à la fois sorcière et première fée du monde...*

*Quelle issue, s'il n'est d'échappée souterraine et céleste au labyrinthe ? Je suis la mer qui sépare et relie, l'enfer et le paradis. Des deux extrêmes de mon corps j'ai fait surgir l'arbre aux fruits d'or des Pléiades et le bélier de la toison d'or. A lui le miel de mon coquillage astral et le poison des gouffres sans lumière. Sur une échelle tournoyante je suis déesse blonde et négresse tenant dans ses bras son enfant sans espoir de survie, qui n'est autre que mon propre fils Juan-Luis de Loyola...*

*Depuis les replis de ma chair une flèche est partie, qui perfore la spirale aplatie du dédale. Où est encore Icare, sinon dans le canal ? Ouvrir une perspective aussi large et profonde qu'un fleuve, c'était cela le rêve de l'aède. N'est-ce par la peau qu'on se pénètre d'une ville, comme d'un être aimé ? Mon corps lui était une ville où chaque ruelle avait un cri d'amour pour écho. Mais quand les façades en sont d'opaque miroir ? Votre reflet s'y répercute ainsi que dans ses lunettes noires, où ne se devine plus aucun regard. Je continuais de l'observer depuis l'une de ces vitrines, lui qui n'eut jamais de foyer, nomade exilé dont la vie s'est passée à chercher un endroit propice, qui l'aurait accueilli avec bienveillance. Une exigence déracinée que moi seule pouvais encore combler, même après sa mort.*

*( Un regard de femme... Cela vous a l'air bête, cette ondulation des paupières qui vous prend pour cible et cette double ligne des cils fendus jusqu'aux tempes qui vous englobe. Tout un univers s'empare du vôtre. Vous êtes une planète conquise par la puissance habitant le fond de ses yeux. Vous existez par elle dans une dimension galactique. J'aurais pu lui dire : « Aurore ! Ne bougez pas ! Restez comme vous êtes, nous ne risquons plus jamais rien, vous et moi pour toujours en cette Ithaque de vos yeux, nous aurons tout le temps que nous voudrions pour nous réveiller dans un roman, d'ici cinquante ou cinq cents ans... » )*

## *Rien ne va plus*

D'azur et d'or est la lumière où dort Aurore en sa prière, car je suis mort depuis hier, même si son corps de cavalière – songe de chair ou météore – est mon trésor, de toute manière à jamais hors de la matière. Vraiment, hors de la matière ? L'homme qui était mort but une large rasade. La voix d'Eva lui parvenait toujours depuis le réverbère. N'est-ce pas lui, mon fils, le revenant de cette histoire ? On ne peut revenir de plus loin que d'une traversée du désert de quarante jours en trop dans la matrice de sa mère... La nuit, l'immense nuit du monde était tombée depuis nul ne savait plus combien de millénaires. Seul ce réverbère, éclairant le quai désert, se souciait peut-être encore de l'arbre du paradis plongeant ses racines sur la plage d'une île au-delà du couchant. Seul ce fruit de lumière pouvait se rappeler de Colomb quand il resta figé devant le monstre végétal comme devant un miroir qui lui renvoyait l'image de son âme après ses premiers pas sur cette île inconnue. *Est-ce le vent qui se lève ou mes yeux qui te cherchent ? Le souffle de la nuit me drossait tout à l'heure de réverbère en réverbère, comme jadis il avait dirigé ma voile des Cyclades aux Caraïbes, n'ayant pour seuls phares que l'éclat des Pléiades...*

# **Maiiak**

## **AU SEUIL D'UNE CLAIRE CONSCIENCE DU JOUR**

*était sa vie dans l'extase tranquille d'un rêve qui s'échoue. L'œil du diable à l'écluse brûlait de tous ses feux. Oui, la terreur des hommes devant les femmes est bien leur forme de conscience la plus aiguë depuis Homère. Pensez à Pénélope ! Ou plutôt, résignez-vous à n'y penser pas trop. Poursuivez donc vos petits jeux et parlez d'autre chose, par exemple de Calypso, dont les bras sont ouverts sur toute île de bonne aventure, dans n'importe quel café de l'aube. Si vous n'y tenez pas, remontez à la déesse crétoise qui lèvera sur vous ses bras enroulés de serpents. N'oubliez pas non plus l'amazone blonde au sein retenu par un bandeau rouge... Toutes, elles ont surgi des rêves du Jaguëy. Ces idées vaguement remuaient en l'aède. Au centre d'un tourbillon trop rapide pour qu'il pût en saisir le sens, l'homme qui était mort demeurait la proie d'ombres qu'il avait aimées ou combattues toute sa vie, tandis qu'autour de lui s'agitaient à grands cris les mouettes par-dessus des eaux noires encombrées de plus de cadavres que n'en causèrent toutes les armées du monde civilisé depuis la guerre de Troie. Je ne peux penser à l'unité du monde, se disait-il en lui, sans imaginer ce qui relie tous les instants passés et à venir de tous les êtres du cosmos. Il n'y a pas d'instrument pour ce faire, et je ne suis guère que le médiocre outil d'une telle opération. Mais il me semble, à cet instant précis, que l'entière énergie dont je suis animé tend vers ce noyau de feu central auquel tout ce qui fut comme tout ce qui sera se trouve mystérieusement relié. Pas d'autre sens à l'existence qu'une telle exploration, la plus extraordinaire des aventures qui se puissent concevoir. Au-delà du modèle de l'arbre aux racines uniques, au-delà de la théorie des rhizomes n'exerçant leurs connivences que dans la dimension rampante, écoutez la leçon du Jaguëy !*

Dissimulés à l'abri de quelque muraille, deux êtres venus d'ailleurs pouvaient-ils ignorer qu'une même sève magmatique animait les Pléiades et les entrailles de la Terre, où se fomentait cette monstrueuse déflagration de la nature, cet attentat non sanguinaire connu sous le nom de Jaguëy ? Quiconque, pénétrant jusqu'à son principe intime, n'accédait-il pas à la sève originelle, ne s'abandonnait-il pas à l'ivresse cosmique, ne participait-il pas à la battante pulsation de l'univers ?

- Vous trouvez logique, vous, d'à la fois mourir et ne pas mourir ?
- Hélas, les dieux ne m'ont pas donné la chance de connaître la logique formelle.
- Nous venons de l'autre monde et nos estomacs crient famine.
- Comme cet aède vide sa coupe en état d'ivresse posthume.
- Drôle de marmite que cet Ajiaco.
- Tous les fumets s'y côtoient.
- Pensez-vous que s'y mêle quelque chair humaine ?
- J'ai bien peur que ce soit la loi de leurs nouveaux temples.
- Mais il était question d'un bouc.
- De mon temps, les dieux n'acceptaient que de telles offrandes.
- Vous décrivez pourtant de plus vastes hécatombes.
- C'est vrai, nos héros ne dédaignaient pas d'égorger quelques bœufs.
- Vous arrivait-il d'offrir en sacrifice palefrois ou destriers ?
- Jamais nous n'aurions tranché la gorge à nos fidèles montures.
- Pas plus qu'à des chiens ?
- Voyons, c'est son compagnon à quatre pattes qui reconnaît Ulysse à Ithaque !
- Tandis qu'ici les chevaux servent de nourriture aux hommes.
- Je n'ai jamais rien entendu de tel.
- Pas seulement aux hommes.
- Que voulez-vous dire ?
- Il est ici souvent question de cirque.
- Je n'ai pas plus connu les cirques que les zoos.
- Excusez-moi, ce sont là pratiques barbares qui remontent aux Romains.
- Je ne vois pas en quoi je peux ici vous éclairer.
- C'est que notre conversation ne concerne pas que nous.
- J'aurais dû m'en douter.
- Nous sommes ici dans un roman.
- Je ne suis pas tout à fait idiot.
- Un genre littéraire ne rejetant pas tout à fait l'épopée.
- J'ai bien entendu parler de Troie tout au long de ces pages.
- Nous y avons une mission à remplir.
- Vous pensez bien que je m'en suis avisé.
- Nous acceptons d'y jouer, par ironie, l'intermède des bouffons.
- C'est une idée comme une autre, et elle me plaît.
- Mais l'auteur nous destine encore un autre rôle.

- Bien sûr, nous agissons comme des messagers.
- Vous et moi sommes porteurs d'une parole venue d'ailleurs.
- Maint crime ici commis doit être éclairé par nos soins.
- L'enquête en cours ne serait pas complète sans notre témoignage.
- Mais pourquoi donc parliez-vous de la viande chevaline ?
- C'est qu'elle nous mène au cœur de cet Ajiaco.
- Allons, vous réussirez à me couper l'appétit.
- C'est qu'il y a cinquante ans, au zoo de La Havane...
- J'ai deviné. On nourrissait les fauves avec des chevaux.
- Tout juste, mais pas seulement.
- On leur donnait aussi de braves toutous ?
- On mélangeait à la viande pour fauves des cadavres humains.
- Si ce n'était pas vous, je ne pourrais y croire.
- Tout à l'heure, vous rappelez-vous notre présence au stade ?
- J'ai encore dans l'oreille les cris de cette foule.
- Et ces cages dressées au milieu de la pelouse.
- Ma tête entre les dents d'un vieux lion puant.
- Ainsi vont les spectacles des hommes aujourd'hui.
- Les douze dieux de l'Olympe.
- C'était le nom du *show*.
- Tant de siècles d'histoire pour en arriver là.
- Nous y sommes. La tragédie masquée. L'inaudible chant du bouc.
- Je vous suis. Le *tragode* est l'aède et nul n'entend son chant.
- Qui remonte aux origines mêmes de la civilisation.
- Nos dionysies, fondatrices du théâtre.
- Où le peuple entier se purgeait de ses passions.
- Dans la représentation symbolique d'un sacrifice aux dieux.
- Comment aurions-nous pu, sans cela, bâtir une Acropole ?
- Sacrifice théâtral ayant inspiré le mythe chrétien.
- D'où, peut-être, vos cathédrales ?
- Dont les lointaines fondations furent vos temples à Dionysos.
- En principe érigés pour que cesse le sang de couler.
- Tandis qu'en temps de guerre, combien d'abats humains...
- Pour lire les augures.
- Monceaux d'entrailles à vif, de corps hachés, de viscères éparpillés.
- Cadavres mutilés, carbonisés au lance-flammes.
- Membres tronçonnés, têtes accrochées par les cheveux.
- Crânes pendus aux arbres comme des lanternes.
- Où les passions luisent encore.
- Dans leurs orbites creuses.
- Estimons-nous heureux de ne pas être encore dans la cage aux lions.
- Mélangés à de la viande de cheval.

## *Dits de la chevelure des Pléiades*

---

Le sang, l'odeur du sang humain mêlé à celui des animaux. Couper toute cette viande et jeter les morceaux dans une bassine pour les fauves du zoo. Combien de fois mes feuilles ont vu se pratiquer cette opération, que ce fût à La Havane ou à Santiago, à Baracoa ou à Guantánamo. Car il en allait de la défense d'une civilisation. Tout ce qui s'opposait alors aux nobles idées de la démocratie, telles qu'elles étaient défendues par le président Batista et par son fidèle colonel Miranda, se retrouvait dans la bassine qu'un aède eût pu baptiser *Guernica*. Mais les caractères typographiques employés ici ne sont-ils pas ceux réservés à cet aède, quand il vous lance en haut d'une page *Rien ne va plus* ? Je ne m'en formaliserais guère si cette entorse à nos règles ne risquait de vous induire en erreur, laissant croire par exemple que toutes les voix de cette histoire émanent d'Anatole Atlas. Or, lui-même doit admettre ne figurer ici qu'au titre de témoin, sa propre voix se limitant à recueillir l'écho d'un concert universel. Ainsi la chevelure des Pléiades, non moins que le royaume des ombres, agitent-ils en désordre bras et jambes qui se balancent en danse frénétique dans la grande salle du casino. C'est le moment où les instruments de l'orchestre n'ont pas commencé à vibrer ensemble. Il y a sous mes yeux tous les personnages aperçus déjà par l'aède en son jeu de glaces intérieur. Voici la table d'honneur, en face du podium, d'où se dégage le fumet d'une marmite incroyable : mille casinos en file indienne, de Santiago jusqu'à Baracoa, sur un arc imaginaire dont la flèche pointe vers Miami le vertige de profits inconcevables. S'étonnera-t-on beaucoup si de très vifs effluves de chair humaine se dégagent d'un tel ragoût ? Je ne parle pas seulement des relents de cadavres, même si plus d'un se trouvaient régulièrement pendus à mes branches, langues et yeux arrachés, une batte de base-ball dans le trou de balle. Mais surtout de la viande fraîche, en arrivage quotidien, l'industrie du sexe n'étant alors pas moins florissante que celle de la morgue. Et ce destin de bordel ne pouvait être mis en question par quelques barbus excités jouant aux héros dans la Sierra Maestra. Ce dont il est superflu de persuader quelques personnages de second ordre installés aux tables voisines, qui m'apparaissent à l'instant pour peu que je précise la focale. Tenez, ceux-ci par exemple. Ils feront parler d'eux dans l'histoire des hommes, non moins que les jeunes rebelles à



la veille d'attaquer une caserne de Santiago pour l'occasion du carnaval. Examinons leurs traits. Mais oui, nous avons là quelques convives de choix pour le festin qui se prépare. A la table jouxtant celle où le président Batista s'apprête à signer les contrats préparés par Aristos Théokratidès et Jésus Evangelista, suivant les judicieux conseils de Sacha Bielinski, trois sbires feignent l'indifférence, qui seront réunis dix ans plus tard à Dallas, dans de plus sombres circonstances. *Bassine où la chair humaine se mêle aux chevaux de la peste et de la famine, de la guerre et de la mort.* Observons bien la bacchanale dans le miroir, ce moment de mortelle volupté qui fait glisser Eva de mes branches, les mains sur ses seins se tournant brusquement vers ces trois hommes comme pour les menacer de ses griffes, tandis qu'elle presse l'une contre l'autre ses longues cuisses nues en ondulant vers leur table d'une démarche féline. Un parfum de fauve sue de la déesse blonde aux yeux verts quand ses lèvres humides se tordent en lançant un miaulement qui leur arrache des éclats de rire, et voici l'acteur de cinéma Ronald Reagan accueillant dans ses bras la jeune consoeur quelques mois plus tôt dénoncée par ses soins pour propagande communiste, la présentant de bonne grâce au politicien Richard Nixon ainsi qu'au capitaine d'industrie pétrolière George H.W. Bush, dont il n'est un secret pour personne que la compagnie basée au Texas sert de couverture à l'Agence. Tous les musiciens nègres font rugir leurs cuivres et battre les tambours quand Abel de Loyola – roi des nuits havanaises, prince des manigances en tout genre – impeccable dans son smoking blanc taillé sur mesure, fait irruption depuis le podium et soulève Eva de terre pour la propulser en l'air le temps d'aspirer une bouffée de son cigare et de vider un verre de rhum, avant de recueillir l'oiseau battant des ailes dans une position des plus obscènes, lui le torse en arrière, elle s'enfourchant sur son genou avancé en proue de navire. Une ovation salue l'exploit dans la salle, mais aux tables d'honneur l'ambiance n'est plus à la joie. Ce mulâtre ne devrait pas croire que la blancheur de son habit lui donne tous les droits. Quant à cette femelle sans complexes jouant aux déesses de l'amour, il est certain que ses numéros volants ne cachent qu'une nature de serpent. N'a-t-elle d'ailleurs pas, elle-même, plus qu'un peu de sang noir ? Quel que soit le succès de cette starlette, l'article paru dans le *Confidential* a bien éclairé l'opinion libérale sur son goût pour le vice allant jusqu'au scandale. Toute sa chair lubrique n'est-elle pas une offense aux anges entre les mains de ce salopard, dont on se demande ce qu'il fait aux femmes pour qu'elles s'amourachent de lui, comme s'il avait un diamant au bout de la queue ? Telles étaient les idées confuses agitant la

table voisine de celle où se tordait le visage d'Aristos Théokratidès, un cigare coincé à la jointure des doigts, de sorte que sa main lui faisait un masque d'araignée squelettique. Il ne pouvait échapper au père d'Eva que les choses risquaient de prendre pour elle une tournure dramatique. Son complice et rival Jésus Evangelista remuait des bajoues mélancoliques. Pour lui, l'affaire de cette nuit s'examinait plutôt sous un éclairage biblique.

## *Rien ne va plus*

Le Jaguëy plonge racines dans un ciel d'avenir. Ses paroles sont obscures non parce qu'on ne les comprend pas, mais parce qu'on n'en finira jamais de les comprendre. La sorcellerie d'un silence qui parle hantait l'air brassé par les pales des ventilateurs dans la grande salle du casino, mémoire devenue image, image devenue voix de ces hommes aux rires de canards. Quand les gangsters s'emparent du monde comme d'un bas quartier de viande, c'est l'histoire des hommes qui se transforme en charogne. A deux pas des Abattoirs de Bruxelles, un demi siècle plus tard, l'homme qui était mort accueillait toujours en lui la scène au cours de laquelle ces prodigieux magiciens feraient de l'univers une combinaison d'atomes et de molécules, propageant une religion nouvelle d'où jailliraient, au coeur d'un faisceau de lumière, les divinités qu'il plairait à la Tour d'offrir aux foules, dans le bruit qu'elles affectionnent. Sous la voûte étoilée de son crâne, dans l'espace du *Come Back* ou de l'*Eva's Bar* qu'agrandit un miroir se confondant au mur derrière le comptoir, entre deux gorgées de rhum, l'aède voit encore danser le couple qui servira de bouc émissaire à la tour Panoptic. Eva passe devant une glace ornant le mur du casino, qui lui renvoie son image infiniment lointaine. Son visage est rouge, du rouge de ces cuivres dont son corps épouse les rythmes. Comme le regard peut faire preuve d'une acuité surnaturelle, elle voit s'évanouir toutes les silhouettes et ne subsister plus que le corps d'un homme vibrant de violence et de beauté. Que ne disait-on

pas d'Abel de Loyola ? Certains prétendaient qu'il était l'un des fournisseurs pourvoyant en cadavres les fauves du zoo de La Havane. D'autres voyaient en lui l'un de ces rebelles dont les bombes déchiquetaient parfois la chair des nuits. Mais Aurore, Eva de Cuba, sait qu'en leurs corps mêlés se nouera le cri venant à bout de toutes les nuits. J'écoute battre mon pouls dans le tronc du Jaguëy. Quel est son rythme secret ? L'homme et la femme tournent ensemble parmi les ombres, ainsi que des enfants dans une caverne mystérieuse. Ils n'ont pas aperçu celui par qui cette histoire deviendra véridique, dissimulé derrière la porte-fenêtre. Leurs deux êtres fusionnent sous le regard de tous en un être nouveau ressuscité nul ne peut savoir de quel abîme, où germe déjà la graine d'un être à venir, condamné plus tard à se dédoubler lui-même pour éprouver un jour l'unicité de cet instant. Le couple a franchi la baie vitrée. Main dans la main, l'homme et la femme sont seuls sous des lianes où s'écrit à jamais le roman d'un futur *Esthetical & Ethical Expert* de la tour Panoptic. Peut-on sortir de son espace pour entrer dans un espace caché ? paraissent-ils se demander, comme s'ils venaient de franchir un autre seuil que celui du casino. Comme si, de cette confusion spatiale – et peut-être aussi temporelle – naissait une relation nouvelle, obscurément excitante, avec le monde. Au-delà de toutes les déchirures de l'espace et du temps, loin par-delà ces tragédies qu'ils auront à vivre bientôt, l'homme et la femme éprouvent à cet instant la mortelle volupté des héros d'épopée.

## ***ECHOS DU ROYAUME DES OMBRES***

Ce dont s'avisent deux âmes errantes issues du royaume des ombres, que l'aède voit poursuivre leur périple hésitant sur le quai du canal. Elles ont faim. Quelque scrupule empêche Homère et Joyce de franchir à leur tour un seuil fatidique, celui du café, pour y trouver réponse au cri de leurs estomacs vides. Ils ont beaucoup entendu parler de marmites et de ragoûts, dont l'importance est telle que s'en prévaut le titre même de ce roman. Mais

leurs appétits ne sauraient se laisser allécher par la perspective d'un festin cannibale. En rien ne les séduisent des bassines où la chair humaine se mêlerait à des viandes animales. Toute la littérature – c'est ce dont ils devisent – est manifeste gastronomique dirigé contre l'ordinaire des menus proposés depuis des millénaires par la chefferie des mangeurs d'hommes. Il ne leur est donc loisible que de se sustenter à l'enseigne des livres. Ceux-ci ne fournissent-ils pas le plus large éventail des choix ? Voici justement une librairie disponible. A la devanture de l'agence de voyages offrant le rêve des Cyclades et des Caraïbes, nos deux âmes errantes s'acharnent donc à faire fonctionner l'un de ces distributeurs automatiques de *best-sellers*, ouverts 24 heures sur 24, installés dans la capitale à l'initiative de la tour Panoptique. Cinq titres se trouvent proposés : les finalistes du Grand Prix.

— Voici la machine.

— C'est moi qui régale !

— Croyez-vous que nous ayons une chance de figurer à leur glorieux menu ?

— J'ai bien peur qu'aujourd'hui, votre Ulysse comme le mien n'aient pas le moindre espoir de trouver place au banquet de l'Olympe.

— La guerre de Troie n'est plus ce qu'elle était.

— Non, les Gagamemnon et autres Mèlisses-nées ont bien dévolué.

— Mais que signifie cette date que vous m'avez fait écrire sur un mur ?

— Une aventure du moderne Ulysse, dans une île au-delà des colonnes d'Hercule.

— Est-ce pour cette raison que vous avez fait naître votre Pénélope à Gibraltar ?

— Là s'ouvre ma Molly Bloom... Mais dites-moi, vos mystérieux peuples de la mer, ils étaient bien coiffés de plumes ?

— Comme d'authentiques Indiens caraïbes. Maintes traces en attestent encore sur nos temples.

— L'Occident serait né de leur fluide éjaculé dans la matrice des Cyclades ?

— Ulysse, au-delà des mers, s'en retourne aux sources...

— Bien sûr. Une même semence, venue de l'Ouest et passant par l'Irlande, féconde aussi bien le rivage près duquel surgira le Livre, que le delta du Nil avec son phare et sa bibliothèque, sans oublier Colchide et Toison d'Or.

— But ultime des Argonautes.

— Qui s'en allèrent des Pléiades vers les Cyclades, et des Hespérides en Colchide.

— Par le détroit des Dardanelles et Troie.

— Oui, trompe de Fallope menant au sanctuaire.

— O ! mer d'ovaires que je disais vineuse.

— O ! vers d'Homère pour la Fallope Hélène...

— Il me fallait chanter la raison d'une guerre.

— A propos. Vos Troyens se faisaient bien appeler celtiques ?

— Oui, *Keltikoï*. C'est ainsi qu'on nommait les habitants d'Ilion. Voilà pourquoi vous-même, barde irlandais, ne pouviez faire moins que revisiter mon épopée.

— Comme le fera demain quelque poète sorcier caraïbe, qui écrira la nouvelle *Odyssée*.

— A coup sûr. Et le futur Ulysse découvrira visage nègre.

— Il portera les plumes de l'Oiseau de Cham.

— L'aède erre à jamais dans les ruines de Troie.

— Troie partout vaincue, dont l'esprit veille à la fenêtre d'un café bruxellois.

**« Approchez, venez vous divertir, notre grand spectacle est déjà commencé ! »**

Toutes ces divagations me conviennent. Elles canalisent l'énergie de mon insomnie. Ce ne sont pas des êtres de chair et d'os qui rôdent ici, plutôt des hallucinations infréquentables. Des voix étrangères qui vous harcèlent tant elles remuent en elles de visions révélant l'essence même du réel. Et si nous étions vraiment au cœur de la guerre de Troie ? Si les Agamemnon et Ménélas de la guerre en Irak, facilement reconnaissables sous les traits de George W. Bush et Tony Blair, avec leurs cohortes militaires obéissant à des théories de mensonges, appliquaient une stratégie de la catastrophe dictée la veille du 26 juillet 1953 dans le casino de Baracoa ? Si l'ultrabarbarie des équipées guerrières correspondait à l'infrabarbarie des violences aveugles dans les rues de n'importe quelle cité civilisée ? L'aède se frotte les yeux. Le calme apparent, dans les environs du canal, est-il bien réel ?

Car la boule s'est remise à tournebouler, docile cochonnet d'un jeu de boules galactique, ainsi que les boules de feu qui jaillissent des canalisations de gaz autour du canal, où les belles chignoles grillent à petits feux sur leurs broches invisibles dans la braise des feux passés au rouge, tandis que la boule en feu de ma poitrine s'élève doucement vers la cime de l'Olympe et son nuage de fumée bleue d'où est parti le coup de feu tiré par cet archange noir, me permettant d'apercevoir à nouveau la lente rotation de la Terre dans un même incendie qui enflamme l'horizon commun de l'Est et de l'Ouest, à partir du sommet de la tour envahie de mouettes.

*( Ai-je rêvé les mouettes qu'on voyait dans les yeux d'Eva ? Ai-je vécu ce rêve inimaginable ? Ai-je entendu prononcer ces mots par Abel de Loyola, dans le micro du casino, la nuit qui précéda le 26 juillet 1953 ? « Dans cinquante ans, il n'y aura plus rien qui ressemble à une âme sur cette planète. » Celui qui serait bientôt le séducteur d'Eva - sans doute l'était-il déjà - deviendrait l'un des acteurs de l'assaut contre la caserne Moncada. Il travaillait en même temps pour le compte de Batista. Je l'appris la nuit-même, alors que les blessés refluaient vers l'hôpital. C'est là que*

*je les ai surpris, sous une image de Santa Barbara... Quand les yeux d'un homme voient une femme comme j'ai vu Eva, cette nuit-là, dans un hôpital de Santiago de Cuba... Typographes, effacez ce que je viens d'écrire ! Editeurs perplexes, improbables lecteurs, faites comme si cet aveu de jalousie n'existait pas plus que celui d'Homère à l'égard de Pénélope ou celui de Joyce pour sa Molly Bloom... )*

Les royaumes de l'aède enveloppaient la réalité comme une voûte céleste. C'était bien le moins que notre héros se fît nommer Atlas pour endosser une telle charge, même s'il devait à chaque instant franchir la frontière séparant le monde terrestre de l'irréel. C'était cela son utopie, celle qui transfigurait toutes les réalités : l'univers visible métamorphosé par un rêve divin. L'heure était peut-être venue d'avouer la vraie raison de son voyage. Comme un enfant se glisse la nuit, par une fenêtre, hors de la maison familiale et s'avance dans l'inconnu pour découvrir une forêt pleine de bons et mauvais sortilèges, ainsi l'homme qui était mort avait-il jadis rompu les amarres sur cette constellation lointaine et s'était-il aventuré seul par les chemins du cosmos. « Ah, Bruxelles !, avait-il crié dans son corps athlétique, il faudra bien que je vous revoie un jour, chère capitale d'Europe... » Il y avait précisément soufflé durant des jours l'un de ces vents de tempête qui alertent les fous de son genre. Un ouragan pareil à ceux des Caraïbes avait déchaîné des torrents de pluie qui s'étaient précipités dans les avenues transformées en rivières, faisant déborder tous les bassins d'orage et enfler les eaux du canal. Et l'on avait donné à l'ouragan le nom d'Eva. Nul écran de télévision, dans les tavernes de son île natale, n'avait omis de montrer ces fleuves de boue qui renversaient les arbres, ébranlaient les façades, s'engouffraient dans les immeubles, dévastaient les places et les rues comme pour appeler à l'aide un voyageur cheminant à travers l'éternité. N'était-ce pas dans l'œil du cyclone qu'on était le mieux protégé ? L'aède venait donc de tomber dans une ville à peine sortie du désastre, glissant plus qu'il ne marchait à travers ses venelles semées de débris et de détritrus, tout en s'imaginant le rescapé de quelque naufrage aéronautique.

# Rengaine d'une idole des vitrines

*Combien de villes mises à feu ! Combien de pays inondés ! Combien de continents aspirés par le ventre des terres, soufflés par les miasmes dont se chargent les airs, grâce à des décisions prises au Berlaymont !*

*Où la réalité, où l'affabulation ?*

*Un monde sans incendies ni déluges ni séismes ni cyclones devait bien exister quelque part et pouvait être celui-ci, sauf qu'il ne l'était pas. Mais alors où le découvrir ?*

*Un pied de l'aède ce jour-là s'était enfoncé dans la boue, l'autre foulait des braises rougeoyant encore sous la cendre. Toute la grisaille accumulée non pas dans le ciel gris d'un jour de pluie, mais dans un gris de tous les jours, n'ayant rien à voir avec le temps qu'il fait, lui emplissait de poussière tous les orifices tandis qu'hurlait en sa tête un vent dément. Diverses péripéties, depuis plus d'un siècle, ayant concentré dans l'atmosphère une majeure part des substances accumulées sous terre au cours des milliers de millénaires, le voile qui en avait résulté ne rendait pas rares les ouragans de particules chimiques se résolvant en pluies de feu liquide. Aucun lien n'était établi par les experts avec les éclats de la guerre, les râles de la famine et de la peste, les hurlements des morts. Qui d'autre que les morts, d'ailleurs, s'apercevait-il du fait qu'avaient sombré chez les vivants le feu sacré de la pensée comme leur énergie fluide, souffle vital d'inspiration comme force tellurique du désir ?*

*L'aède éprouva le besoin de mourir à Bruxelles, pour faire surgir en le miroir de son canal un livre qui n'avait jamais été écrit. Lui qui refusa toujours la forme canonique du Livre était à la fois grec et juif, car sans position sociale et privé de statut. Dans l'obscurité d'une vie errante l'éternel pèlerin, l'ambulant, le vagabond devait révéler à la capitale d'Europe l'envers de son masque et de son décor...*

*« Attention Messieurs-dames, il y a de l'ambiance, il y a du frisson, il y a de la toute grande sensation qui vous attendent, car voici bientôt le clou de notre spectacle, son numéro le plus périlleux... »*

Ainsi qu'autour du feu des premiers âges, quelles étincelles de pensée nouvelle surgiraient-elles de toutes ces ombres gesticulantes, puisque était revenu le chaos du règne primitif ? Quelle sagesse naîtrait-elle d'une telle folie ?

Ces questions encombraient les pensées d'un homme contemplant Bruxelles depuis le plus haut immeuble de la ville. Peut-être même agitait-il en lui confusément toutes les sensations remuées par l'homme qui était mort. Car celui qui tue se retrouve souvent à la place de sa victime. Son cerveau n'était qu'une confusion d'odeurs et de sons, le roulis des cailloux de marbre sur le rivage de Paros et la senteur des fleurs de Pâques dans un figuier tropical à Baracoa, mais aussi le bruit de pas imaginaires, ceux d'un homme qu'on traque il y a cinquante ans dans les rues de Santiago de Cuba, le tout mêlé comme les morceaux d'un puzzle où demeurerait une pièce en trop - qui avait le visage d'une mouche.

*( Peu importait ici par quel véhicule ailé j'étais arrivé à Bruxelles. L'hypothèse d'une mouche étant la plus probable, mes autres divagations célestes étaient-elles pour autant privées de tout fondement ? Créée en 1953 par le légendaire Aristos Théokratidès, puis passée dans le giron de l'Etat grec, l'Olympic Airlines - qui ne satisfaisait plus aux normes budgétaires européennes - se trouvait sur le point d'être rachetée par le consortium Panoptic, appartenant au non moins mythique Jésus Evangelista. Les deux magnats n'avaient-ils pas monté ensemble, voici cinquante ans, le projet **Magna Graecia**, de telle manière qu'Eva de Cuba nichât au coeur de leur saga financière ainsi que dans les branches du Jaguëy ? )*

Tout ça, se dit l'homme qui était mort, pour avoir eu le malheur d'inventer, dans un roman d'il y a cinquante ans, qu'Ulysse était arrivé sur ces îles !... Tout ça parce qu'Aurore avait entendu parler de cet *Adieu Satan*, au temps où ton identité se cachait encore sous celle d'un certain Jérémie Lazarévitch. « Quand la déesse Athéna se regarde au fond du miroir, elle voit les ruines de Troie ; dans le reflet de Rome se révèle Carthage ; l'empire occidental moderne découvre sous son masque un crâne caraïbe. » Ainsi commencerait *Evangile du Jaguëy*, qui ne te vaudrait que des déboires. Car il s'était ensuite agi de l'écrire, ce livre dont Aurore avait esquissé l'ébauche idéale, sous forme d'une couverture noire portant ton nom véritable, alors que les pages



en étaient aussi vierges qu'une plage du nouveau monde aux yeux de Cristobal Colon.

L'homme était arrivé au bout du halètement de cette nuit, au bout de son propre souffle au long cours lui ayant permis tant de vagabondages que les résumait assez le contenu des deux lettres posées devant lui sur la table du café. La première se présentait comme une invitation officielle, signée par un certain Juan-Luis de Loyola, à la cérémonie de remise annuelle du prix Panoptic. L'autre émanait du Commissaire européen Louis Michel, une étrange missive le priant de bien vouloir accourir « en vue de redresser une situation particulièrement précaire ». Si ce n'était pas un double canular, bien dans le goût de son petit-fils Anatole, comment les instances littéraires dans la capitale d'Europe, ainsi que les autorités du Berlaymont, pouvaient-elles se souvenir d'un aède grec ayant choisi de se confier au silence d'une île des Cyclades ? En quoi diable ses humbles talents pouvaient-ils être ici d'une quelconque utilité ? L'hypothèse du guet-apens demeurant la plus probable, il s'était d'autant moins dérobé à ces deux tentations du destin, que les avait en outre agrémentées l'envoi d'un ticket d'entrée pour la finale du grand jeu *Les douze dieux de l'Olympe*.

L'homme qui était mort posa sur la ville un regard nu. Ce quartier de Bruxelles était immensément vêtu de noir. Ses pièges et dérobadés avaient entraîné l'homme dans une telle cabriole qu'il n'eût plus été là pour t'en parler, à toi dont les yeux m'écoutent, sans la magie d'un arbre sidéral. N'étaient-ce pas quelques-uns de ses bras secourables qui avaient oeuvré pour l'extraire de la gueule de l'enfer, où les coups de feu tirés depuis le sommet d'une tour l'avaient envoyé valser ? Mais comment la police et les journalistes pourraient-ils croire que cet homme, au royaume des ombres, avait pu se voir octroyer un sauf-conduit miraculeux l'autorisant à regagner l'univers des choses visibles ? En cas d'interrogatoire, il se promit d'assurer policiers comme journalistes de la création prochaine d'une Commission de sauvegarde des lieux mythiques au coeur de la capitale d'Europe.

Ses pensées d'après la vie se projetaient comme les branches du Jaguëy sur le ciel de la nuit. N'importe quel oiseau de l'autre rive pouvait venir s'y poser, n'importe quel serpent de la genèse y prendre ses aises ainsi que toi, mon Eva. Ne t'impatiente pas comme autrefois, j'en viens à ce que réclament tes yeux. Car un fabuleux bestiaire de mythes enchanteurs vivait toujours parmi ses myriades en fleurs...

# Rengaine d'une idole des vitrines

*Les choses étant ce qu'elles ne sont pas, je ne sais plus, en disant je, à qui je prends la parole. J'ai beau passer ma vie à ne rien dire dans la lumière d'une boutique, ça parle en moi, ça discourt, ça bruit d'un bavardage qui occupe toute la place publique. Mais je dispose d'autres langages. Ainsi des deux invitations lancées à ce vieil homme, dont le fond commun ne pouvait être que mythique...*

*L'énorme cheval de Troie de la ruse marchande avait jadis vaincu la cité d'Illion tout autant que Carthage. Homère, Virgile et Dante ne faisaient-ils pas de Troie l'héroïne de sa défaite, aux dépens des prétendus vainqueurs ? Scipion, paraît-il, eut pitié du mal qu'il avait pu faire, contemplant les absurdes ruines de Carthage. Qui de nos jours – excepté l'aède – pleurerait-il celles de Moscou ? N'était-il pas celui qui récusait pour lui-même toute idée de victoire ?*

*Dans un monde où le dieu de l'argent peut acheter tout le monde, sauf l'aède lesté de son baluchon sphéroïdal, sans doute être poète, c'était le contraire d'une situation. Raison pour laquelle il ne pouvait jamais avoir été situationniste. Ceux-là n'appelaient-ils pas à la mort d'Orphée ? Leur coup avait réussi. Sans le chant de l'aède, les hommes étaient réduits au silence essentiel, n'écoutant plus que le vacarme des choses. Celles-ci papotaient sur tous les écrans comme dans les vitrines ainsi qu'à la une des magazines, douées d'un pouvoir féérique et même prophétique.*

*Une attente messianique se dissimulait derrière la moindre activité marchande, qui faisait résonner ses promesses de rédemption dans chaque message publicitaire.*

*Un univers plus que jamais carcéral, où toutes les morales s'organisent autour d'une loi d'airain selon laquelle seul paie le crime ; où tout est permis à la race élue, aux autres rien ; où faire payer les pauvres est le seul principe économique, dont la traduction politique se résume dans la formule : « Paix aux châteaux, guerre aux chaumières » : tel est le résultat du cri de guerre idéologique **Mort à Orphée !***

*« Comme je vous l'ai dit, ne prêtez pas d'attention inutile aux détails traversant l'esprit de nos artistes, parmi les plus drôles de l'au-delà... Peu importe où ils croient être et ce qu'ils pensent... Notre seul but : vous divertir... »*

Juan-Luis de Loyola s'appuyait contre la vitre du dernier étage. Il crut voir se lever l'aube dans un rougeoiement de sang à l'horizon, reflet des ultimes lueurs sur le dos du canal, ce serpent rectiligne qui scintillait au loin. Qu'est-ce que tout ça voulait dire ? N'était-ce pas la planète entière qui, par bonds convulsifs, était devenue *situationniste* ? « Rien ne peut dispenser la vie d'être absolument passionnante. Nous savons comment faire. » Mon père avait été l'un des concepteurs de cette idéologie, qui prônait avant tout la mort de l'art. « Visiblement le principal domaine que nous allons remplacer et accomplir est la poésie, qui s'est brûlée elle-même à l'avant-garde de notre temps, qui a complètement disparu. » Pour enchanter le monde, il fallait d'abord supprimer ses enchanteurs. N'ont-ils pas la prétention que leur chant vive après la mort ? Cette force magique, la nier ! Toute puissance créatrice exclusivement d'ici-bas. « On sait que plus un lieu est réservé à la liberté du jeu, plus grande est sa force d'attraction. Le prestige immense de Monaco, de Las Vegas en est la preuve... » C'est ainsi que mon père imagina la création, dans les Caraïbes, d'une ville expérimentale dévolue au jeu et à la dérive continue. Ce serait Baracoa, première escale de Cristobal Colon à Cuba. Ne faut-il pas une promesse d'abîme pour que nos fêtes prennent un sens ?

*( Avec le recul d'un demi-siècle, ne s'est pas dissipé mon enchantement de découvrir un livre dont j'aurais été l'auteur, portant pour titre celui que m'avait inspiré ce figuier sauvage dans le camp de Makronissos. Je m'en remis donc aux caprices du hasard, préférant y voir un mot de passe, le don d'un talisman qu'il me fallait envisager comme le plus périlleux des viatiques. Je ne savais encore quel univers secret j'aurais à découvrir, auquel m'offrirait passage le regard d'Aurore qui deviendrait celui d'Eva. )*

Chacun ne devrait-il savoir voyager de la vie à la mort, de la mort à la vie ? C'est un art encore plus savant que celui de passer du jour à la nuit, de la nuit au jour. Un travail de fakir. Chacune des lianes de cet arbre était une corde qui se dressait et s'entortillait comme l'oiseau-serpent des origines, charmé par le chant de plus d'un revenant. A commencer par celui de ces deux immigrants clandestins venus vers lui de l'autre monde, chez qui perpétuel avait été le mouvement cyclique de l'ici-bas vers l'au-delà tout au long de leurs œuvres odysséennes.

L'homme qui était mort ne pouvait s'empêcher d'être envahi par une étrange idée, lui suggérant que l'ensemble des forces de la nature avait concouru à cette situation défiant toutes les lois naturelles. Rien ne venant rompre le silence, il s'arrêta sur cette pensée, l'œil aux aguets, l'oreille tendue. Du côté de l'agence de voyages, deux silhouettes indécises avaient fracturé le distributeur automatique et bouté le feu à une pile de livres.

- Destinations lointaines... Plages exotiques... La Tentation d'une île...
- Maigre pitance... Et quelle odeur !
- La grillade effacerait un peu ces parfums avariés.
- Et puis, lit-on jamais mieux qu'à la lueur des flammes ?
- Vrai. Rien de tel qu'un bon bûcher pour faire croustiller les phrases périmées.
- Cynisme ?
- Non, toujours la vieille histoire du buisson ardent.
- Dans le désert un feu jaillit !
- Feu de l'esprit venu d'on ne sait où.
- De l'autre côté des mers ?
- Ardente flamme, lumière d'étoile tombée du ciel !

Ce dialogue insolite résonnait en l'homme qui était mort comme s'il avait été transmis par les branches de l'arbre. Ces phrases murmurées lui donnaient l'impression que l'âme du jaguëy, pour s'exprimer, se servait de paroles humaines.

- Tout ça nous laisse un peu sur notre faim.
- C'est leur nouvelle cuisine, il faut s'y faire.
- Que diriez-vous d'un morceau plus consistant ?
- Je vous offrirais bien le DVD qui sera tiré du film réalisé à partir de la couenne de lard carbonisé que nous dégustons en ce moment.
- Grand merci. Quant à moi, je vous suggère plutôt de savourer le fond de la marmite où mijote le pot-pourri qui s'écrit sous nos yeux. C'est le nom d'un plat traditionnel chez les Indiens caraïbes. Tenez, goûtez-moi cette pièce de choix.
- Hmmm... ça fleure bon les recettes ancestrales.
- Méfiez-vous, le morceau est coriace.
- Délicate attention. S'agit-il d'un marbre véritable ?
- Du marbre le meilleur. Comme vous savez, celui de Paros.
- Pourriez-vous me dire quel visage illustre ce délectable buste ?
- Je vous laisse la surprise...
- Les siècles n'ont guère amélioré ma vue... mais ça doit s'arroser !
- Bonne idée, rinçons-nous la dalle. Que diriez-vous d'une gorgée du canal, brune et moussue comme les bières de mon pays ? Oh ! The brown and the yellow ale

*« L'essentiel est que vous passiez une inoubliable soirée autour de notre piste et en ma compagnie, puisque votre vie est une chose si dure qu'elle vous fait chaque instant mal à l'âme et que si nous sommes ensemble, c'est pour oublier toutes ces vilaines douleurs... Un peu de silence donc, avant le grand frisson ! »*

L'homme qui était mort aimait toujours écouter les eaux d'une mer imaginaire battre contre les quais du canal. Plus de perspective apprise, et mesurable, pour le projet littéraire de Juan-Luis de Loyola. Conteur ambulant, se dit-il, je le suis à temps plein jusqu'au-delà de la vie. Oui mais, qui parle encore ? Tous les personnages de son histoire devaient-ils obéir aux rites séculaires du roman, que reprennent aujourd'hui les séries des chaînes Panoptic ? C'est malgré lui que s'imposaient plutôt leurs présences fauves et bariolées, juxtaposant sous ses yeux des espaces et des temps discontinus, sa mère Aurore autant qu'Eva juchée dans un Jaguëy d'il y a cinquante ans sous le nom de l'Indienne Habanaguana, son père Abel de Loyola se conjuguant à lui tandis qu'il se dirigeait vers l'arbre en costume traditionnel pour les cérémonies de l'Abakwa. Mon sommeil est un mort dont la résurrection est proche, murmure en l'aède Juan-Luis de Loyola. Mais ce mort qui n'en finit pas de résurrectionner, quand diable trouvera-t-il un sommeil définitif ? Si les morts étaient tous comme lui, si les nuits étaient toutes pareilles à celle-ci, nous ne saurions plus distinguer les vivants des morts ni le sommeil de l'état de veille... N'est-ce pas, dans un certain sens, l'effet que produit déjà la tour Panoptic?... Oui, dans un certain sens... L'aède se tourna vers la vitre noire. Où sont les fleurs et les étoiles ? Encore une fois, rien qu'une seule, je voudrais voir les fleurs et les étoiles du monde ! La même vitre noire au sommet de la Tour. Allons, rien n'était perdu... Car ce fut une nuit fantastique, dans le scintillement des myriades en fleurs. Ce Juan-Luis de Loyola n'a-t-il pas vu jaillir devant son esprit, venues des profondeurs les plus obscures de son âme, les pensées les plus inattendues ? Ne lui sembla-t-il pas... comment dire?... qu'il n'était plus sur la terre, mais au pays des songes, un pays étrange, lugubre, mystérieux, où les choses les plus bizarres, les plus invraisemblables, pouvaient lui paraître normales et familières ? L'aède revint à lui. Dans les replis de ses lèvres, au bout de sa langue, il savourait les sels de son île natale. C'est ainsi que s'exorcisaient pour lui les démons de l'exil. Il respirait l'air du large et laissait un vent marin déposer sur sa bouche les embruns dont l'air nocturne était saturé jusqu'en haut de la Tour.



Tout était noir ou blanc dans le vaste bureau de Loyola, comme les ombres blanches et noires de son propre destin. A l'exception d'un fauteuil de style imprécis, tout s'y organisait en damiers convergeant vers les deux affiches éclairées de spots sur le mur du fond. Qu'ont donc fait ces voyous de ma cage ? Avec un sourire crispé, Loyola détourna son regard de la fenêtre qui occupait l'espace entier face aux panneaux publicitaires. Il retrouvait un peu de ses esprits après cette nuit sans sommeil. Au pied de la tour, devant le perron de marbre rose, avait bien disparu la Jaguar bleu crépuscule aux vitres blindées. *Pas de Panique avec Panoptic*, lançait en lettres géantes l'une des réclames les plus universellement criées sur les façades et les écrans depuis cinquante ans. Combien d'éternités que mes paroles ne m'appartiennent plus... D'un geste rapide, Loyola se lisse la courte barbe aux reflets gris. C'était une trouvaille de ton père, aux temps héroïques, ce slogan. Ton père buté par cet Atlas en 1953, à Santiago de Cuba. Le fils du Loyola de la légende plonge les yeux dans ceux de la femme sur l'affiche au mur : elle ne rendait ni le blond de la crinière, ni le vert intense et semé d'or du regard, mais vous fichait au coeur l'espoir fou de rencontrer dans l'au-delà cette Eva de Cuba.

( *Dans les yeux d'une femme où l'on erre en aveugle, il arrive de se cogner aux morts dont les vivants n'ont pas voulu. A l'un ou l'autre disparu qui revient sur ses pas. Ce tour de magie peut nous entraîner loin, s'il s'agit d'un défunt revenant sur le lieu du crime dont il fut la victime. Aurait-il oublié de nous dire quelque chose ?* )

Ainsi qu'un rêve de l'aube, ces deux ambassadeurs du royaume des ombres, errant tel un brouillard dans les ténèbres de la ville, firent surgir en l'homme qui était mort un souvenir halluciné. Sans souci du ridicule, il s'agenouilla devant la vitre et remercia les puissances créatrices de lui avoir fait don de ce dragon végétal. Il était à l'instant l'amiral de la Mer océane posant son genou à terre après les premiers pas sur une île inconnue, mais il était aussi l'arbre aux ramifications astrales accueillant Colomb sur ce rivage de sable noir, observant le découvreur des nouveaux paradis contempler un paysage vierge de toute civilisation. A l'entrée de la baie, sur l'horizon gris, trois voiles blanches aux signes rouges guettaient cet homme envoyé par les terres chargées d'histoire, qui retrouvait ici l'arbre des origines. Sitôt son genou relevé du sable mouillé, non sans prendre garde à épousseter les pans de son justaucorps en imaginant le regard plein d'envie que poseraient sur lui tous les orgueilleux de la Cour, Colomb bomba sa frêle poitrine et se dirigea vers le tronc millénaire. Eva se trouvait dans les feuillages et ses longues mèches cascadaient jusqu'à sa poitrine, dont la peau luisait du brun le plus noir. Autour de ses épaules jouait un serpent

qui conversait en langue musicale avec un oiseau minuscule. Celui-ci changeait à chaque instant de couleur et dirigeait une étincelle vivante vers la flamme écarlate qui fleurissait dans sa crinière d'or. Eva tenait une conque marine d'un rose incandescent. Colomb voulut s'approcher de la scène aux merveilles, mais il trébucha sur une pierre. Aussitôt le cri des perroquets et des singes hurleurs. Colomb, de tout son long couché, se retourna pour découvrir, enfoui dans le sable, un buste de marbre. Un buste en marbre veiné de Paros à l'effigie d'Homère.

- C'est la surprise du chef que ce marbre antique au fond de la marmite !
- L'esprit souffle où et quand il veut.
- Hâtons-nous pour que cet Atlas ne manque pas notre petit numéro.
- Grâce aux antennes de l'arbre, il devrait nous entendre.
- Ne craignez-vous pas qu'il sommeille encore ?
- Accélérons donc son réveil et allons parader en face de sa grotte.
- Heureux le vieil Atlas qui, d'un seul geste, embrasse toute la voûte céleste !



*« Il reste encore une petite place, Messieurs-dames, pour ce numéro unique ! »*

Je suis le fils de Marilyn et du *Che*, se rassura-t-il. Oui, c'était l'une de ses folies. Qui n'est en crise d'identité ?... Le passage des Grandes Eaux. Depuis le grand voyage d'une rive à l'autre de l'Atlantique, je parle comme un pantin mû par je ne sais quel ventriloque dissimulé dans l'ombre de ma vie. C'est lui qu'il fallait faire taire. Par quel hasard est-il venu s'offrir à moi cette nuit comme cible idéale, et comment se fait-il que sa voix m'ait poursuivi tout au long de la nuit ?

Telle une proie lancée sur leur terrain de chasse par les dieux de mes ancêtres indigènes, afin qu'ils se réapproprient leur propre âme égarée, cet Atlas exigeait de moi la flèche fatale et je lui en rends grâce. Qu'il fasse bon usage d'une telle grâce dans le gouffre où il est tombé. Ce sera moi, désormais, son ventriloque. Même si tous mes prestiges flambent en offrande rituelle, autour de son cadavre, dans le marécage du canal.

*Amen.*

Les bras en croix, dos à la vitre encore gorgée de nuit, Juan-Luis de Loyola murmure dans un baiser vers l'image en noir et blanc de sa mère, sur l'une des deux affiches : « Nous devons mériter le respect des morts ».

Ses yeux se ferment sur une certitude. C'est lui qui écrira l'histoire de l'aède. C'est lui qui sera le ventriloque d'Atlas. Ayant fait quelques pas vers son bureau d'acajou verni, Loyola presse un bouton, le clavier monte à la surface, un autre écran plat s'éclaire. Quelques opérations des doigts : aux lueurs d'un feu de bois, sur une plage encore plongée dans la pénombre, une jeune femme blonde en robe rouge danse avec un homme noir au pied d'un figuier tropical. Quelqu'un d'autre que Loyola parle en lui, dans le bourdonnement d'une mouche à rhum.

*( Cette voûte étoilée qui se découvrait dans les yeux d'une femme, contenait aussi bien les Mille et une nuits que la légende du Graal. Celle qui se présenterait à moi comme la première fée du monde y avait tracé un jeu de pistes que peu d'explorateurs s'aventurèrent à suivre, même si parmi ceux-ci figurait bien l'amiral de la Mer océane. )*

Sans doute l'homme qui était mort n'était-il pas capable de réaliser pleinement ce qui venait de lui arriver avant de retrouver le grand jour où les choses se réduisent à ce qu'elles sont, quand rêve et mémoire, ces illusionnistes aux tours éventés, plient enfin leurs bagages. Quelle armée de fantômes prenait-elle alors la relève, aux ordres de la tour Panoptic ? L'aventure commençait à prendre un tour comique. Tous ces invraisemblables sortilèges, Eva dans le Jaguëy, l'île au temps de Colomb, ce buste d'Homère... Il prit son verre et partit d'un grand éclat de rire auquel répondirent, de l'autre côté de la vitre, les deux spectres imitant en chœur le concert des perroquets et des singes hurleurs. Nageait-il toujours en plein songe ? L'homme qui était mort venait de donner libre cours à son hilarité lorsque, juste derrière lui, comme si quelqu'un avait observé toute la scène par-dessus son épaule, retentit une voix grondante : « Eveille-toi ! Pourquoi donc, jusqu'à l'aube, ronfles-tu de sommeil ? Allons, car la nuit s'achève, l'aurore approche et les astres déclinent... »

L'homme se leva d'un bond et scruta la pénombre du café, mais n'y aperçut pas la moindre créature vivante. Il n'avait pourtant pas rêvé les mots qu'on venait de prononcer à ses oreilles !

Le tronc du Jaguëy sembla frémir derrière la vitre. Frémir et rassembler toutes ses forces éparpillées jusqu'aux confins de l'univers, peut-être au-delà ? Ses racines parurent s'enfoncer plus profondément dans le sol, comme pour être prêtes à lutter contre un ouragan. Il se mit à souffler dans ses feuillages une rafale qui fit trembler la fenêtre du café, soulevant une vague énorme à la surface du canal.

# Rengaine d'une idole des vitrines

*Toute une nuit l'aède a vécu sa propre veillée funèbre, sans que l'aurore n'entrât par la fenêtre. Moi-même, pouvais-je quitter la scène hors d'un convoi funéraire ? Caryatide au temple du voyage, il ne me fallait pas négliger de rendre un ultime hommage à l'antiquité de cet homme, sous forme d'un buste en marbre découvert par deux inspecteurs venus de l'autre monde au fond de cet Ajiaco.*

*Je vous prie d'applaudir bien fort la sagacité dont ils firent preuve pour mener à bien une enquête au terme de laquelle sera vengée l'injure faite au visage du cosmos.*

*Oui, l'univers entier organise mon jeu. « Réveillez le dieu ou la déesse qui est en vous », clame sous mon image le fronton de chaque boutique, et ce sera bientôt chose faite pour qui jusqu'au bout veut entendre ce cri d'alerte lancé à la face d'un monde en dérive...*

*Mon numéro de cabaret s'achèvera dans un feu d'artifice. L'espace devenu rouge et flamboyant du canal élucidera les dernières zones d'ombres subsistant en l'esprit du lecteur. Il s'agira de voir quel rapport souterrain unissait la tragédie grecque aux plus vieux rituels africains demeurés vivants dans la Santeria de Cuba...*

*Mais je ne voudrais pas être tenue pour seule responsable des sorcelleries pouvant survenir avant la fin de cette nuit. Car elle s'est dissipée devant ma vitrine, la bacchanale des polichinelles et mannequins aux figures de cire. Où s'en sont-ils allés ? Il dépendait du rêve de l'aède que leur foule traversât encore le pont pour converger vers l'escalier de la tour Panoptic.*

*Qui donc mettra le feu aux poudres, sinon celui qui n'a jamais fait que passer ? Je lui envoie d'ambigus clins d'œil venus du nirvana. Quel court-circuit intellectuel illuminera la ville d'une intensité nouvelle, au risque de la consumer ? Un dernier effort. Je concentre en moi toutes les énergies permises à un fétiche. A moi le sabbat d'Eva !*

# ***Sabbat d'Eva***

*« Dans le monde inconnu des Pléiades je suis derrière le miroir où je reconnais la voix de deux hommes. Le fleuve coule en longue robe rouge, mon sang crie, l'eau déborde les rives, un nageur englouti boit le bouillon, réémerge, continue à nager sans rien voir ( peut-être me voit-il ? ) dans l'obscurité de midi. Je suis de l'autre côté du miroir, derrière ma photographie, dans le bureau du tireur au dernier étage de la plus haute tour. Un coup de feu a déchiré l'obscurité du miroir et ces deux voix pour moi n'en font qu'une. L'immaculée nuit de sang rit à grands sabres de ses lunes, dans le regard de ce miroir où s'humilie le fleuve des morts. Ô le meurtre admirable coulant depuis la source de mes yeux évanouis sous une chevelure pécheresse dans cette ville de carnaval ! Oui je sais la frontière est difficile à franchir, mais un pont va bientôt s'écrouler, l'abîme deviendra infranchissable, aussi me faut-il arracher le voile qui nous sépare, car je me suis laissée séduire par un chant disant ce que nul ne sait. Ce chant parle pour tous, donc aussi pour celle qui en fut l'origine. J'étais leur muse, et à une muse on obéit, n'est-ce pas ? Ce n'est pas l'aède qui crée la parole, c'est la parole venue d'ailleurs qui le fait aède. Ange et démon, depuis l'autre côté de la nuit, j'écoute vos belles phrases et toutes ces prières à faire pleurer les morts. Même si je ne vous entends pas bien, excusez-moi. Peut-être parce que je vous vois mal, dans ce gouffre de ténèbres. Non, ce n'est pas vraiment une piste aux lumières, le grand cirque de l'au-delà ! D'ailleurs, j'aime bien cette obscurité du fond de la mer. Vous souvenez-vous, l'un et l'autre, quand nous y descendions sur les rivages de deux îles dont j'ai oublié les noms ? Vos paroles m'échappent encore après la faute, après la pénitence, dans l'inguérissable trou sanglant, tranchée la glace noire qui m'accable toujours d'un doigt coupable.*

*Avant le jour, faites qu'un cimetière accueille la blessure de l'aurore dans le*

***chant du bouc ! »***

## *It's a fabulous, fabulous story...*

La stupeur ne quitte pas les yeux de Loyola. *Réveillez le dieu, ou la déesse, qui est en vous...* Sur son ordinateur scintille toujours la réclame accompagnant les images d'une jeune femme blonde en robe rouge dansant avec un homme noir sur une plage au pied d'un figuier tropical. La photographie de sa mère lui a parlé depuis le mur de son bureau, tandis qu'il suivait à la trace les hallucinations de son double dans un café près du canal. Après tant de blessures, le cri émane de si profond qu'il paraît plongé dans l'hypnose, orant pétrifié par l'angoisse, yeux grands ouverts levés vers ceux de sa mère. Qu'a-t-elle bien voulu dire, à propos d'un fleuve des morts dans cette ville de carnaval ? Ses derniers mots lui parviennent encore, où il était question d'un chant du bouc dans quelque cimetière... Quel sens à cette fantasmagorie ? Juan-Luis de Loyola se raidit sur son fauteuil. Au-delà de la folie, où l'on meurt avant de naître, d'où l'on revient accablé par les millénaires, il attend de renaître après la mort de l'homme qui a tué son père. Accroupi, les bras posés sur ses genoux qu'il sent décharnés comme ceux d'une momie, l'ancêtre en lui murmure une prière qui fait bouger ses lèvres, pourtant immobiles, ainsi qu'on le voit sur certaines statues des Cyclades ou des Caraïbes.

## *Rien ne va plus*

Tu te réveilles. Un coq chante. Flamme rouge perchée sur le parapet du pont qui enjambe le canal. Un astre brille dans le cadre de la fenêtre. Serait-ce l'étoile du matin ? Du bord supérieur de la vitre se dénouent des algues, non, ce sont des cheveux défaits, sa chevelure d'or qui se déploie comme une constellation dans le ciel de l'aube. Une tête de femme, suspendue à l'envers, te regarde en souriant de ses yeux verts. Une folie joyeuse y danse, venue de l'autre côté de la nuit. Bien sûr, tu as capté son message dans la bacchanale du miroir. Mais au moment de balbutier quelque chose, il est trop tard. Quel chant du bouc voudrait-elle entendre ? Elle a disparu, sirène aux seins dénudés, répandant autour d'elle ses parfums montés des profondeurs marines. Le temps de te lever d'un bond pour franchir le seuil

et te retrouver sur le quai désert, tu entends son rire qui se perd dans la brume sur l'autre rive du pont. Tournant les yeux, tu n'aperçois que l'enseigne d'une agence de voyages.

Bienvenue au soleil des Cyclades et des Caraïbes !

C'est alors que tu remarques la scène. Deux bateleurs de foire costumés en Indiens de carnaval et montés sur des échasses ( le grand dégingandé aux fines lunettes rondes et le chauve de taille moyenne à la barbe antique ) font face à l'ouragan. Ils portent chacun, contre le ventre et sur le dos, deux écriteaux criards où se lit la fameuse réclame : « Pas de panique avec Panoptic ». Une danse frénétique agite le royaume des ombres. Hurlant, poussant des clameurs vives, riant, les deux silhouettes emplumées progressent par bonds sur leurs échasses, usant des pancartes comme de voiles et vociférant à tue-tête : « **Entrez, Messieurs-dames, entrez je vous en prie, nous ne manquons pas de place, entrez donc au grand cirque de l'au-delà... Vous ne serez pas déçus par Eva de Cuba !** »

( *Laissez-moi vous le dire, Messieurs-dames qui me faites confiance ! Au grand cirque de l'au-delà, vous ne devez abandonner nulle espérance... Il n'y a qu'à suivre les acrobaties de nos artistes et vous gagnerez avec eux le septième ciel, oui, l'entrée du paradis ! C'est une promesse d'Eva de Cuba...* )

L'aède n'eut d'asile qu'en les yeux d'une femme. Leur double tourbillon remontait en spirale à la source première. Au fond du gouffre il avait capté cette eau vive bouillonnant dans le lit du canal de Bruxelles.

( *Tu devras franchir mille abîmes, longer des distances infinies de sentiers en bordure des gouffres, puis t'aventurer dans les précipices où ne règne pas d'autre loi que celle des charognards, avant de me découvrir dans l'île au-delà des Grandes Eaux...* )

Puis cette vision disparut. L'homme qui était mort avait bien aperçu, à quelques centaines de pas, un chapiteau de cirque ou de théâtre ambulante, sur la vaste esplanade en contrebas de la Tour dominant cette ville. Peut-être les deux gusses étaient-ils des hommes-sandwichs au service de quelque promotion culturelle ? L'homme dirigea son regard vers l'arbre. Jamais il n'avait vu créature aussi dépaysée. Aussi dépaysée que lui-même, songea-t-il en portant un autre verre de rhum à ses lèvres.

# Chant du Bouc

Juan-Luis de Loyola demeure assis, coudes sur les genoux, tête entre les mains, le regard au sol. Il ignore toujours qui ou quoi l'a fait agir au cours de cette nuit. Comme si quelque puissance étrangère lui avait commandé d'obéir à ses ordres venus d'un autre monde. La photographie de sa mère n'a pas cessé de le fixer. Il se lève et plonge ses yeux dans les siens, d'un air féroce.

— J'ai perdu tout l'argent.

Il entend retentir son rire, d'un élan spontané.

— Je perds tant de choses...

Puis, après un moment de réflexion :

— Quel argent ?

Loyola s'attend à tout, sauf à pareille indifférence. Il prend la mouche :

— Mais le tien, celui des Théokratidès et des Evangelista. Quelque chose comme cinquante milliards...

— Pfouh ! de la fumée... Comment tu t'y es pris ?

Loyola ne soutient plus ce regard au mur. Il retourne aux écrans, dont les graphiques sont impitoyables pour son aventure nocturne. Tous ses centres nerveux ont dû se déconnecter de la raison du jour.

— D'abord j'ai volé l'argent, puis je l'ai perdu.

Elle ajoute en riant toujours :

— Où ?

— Sur le marché.

— Celui des Abattoirs ?

— Si tu veux.

Je parlerai donc. Je dirai. Tout.

Gisant debout dans cette pierre tombale, je m'adresse à celle qui devra m'entendre pendant l'éternité. Du haut de cette tour de verre qui domine Bruxelles, j'aperçois combien il faut franchir d'épreuves avant de découvrir ce que depuis longtemps il aurait fallu voir. Car ce n'est

jamais moi qui ai parlé ici, mais un masque grotesque. Je m'adresse donc aussi à l'autre, celui qui parle après sa mort. En ce moment où je suis vivant – toujours vivant – nous sommes deux en une seule personne. Ensemble, nous mettrons le cap sur l'inconnu. Pour la première fois de cette nuit, Loyola ne doute pas qu'il ne s'agit plus d'un rêve quand il sort de l'ascenseur pour traverser le hall où il feint de ne pas même apercevoir un catafalque tendu de banderoles et entouré de cierges, avant de se diriger vers la sortie en sifflant l'air d'une habanera de sa mère. Que puis-je appeler réel, si ce n'est ce que j'écris en ce moment ? Ma propre personne voyage dans un ailleurs indéterminé, puisqu'elle va franchir pour de bon ce canal où se produiront quelques événements surnaturels, et que je suis en même temps sur l'autre rive, attablé près de la vitre d'un café. Le carnaval d'il y a cinquante ans ne devrait-il pas se rejouer ? C'était l'ultime volonté d'Eva de Cuba, s'il avait bien compris son message. Elle exigeait une fête grandiose pour ses funérailles, et ne serait pas déçue. Mais ne convenait-il pas, pour Loyola, d'exécuter d'abord sa propre toilette mortuaire ? C'est ainsi que, dans sa hâte à quitter le dernier étage fatidique, il venait de se tromper au moment de pousser le bouton de l'ascenseur. Face au miroir, il avait actionné par mégarde une touche qui, au lieu de faire chuter la cabine vers le hall d'entrée, l'avait propulsée dans les airs vers des espaces où le dragon crachait toujours un feu d'enfer par la gueule de ses sept têtes, harcelant un archange vaincu dont les ailes ruisselaient de la boue du canal. Un œil lumineux rouge clignotait au loin, signal de quelque port pour des nefes invisibles. Dans l'infinité d'ombres sous la lune, une pâleur du ciel se mit à découper la masse des façades aux chevelures hirsutes, ainsi qu'une immense étendue végétale recouvrant l'autre rive. Quelques barques y scintillaient, alignées face au quai. Juste à l'entrée du pont se dressait le Jaguëy. Un bouc s'y balançait, pendu la tête en bas. Sur les marches de l'escalier donnant accès au pont s'alignaient diverses offrandes, cigares, coupelles de rhum, ainsi qu'un tas de craies, tandis que dans la nuit commençaient de battre les tambours sacrés. Loyola ne chercha même pas à deviner d'où venait la voix qui lui enjoignit de



ramasser un bâton de craie blanche, couleur des morts, des squelettes et des apparitions fantomales. Qu'ai-je fait d'autre que sacrifier le bouc ? Il ne s'inquiéta pas de s'entendre répondre en écho :

— Un lien magique entre l'arbre et le fleuve était jadis tracé par ton père, au moment du sacrifice, par une série de marques à la craie sur le tronc du Jaguëy. Ces dessins cabalistiques évoquaient un lieu sacré sur les rives du fleuve légendaire où se célébrait en Afrique la cérémonie d'alliance fraternelle. Il convenait de faire un sacrifice en l'honneur du fleuve et de l'arbre, en offrant le sang d'un bouc, afin que les eaux soient propices aux âmes des morts.

— Qu'est-ce à dire ?

— Ton père aurait été, je ne sais comment ni pourquoi, membre d'une confrérie d'hommes-jaguars dans l'île du diable. Selon son témoignage, il devait porter un costume de jeteur de sorts, mélange de guenilles et de tissus colorés, de peaux d'animaux sauvages et de plumes d'oiseaux propitiatoires, la tête coiffée d'une perruque à panache, le visage et les mains peinturlurés d'emblèmes ésotériques, entre les dents une pipe où fumait sa sorcellerie, la poitrine ornée de colliers et de fétiches, à la ceinture une corne magique lestée sur son extrémité plane d'un miroir divinatoire, ainsi qu'un petit sac plein de poudre explosive. Le masque et la toison de bouc, dont il se recouvrait ensuite, étaient supposés favorables au surgissement d'un prodige.

— C'est-à-dire...

— Tu l'as deviné toi-même. De là Jason, la Toison d'Or...

— Vous voulez vraiment dire ?

— Il n'y a pas à dire.

— Alors, dites le donc !

— Ce genre de confrérie secrète avait ses racines en Afrique, dont il est possible d'établir que les cérémonies rituelles furent à l'origine des liturgies mystiques en Asie mineure, d'où proviendraient les premiers cultes rendus à Dionysos.

— Je voulais vous l'entendre dire.

— Ce n'est pas pour dire, mais le sacrifice du bouc au pied d'un arbre sacré, cette substitution de l'animal à la victime humaine, comme il se

pratiquerait dans les mystères de la Grèce archaïque, puis dans toute l'imagerie biblique, donnerait naissance à la tragédie, donc à la civilisation européenne. Le mythe chrétien ne ferait que reprendre la figure du bouc émissaire, en victime volontaire...

— Eh bien dites donc !

— Comme tu dis. Ton père fut, à ma connaissance, l'un des seuls sangs mêlés à être admis dans les jeux de cette confrérie, ainsi que s'y désignaient les épreuves initiatiques inspirées de liturgies africaines ancestrales...

— Rien à redire, mais je crois avoir entendu dire que ces déguisements diaboliques s'accompagnaient encore d'un suaire enroulé à la ceinture, qui symbolisait la figure d'un mort surgi de terre.

— Je ne te le fais pas dire, car les défunts devaient être représentés dans une atmosphère ambiguë, entre deux mondes, où flottaient ceux qui n'avaient pas encore tout à fait quitté l'espace humain, sans avoir pour autant gagné le royaume des esprits. Ces rites initiatiques imposaient à chacun une purification lustrale, et la simulation de sa propre mort, avant de connaître l'épreuve de la résurrection. La vision des ancêtres et la communion avec eux aboutissaient à une apothéose d'illumination.

— Autrement dit, mon père était un initié ?

— Bien dit ! Un deux fois né. Il expérimenta lui-même l'analogie qu'il étudiait entre les plus archaïques rites grecs et ceux des hommes-jaguars survivant dans l'île du Diable, en particulier du côté de Guantánamo. Ton père se permit aussi d'établir un rapport entre ces cérémonies sanglantes et la dictature qui venait de s'abattre sur l'île, à la faveur d'un coup d'Etat fomenté par le monde civilisé.

— Serait-ce à dire que nos sociétés auraient régressé ?

— Tu l'as dit. Nous ne vivons plus guère de cérémonies dédiées aux exploits des ancêtres et provoquant une forte émotion collective, au cours desquelles héros ou grandes figures se voient transformés en légendes et représentés sous forme théâtrale, au rythme d'une musique dialoguant avec l'âme des morts...

— C'est tout dire, faillit-il répondre, mais il préféra le non-dit.

Tout cela – venu d'où ? – lui tourbillonnait en tête, comme Loyola quittait le hall d'entrée de la tour Panoptic. La nuit s'était peuplée de battements sourds qui semblaient provenir de quelque discothèque. Mais il ne voyait aucun dancing dans les environs du canal. S'appelant, se répondant d'un quai à l'autre, montant des eaux noires ou tombant des façades, retentissaient les chants d'une danse invisible. C'était une mélodie qui resserrait ses rythmes en spirales autour du pont reliant les deux rives. Un orage plein de coups de tonnerre qui se rapprochait. Loyola s'arrêta sur la vaste esplanade en contrebas de la Tour. Pour se donner une contenance, il voulut sortir un cigare de sa poche poitrinale, mais se découvrit un costume bariolé de signes totémiques. Autour de lui toujours les percussions, sans origine raisonnable. Il crut aux battements de son propre sang, rythmés par l'œil rouge de l'écluse. Au moment même où se faisait en lui ce rapprochement saugrenu, jaillit une flamme du fanal aux péniches et l'incendie se propagea sur les eaux noires. Des langues de feu se mirent à crépiter à la surface du canal, transformé en citerne à pétrole. C'était une danse d'étincelles allant de l'écluse au pont de béton, dont certaines bondissaient le long des façades, escaladant les gouttières, courant par les balcons, s'introduisant dans quelque cuisine par la fenêtre ouverte, sans causer le moindre dégât. Surpris en plein sommeil, certains habitants laissaient deviner leurs silhouettes apeurées derrière des vitres voilées par une fumée d'artifice. Loyola vit alors les sept gueules du dragon cracher leur feu devant ses yeux, l'archange ayant pris le dessus d'une lutte séculaire, tandis que quatre ombres bicornes tanguaient vers lui sur le pont de béton, disposées en carré, leurs épaules ployant sous le faix de deux longues branches horizontales où était arrimé un hamac. L'équipage insolite descendit l'escalier pour progresser avec sa charge le long de l'esplanade en direction de la Tour. Sans s'occuper plus de sa présence que s'il n'existait pas, les quatre ombres cornues trottèrent à côté de lui avant de gravir les marches de marbre rose donnant accès au hall d'entrée. Torses nus, les bas de leurs pantalons retroussés sur des pattes de boucs, Jésus Evangelista et Aristos Théokratidès franchirent les premiers l'enceinte vitrée, suivis par Sacha Bielinski et

Abel de Loyola – personnages d'on ne savait plus quel auteur, à la fois vivants et sans vie, dont Loyola lui-même eût été incapable de dire s'il était plus réel qu'eux, parfaites illusions de réalité, somnambules grouillant dans les ténèbres où se dissolvaient jusqu'aux fictions de son roman. Mais il avait encore à l'oreille les mots de sa mère l'enjoignant de la laisser prendre son envol, sa mère que les quatre hommes, non sans trébucher contre quelque plante ornementale des tropiques, venaient de déposer dans le catafalque autour duquel ils allumèrent quatre grands cierges. Elle était baignée d'une lumière froide et Loyola, sur les pas des quatre spectres, contempla l'expression triste de sa bouche aux coins tombants, le pli entre ses sourcils, profond comme s'il avait été taillé à la machette. Par les vitres de l'entrée principale, il pouvait voir le feu qui dansait toujours sur les eaux noires du canal. Comme il reportait son regard vers la gisante, elle remua ses lèvres et tendit un bras vers lui. Il contempla son poignet mince, l'exquis renflement de l'avant-bras, le coude arrondi, la courbe d'une épaule dont le muscle fit tressaillir un sein, puis le ventre enveloppé d'un tissu rouge, cette caverne du fond de laquelle il n'était jamais sorti. Le visage d'Aurore se dérida soudain et redevint très jeune, elle parut même lui sourire. Quelque truquage de la lumière, peut-être. Quoi d'autre ? Tendue dans une convulsion suprême, haletant et près d'expirer, comme si plus frêle encore que celui de sa mère était le lien qui le rattachait à l'existence, Loyola voulut plonger ses mains dans la chevelure blonde où luisait une fleur de Pâques aux pétales flétris. Gagnerait-il, par un invisible pont, le cœur de l'univers ? Son être intime vit surgir l'image de Pléione, la femme de son vieux pote Anatole. Ô désir ! Ô désir ! Jusque dans la mort, désirer de ne pas mourir de désir ! L'essence du monde l'illuminait de l'intérieur. Cette scène paraîtrait-elle vraisemblable à la fin de son roman ? L'Indienne Habanaguana se redressa de toute sa taille, Loyola vit sans doute Eva de Cuba les mains plantées sur ses hanches, mais il refusa d'y ajouter foi, par les vitres du hall apercevant l'archange à nouveau renversé, ses ailes secouées de mouvements frénétiques, une lascive dragonne le chevauchant dans une copulation cosmique. Alors le cortège funèbre

s'ébranla. Ce fut un convoi de fleurs de Pâques amoncelées sur des dizaines d'antiquités automobiles déglinguées, qui se mit en marche au bout du quai. La foule immense et muette s'épaississait le long du trottoir ainsi qu'aux balcons des façades créoles, arborant des tenues bariolées qui évoquaient celles de l'île du Diable. Même les murailles participaient au deuil : s'il eût été outré de dire qu'elles pleuraient, leurs peintures vives et disparates s'en allaient en lambeaux, comme celles des vieilles maisons coloniales dans la capitale de l'île. Une jeune écuyère montée sur sa licorne fit soudain irruption au milieu du hall, dirigeant sa monture vers les ascenseurs, d'où sortaient hommes, femmes, enfants de toutes les couleurs portant sur la tête consoles et claviers d'ordinateurs, imprimantes au laser et machines photocopieuses, fauteuils amovibles en cuir et luxueux meubles de bureau, horloges électroniques et lampes halogènes, jusqu'à des plantes en pots venues d'Afrique ou des Caraïbes. Eva n'y tint plus. Elle se leva de son cercueil et se précipita vers l'écuyère qui produisait d'incompréhensibles sons qu'elle seule pouvait entendre, ce langage d'avant les mots dont elle avait toujours dérouté les spectateurs depuis l'Exposition universelle de Bruxelles en 1897. L'écuyère, avant de se ruer vers les étages, lui désigna du doigt la grande fenêtre. Elles virent passer une barque où gisait Atlas, nu sous les étoiles qui le confiaient au fleuve, le même homme en même temps s'écroulant du pont de béton sous lequel passait sa barque, abattu par quelque tireur embusqué dans le ciel. Mais non, ce n'était pas le même homme ! Le premier, celui qui se trouvait couché sur le pont d'un yacht, portait un costume de toile claire à la mode il y a cinquante ans, mais paraissait beaucoup plus jeune que celui qui venait de s'écrouler dans le canal. Eva de Cuba savait combien l'axe du monde était au-delà de tous les horizons. Là où l'extrême Occident et l'extrême Orient se confondent en leur lointaine origine commune ; là où tout contribue à décourager les navigations solitaires, à mettre hors d'haleine les nuages, à déboussolez les points cardinaux eux-mêmes, à exténuer l'infini. C'est pourquoi l'on vit alors défilier, dans ce vertige de l'espace où veillait Atlas, un cortège de guimbardes multicolores sur le toit desquelles

s'entassaient pêle-mêle toutes les malles bourrées de nippes à ne savoir qu'en faire ayant exalté les formes d'Eva depuis un demi millénaire. C'est aussi pourquoi devaient se trouver garnies des fleurs les plus rouges de l'univers la Cadillac blanche décapotable contenant sa dépouille autant que la Chrysler verte aux ailes effilées venant derrière elle, tout comme une Mercury violette, une Chevrolet Bel Air d'un bleu électrique, une Studebaker crème au toit rose, une Pontiac jaune canari, une Buick écarlate, une De Soto Diplomat entièrement écaillée, une Oldsmobile vif argent, une Dodge vert pomme et, pour fermer le cortège funèbre, une Plymouth noire, celle qu'avait louée le père de Loyola avant que ne commence la farce de sa vie. Toutes ces chignoles étaient peuplées des races de la terre entière. Imaginez le mariage parfait du Noir, du Jaune et du Rouge formant le drapeau national belge, et vous aurez une idée d'Eva de Cuba, qui offrait au monde un ultime festin de sa chair. Imaginez sa descendance innombrable et vous pourrez voir quel peuple défilait, au terme de la nuit du 16 juin 2004, le long du canal de Bruxelles. Même après sa mort, les yeux d'Eva pleuraient encore toutes les énigmes que son corps avait posées à l'univers entre le royaume des ombres et la chevelure des Pléiades. Alors Atlas ouvrit les yeux. Il sentit que sa barbe avait poussé depuis sa propre mort, ainsi que ses cheveux et ses ongles de porte-globe. Il regarda autour de lui. Le paysage avait changé. Au lieu des confins du monde, il découvrit une ville sous la brume et reconnut cette bonne vieille capitale d'Europe, cité de tous les égarements. Sa barque ? Une carrosserie de bagnole vidée de ses entrailles mécaniques. Les mains du titan faisaient office d'avirons, s'enfonçant dans une eau si putride qu'elles ridaient à peine la surface de chaque côté des portières. On aurait dit que cette nef mortuaire descendait un fleuve pour s'en aller voguer loin au-delà des frontières du monde.

*( Aède est qui voyage à bord d'un navire errant  
Qu'il prend pour l'arche de Noé  
Jamais n'arrivant )*

# Rengaine d'une idole des vitrines

*Je parle comme je parle, ici comme en tout lieu.*

*Médée l'empoisonneuse de Colchide aussi bien que Circé la magicienne au jardin des Hespérides, j'ai le pouvoir de faire entendre l'énigme, moins indéchiffrable que vos prétendus romans, d'une parole prophétique. Ecrire un roman, n'est-ce pas réinventer le genre du roman ? A quoi pouvaient servir les efforts infinis d'un rêveur éveillé dans sa grotte féerique ? Que fallait-il d'autre pour vous rappeler à la réalité réelle ?*

*L'aède est en travail même quand il dort. Il fut en définitive ce que peu de gens pouvaient lui pardonner. Car son rêve n'était pas un rêve. Et vos réalités ne sont jamais pour lui qu'un cas particulier de ses fictions. Suspect traqué à mort dont la survie dépendit toujours de l'art d'effacer ses traces, il conserve en lui le mystère de celui qui n'a pas été reconnu. Sommeille-t-il vraiment dans l'acte sans limites où se tisse un espace d'images tenues pour folles, ou vit-il en créant un autre monde au-delà de votre cauchemar ? Un jour qui se détraque à l'ère de la tour Panoptique et de sa robotique indérégable, est-ce de la fantasmagorie ? Lui dont la parole retourne la nuit en jour et le jour en nuit blanche qui ne s'inscrit sur aucun calendrier, lui dont le regard sur vos piles de jours et de nuits mis de côté depuis des millénaires en transfigure le sens pour voir promesse d'aurore dans le rouge drapeau du crépuscule, il ne vous dit rien d'autre que de lire l'avenir dans les nuages.*

*Et s'il n'avait été qu'un vagabond de l'aube ayant suivi des yeux la déambulation d'une fille en imper noir à la fenêtre, dont le regard en plein soleil obscurcit le monde en l'ombre d'un contre-jour donnant illusion nocturne à toute chose un seul instant, celui que prit l'apparition d'une pute pour quelque sans-un-rond venu d'on ne sait quel ailleurs ?*

# **Maiiak**

## **UNE CLARTE DE CENDRE**

*S'infiltrait par la fenêtre, ternissant la faible lumière qui tombait du plafond. Le patron astiquait des verres derrière son comptoir. Je le voyais de dos qui faisait mine d'aligner ses bouteilles d'alcool renversées sur leur bec verseur. Il tourna vers moi sa large tête, une main suspendue en l'air :*

*— Les écritures, ça nous mène où ?*

*Son épaisse paupière luisait dans l'obscurité.*

*C'est alors que je la vis déambuler sur le quai, fraîche et légère dans son peignoir bleu ciel. Elle paraissait venir du pont de béton, dont un rectangle de lumière barrait la surface noire du canal.*

*Ses joues rougies à vif, ses cheveux noirs ébouriffés, son sourire maquillé par le froid s'encadraient contre la vitre du café. Elle poussa la porte et me fit signe de la suivre sous l'œil indifférent du patron.*

*Combien de temps suis-je demeuré dans sa chambre à contempler par la fenêtre le vol des nuages et des mouettes sur mon propre passé ? Dix ans peut-être, si l'ultime échéance des pages éparpillées sur ma table était bien la nuit du 16 juin 2004. Le long du canal je vis un corbillard s'en aller cahotant dans l'air ouaté plein d'une frémissante allégresse, sous l'emblème de la faucille et du marteau. Je ne pus m'empêcher d'y deviner un heureux présage, tandis qu'elle était couchée nue sur sa paillasse, me lisant à voix haute le monologue final de Molly Bloom dans l'Ulysse de Joyce... quel Maître menteur... ce vieux birbe... Seigneur comme tout ça est loin ça paraît des siècles... j'aimerais tant que quelqu'un m'écrive une lettre d'amour... et les montagnes de l'Atlas... mon trou me démange tout le temps que je pense à lui... je me demande s'il voit quelque chose que nous ne pouvons pas voir... *obsessionnel va-et-vient dans l'espace et dans le temps du rêve et de la mémoire, avec sa voix pour faire bander tous les squelettes et toutes les momies en errance dans son Gibraltar natal, ces colonnes d'Hercule d'où le porte-globe aperçoit toujours un coït entre les Caraïbes et les Cyclades, la matière grise qu'ils ont est dans leur queue voilà ce que je pense... et oui j'ai dit oui je veux bien Oui.**



# Cantique de la madone du vitrail

*Oui je veux bien je lui ai dit même si je ne sais toujours pas à qui je prends la parole en disant je dans l'abyssale nuit d'ivresse oui je fus sa bien-aimée mystique à cet acteur fantomatique d'un monde auquel il survivra peut-être dans l'espace magique inventé par mes yeux...*

*Miroir de l'avenir mon vitrail en débris dans les décombres du langage de l'art et de l'histoire ce jour de l'an deux mil quatorze au lendemain de la Der des Ders sur les ailes du verbe je m'arrache à la nuit d'une statue perdue après la catastrophe regardez-moi de près moi je vous vois de loin pendule entre mort et jour nuit et vie d'un espace et d'un âge à l'autre hier j'étais encore vestale derrière une vitrine...*

*Toute ville était pour lui forteresse imprenable alors même qu'une fleur secrète s'y ouvrait pour lui seul depuis la guerre de Troie moi je voulais qu'il fût absolument sûr de la présence protectrice d'un ange qui le veille dans cette nuit sacrificielle ce fut une illumination profane...*

*Une statue de son idole rendrait l'oracle non sur l'autel du sanctuaire mais en dehors dans cette chapelle aux cierges de néon qui était devenue l'étal d'une agence de voyages où sa divinité traversait le vitrail ainsi qu'une colombe dont la queue pouvait évoquer celle du serpent parmi les ombres d'un feuillage aux yeux de ce type entre veille et sommeil se souvenant dix ans plus tôt d'être monté avec une fille en imper noir un seul instant de contre-jour à la fenêtre et le voilà qui s'imagine quelque tireur en haut d'une tour car cet homme a connu tant de guerres qu'une seconde peut déclencher en lui ce flux de souvenirs ne se pouvant pas raconter en moins de six cent pages...*

*Peu importent les temps de cette histoire me présentant à lui sous la double forme de l'ange et du serpent c'est un culte à la déesse double qu'il a rendu toute une nuit dans sa grotte féerique venu d'une planète inconnue cet oiseau migrabond qui n'a fait que passer dérivera-t-il encore vers d'autres mondes avec son baluchon sphérique poème inassimilable par la tour Panoptic ?*

L'homme qui était mort se souvenait d'avoir ouvert la porte-fenêtre pour se pencher sur le balcon. Des tourbillons de nuages et de mouettes étaient arrivés de l'ancien temps, qui l'obligèrent à l'abandonner, couchée nue sur un matelas digne de Pénélope, près de la chaise où gisait un imperméable noir. Il en ferait un personnage de *Dialogue des oiseaux du phare*, puis de *Confession d'un homme en trop*, de cette déesse crétoise qui lèverait sur lui ses bras enroulés de serpents. J'avais dû l'abandonner, se dit-il avec regret, pour les besoins de cette *Ombre des ancêtres oubliés*, troisième volet de *Maiak*. Mais elle faisait toujours partie d'un songe global, né au sommet de l'île de Paros – à peine séparée de Naxos par un bras de mer – quand à l'horizon se découvrait la Crète, et pouvait s'imaginer une issue du dédale. Ariane et Dionysos aux Isles bienheureuses...

Un immense besoin d'alcool alors lui brûla dans le gosier. Pour tromper sa soif, il ferma les paupières en rêvant au miracle d'un pétrolier rempli de rhum Evangelista. Quelques camions-citernes venaient d'en verser le contenu dans le canal, enivrant Bruxelles jusqu'au dernier étage de la tour Panoptic. Après une longue navigation, la carcasse approchait de l'œil rouge d'une écluse qu'il n'avait cessé de fixer toute la nuit. A nouveau, il ouvrit les yeux et dut se résigner. Dans toute cette magie, plus trace d'une seule goutte de rhum. Il crut alors entendre une source qui chantait à ses oreilles, et il se rendormit.

*« Le grand numéro commence ; éteignez vos Panoptic ».*

Attendre l'aube encore quand la pluie brouille les lumières électriques... Une ville où l'on ne voit pas l'eau courir est une ville morte. Était-ce pour cette raison que le Jaguëy, maudite engeance des îles tropicales, avait surgi devant ce canal ? A moins, bien sûr, murmura l'homme, qu'il n'y eût quelque autre raison, plus profonde et moins avouable, à notre commune présence ici. L'homme était seul face à ce dépôt de matière obscure où les démons et les dieux, devant la vitre d'un café, s'agrippaient aux racines d'un platane ou d'un marronnier.

*« Soyez sans inquiétude pour tout ce qui va suivre, vous ne risquez rien d'autre qu'un petit souvenir de l'au-delà... »*

L'or volatil de ce désir, seule finalité de son oeuvre au rouge, il devait l'orpailler dans le noir de l'abîme au cours d'une interminable nuit. Cette nuit de sa mort brillerait à jamais comme une lumineuse étoile, qui lui découvrirait le mystère d'Eva. *Mère du ciel, étoile de la mer et reine du paradis, ma notre-dame de sous la terre ma vierge noire mon Eva de Cuba !*

*« Je suis l'oiseau-serpent, la fée, la sorcière - Aurore dite par un aède Eva de Cuba - la muse dont le sourire danse comme un reflet sur l'écume d'une histoire d'amour et de guerre ( oui, révolutionnaire ) où je demeure dans l'ombre tout le temps qu'il faudra, des siècles peut-être, une éternité sans doute, l'instant sur mes paupières d'un baiser de qui le voudra, mais aussi le méritera, dans un monde futur et pourtant déjà là ! »*

Alors l'homme qui était mort se leva.

Lentement, la clarté d'une aurore épousa les contours de la fenêtre. Avec une force imperceptible, où se concentra la magie d'un arbre dont les racines puisent aux sources de tous les fleuves – l'aube repoussa la nuit. Dehors, un soleil joyeux s'était levé. Comme voici dix ans, son baluchon sphérique sur l'épaule, Atlas hasarda ses pas sur le trottoir. Il voulut enjamber le canal et disparut, rejoignant à nouveau les fonds d'où il avait surgi. Mais on le vit ressusciter encore et prendre son envol vers le premier matin. De l'autre côté du pont, la tour succombait aux charmes d'un figuier tropical.